

U d'/of OTTAWA



39003003958658



Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

Tentation

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LE CHEMIN DES BOIS, deuxième édition. 1 vol. in-18 (<i>épuisé</i>)	3 »
LE BLEU ET LE NOIR, 1 vol. in-18 (<i>épuisé</i>).	3 »
LE LIVRE DE LA PAYSE, 1 vol. in-18 (<i>épuisé</i>).	3 »
JARDIN D'AUTOMNE, 1 vol. in-18.	3 »

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

POÉSIES (1866-1872). 1 vol. in-12, avec portrait à l'eau-forte.	6 »
NOUVELLES. (Bigarreau, Claude Blouet, l'abbé Daniel, etc.) 1 vol. in-12.	6 »
SAUVAGEONNE. 1 vol. in-12.	6 »
MADAME HEURTELOUP. 1 vol. in-12.	6 »
LA MAISON DES DEUX BARBEAUX. — TOUTE SEULE. 1 vol.	6 »

THÉÂTRE

JEAN-MARIE, drame en un acte, en vers, sixième édition. 1 vol. in-18.	1 »
-----------------------------------------------------------------------	-----

ROMAN

NOUVELLES INTIMES, 1 vol. in-18 (<i>épuisé</i>).	3 »
MADemoiselle GIGNON, quatrième édition. 1 vol. in-18	3 50
LE MARIAGE DE GÉRARD, sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LA FORTUNE D'ANGÈLE, quatrième édition. 1 vol. in-18.	3 50
RAYMONDE, sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
SOUS BOIS, sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LA MAISON DES DEUX BARBEAUX, dixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LE FILLEUL D'UN MARQUIS, cinquième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LE FILS MAUGARS, cinquième édition. 1 vol. in-18.	3 50
SAUVAGEONNE, dix-septième édition. 1 vol. in-18	3 50
LES MAUVAIS MÉNAGES, onzième édition. 1 vol. in-18	3 50
MADAME HEURTELOUP, cinquième édition. 1 vol. in-18	3 50
TOUTE SEULE, sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
MICHEL VERNEUIL, dix-huitième édition. 1 vol. in-18.	3 50
TANTE AURÉLIE, dixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LE JOURNAL DE TRISTAN, troisième édition. 1 vol. in-18.	3 50
EUSÈBE LOMBARD, onzième édition. 1 vol. in-18.	3 50
PÉCHÉ MORTEL, vingt-deuxième édition. 1 vol. in-18	3 50
BIGARREAU, huitième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LES ENCHANTEMENTS DE LA FORÊT. Sixième édition. 1 vol in-8°.	1 50
HÉLÈNE, onzième édition. 1 vol. in-18.	3 50
L'AFFAIRE FROIDEVILLE, huitième édition. 1 vol. in-18.	3 50
AU PARADIS DES ENFANTS, treizième édition. 1 vol. in-18.	3 50
LES ŒILLETS DE KERLAZ, huitième édition. 1 vol. in-18.	3 50
GERTRUDE ET VÉRONIQUE, cinquième édition. 1 vol. in-18.	3 50
AMOUR D'AUTOMNE, vingt-sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
DEUX SŒURS, vingt-sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
L'AMOUREUX DE LA PRÉFÈTE, dixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
L'ONCLE SCIPION, vingt et unième édition. 1 vol. in-18.	3 50
MADemoiselle ROCHE, vingtième édition. 1 vol in-18.	3 50
CHARME DANGEREUX, vingt-sixième édition. 1 vol. in-18.	3 50
L'ABBÉ DANIEL, 1 vol. in-32 illustré par Jeannot.	2 »
ROSE-LISE, 1 vol. in-32 illustré par Myrbach	2 »

CONTES POUR LES JEUNES ET LES VIEUX. I v. in-8° illustré, relié.	12 »
CONTES POUR LES SOIRS D'HIVER. 1 vol. in-8° illustré, relié.	12 »
L'ONCLE SCIPION, 1 vol. in-8°, illustré par Rejchan, relié.	12 »
NOS OISEAUX, 1 vol. in-8° illustré par H. Giacomelli	20 »
LA VIE RUSTIQUE, 1 vol. in-8° illustré par Léon Lhermitte.	20 »

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

ANDRÉ THEURIET

CONTES FORESTIERS

Tentation

*Le Malpertuis — Vigile de Noël
Rosa mystica — Pommes sauvages — Premier Amour
Sœur Odile — La Mancienne, etc.*



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL

NEW-YORK, 13 WEST 24th STREET

M DCCC XCIV

Tentation

PQ

2450

T2T4

1894



Tentation

I

ANTOINE DE COUROUVRE entre-bâilla la fenêtre de la chambre qu'il occupait à l'auberge du *Coq hardi*, et poussa les volets. Un large rais de soleil descendit obliquement sur le carrelage nu, et avec lui entra le tintement de l'horloge qui sonnait sept heures à l'église de Florent. Le village était déjà

en rumeur : on déchargeait des fagots devant la porte du boulanger, la forge du maréchal-ferrant résonnait de coups de marteau et des voix d'enfants piaillaient sur la place.

— Bigre! se dit Antoine, il est temps de se harnacher.

Vivement il plongea sa tête dans une cuvette d'eau fraîche, s'ébroua, s'essuya, et, ses ablutions une fois terminées, revêtit un complet de gros drap marron, passa par-dessus une courte blouse bleue flottante, boucla ses guêtres de toile bise :

— Là! fit-il en se campant devant la glace de la cheminée.

A travers les défauts du tain et les salissures des mouches, le miroir lui renvoya la gaillarde image d'un solide garçon de trente ans : — le cou hâlé bien dégagé des épaules, les cheveux légèrement crépus, la barbe brune bien plantée, la bouche charnue et gourmande. — Il avait le teint coloré des gens sanguins; les yeux bleus, limpides et francs riaient sous les sourcils noirs; le nez long, gros du bout, aux narines gonflées; le front haut et un tantinet fuyant, lui donnaient

une vague ressemblance avec le portrait de François I^{er}.

— Occupons-nous du fourniment! murmura-t-il en fûretant par la chambre.

Il décrocha un carnier dans lequel il fourra une chemise blanche, un gilet de laine, des chaussettes, des mouchoirs et de menus objets de toilette; il jeta le carnier sur son épaule, prit son fusil, coiffa un feutre gris à larges bords :

— Et maintenant, soupira-t-il, allons-y!

Une moue un peu ennuyée rapprochait ses lèvres tandis qu'il descendait le roide escalier menant au rez-de-chaussée; une visible préoccupation plissait son front ordinairement lisse et insoucieux comme celui d'un enfant.

Dans la cuisine où le soleil piquait de points lumineux les chaudrons et les casseroles de cuivre, la propriétaire de l'auberge, M^{me} Reine Jolly, une veuve de trente-deux ans, fraîche, potelée et appétissante encore, travaillait autour de la cheminée, tout en gourmandant sa servante.

— Bonjour, madame Jolly! bonjour, la Madelon! dit Courouvre.

Immédiatement les yeux gris de la veuve s'éclaircirent, son cou se gonfla, et d'une voix de pigeon qui roucoule :

— Bonjour donc, monsieur Antoine!... Je vous ai entendu fourrager là-haut et j'ai deviné que vous alliez descendre... Venez, votre soupe est prête.

Elle ouvrit une porte de communication et pénétra avec son pensionnaire dans la salle à manger, où ils restèrent tous deux en tête-à-tête.

Sur la table de toile cirée un couvert était dressé à côté d'une soupière d'où s'échappait une odorante vapeur de soupe au fromage. M^{me} Jolly, une main appuyée à la table, le corps penché en avant, dans une posture qui mettait en valeur la ligne de sa nuque blanche et de son dos, plongea la cuiller à poche dans la soupière et servit une pleine assiettée à son hôte, qui déposa son fusil dans une encoignure et se mit à manger avec une componction silencieuse.

M^{me} Jolly le regardait admirativement, comme si elle n'avait jamais vu quelqu'un déguster avec

autant de grâce et de recueillement une soupe au fromage.

— Est-elle à votre goût? demanda-t-elle en souriant.

— Parfaite! chère amie... Dans toute la forêt d'Argonne je ne connais pas une ménagère dont la cuisine vaille la vôtre.

Le grassouillet minois chiffonné de M^{me} Jolly s'épanouit, tandis que Courouvre débouchait la bouteille de vin blanc et avalait une rasade pardessus son potage. Brusquement il se leva après avoir passé sa serviette sur ses lèvres.

— Quoi, déjà? s'exclama la veuve d'un ton de reproche.

— Oui, ma chère enfant, je m'en vais, murmura Antoine avec une nuance d'embarras.

— Rentrerez-vous pour midi?

— Non... Mon Dieu, non!

— Alors, à ce soir! reprit l'hôtesse en posant câlinement ses deux mains sur l'épaule de son hôte et en se haussant sur la pointe des pieds comme pour placer sa bouche au niveau des lèvres de Courouvre.

— Ma toute belle, répondit-il résolument, ne m'attendez ni ce soir, ni demain... Je suis obligé de vous quitter à mon grand regret.

Une stupéfaction chagrine rembrunit l'amoureuse frimousse de M^{me} Jolly ; ses paupières battirent comme si elle voulait pleurer, sa voix s'altéra :

— Quoi, méchant garçon, balbutia-t-elle, vous partez!... quelle mouche vous pique?... N'êtes-vous pas bien ici?

— Trop bien, chère amie, vous m'avez gâté... J'en prendrais l'habitude et, après, le changement me paraîtrait trop pénible.

— Et pourquoi changeriez-vous ? insista-t-elle avec une intonation de caresse suppliante, semblable à celle d'une chatte qui miaule en se frôlant pour avoir du lait. N'êtes-vous pas ici comme chez vous, vilain coureur ? Vous savez bien quel plaisir vous me faites en restant mon pensionnaire.

Elle le regardait en dessous et tournait nerveusement autour de ses doigts les cordons de son tablier.

— Je ne suis pas un pensionnaire sérieux, répliqua brièvement Courouvre, puisque je ne paie pas mon écot.

— Pourquoi me dites-vous de pareilles choses, monsieur Antoine?... Est-ce que j'ai honte d'accepter le gibier que vous apportez tous les soirs? d'après votre raisonnement, je devrais vous le payer, moi aussi, et si nous comptions ensemble...

— Je serais grandement votre débiteur, interrompit Antoine... Non, ma chère Reine, ajouta-t-il péremptoirement, il y a des services qu'un galant homme ne peut accepter d'une femme... surtout d'une très jolie femme.

— Enjôleur! chuchota-t-elle tristement, vous ne m'aimez plus!

— Je vous aime tout plein, au contraire, et je n'oublierai jamais les bons moments que j'ai passés avec vous... Mais quoi? il ne faut pas abuser des meilleures choses, et puis, voyez-vous, j'ai du sang d'écureuil dans les veines et je ne puis percher longtemps sur la même branche.

— Ah! oui, vous l'êtes, changeant!... Vous n'avez pas volé votre surnom, et vous ressemblez

comme deux gouttes d'eau à l'homme de la chanson :

*Ce qu'a Jean du Bois-Vert,
Il en est bientôt las.
Veuve, femme ou fillette,
Il n'aime de bon cœur,
Verdurette,
Que celle qu'il n'a pas...*

— Il y a un peu de ça, avoua cyniquement Courouvre en jetant son fusil sur son épaule; que voulez-vous? on ne se refait point... Au revoir, ma Reine, et merci.

— Au revoir donc, grand mauvais sujet!... Eh bien, vous partez comme ça, sans seulement m'embrasser!

— Pardon! dit-il en la prenant par la taille et en lui posant sur les yeux deux gentils baisers, vous êtes aussi bonne que charmante, Reine, et tout de même je vous garde la meilleure place dans mon cœur.

Elle restait dans ses bras, tout alanguie, les yeux noyés, la gorge pleine de sanglots.

— Ah! soupirait-elle, si vous aviez voulu...

— Allons, reprit doucement Antoine en dénouant les bras, soyons raisonnables.

Il ouvrit la porte de communication et rentra dans la cuisine, que la Madelon, rouge et ébouriffée, lavait à grande eau. M^{me} Jolly le suivait dolente. Elle l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, dans la rue inondée de soleil.

— Au revoir, madame Reine! ajouta-t-il.

— Au revoir, monsieur Antoine, et que ce soit bientôt!... Vous savez, quand vous repasserez par chez nous, vous serez toujours le bien reçu!...

Il était déjà dans la rue et prenait la direction de la forêt. Elle le regardait s'éloigner et essuyait du bout des doigts ses yeux humides. Quand il eut disparu à l'angle de la place, elle rentra lentement dans sa plaisante auberge du *Coq hardi*, maintenant privée de l'hôte qui justifiait si bien le titre de l'enseigne.

Courouvre, lui, continuait sa route, un peu mélancolisé par ce brusque adieu, mais, au fond, passablement soulagé en songeant que la séparation s'était effectuée sans cris et sans scène de larmes. Sur le seuil des portes, des

femmes et des enfants étaient occupés à éplucher des paniers de cèpes, car en septembre les bolets foisonnent dans la forêt. Une pénétrante odeur de champignons arrivait jusqu'aux narines d'Antoine et lui remémorait la plantureuse cuisine du *Coq hardi*. Peu à peu, les habitations s'espacèrent; à l'extrémité d'un chemin creux bordé d'aubépines, il vit s'entre-croiser les ramures déjà roussies des fayards; quelques minutes après il était en pleine futaie.

Dans une pénombre traversée d'obliques filtrées de soleil, les fûts lisses des hêtres s'élançaient mêlés aux troncs rugueux des chênes. Çà et là, parmi les broussailles, des touches de lumière glaçaient d'argent la verdure lustrée des lierres et des pervenches. Entre les hautes tiges des fougères, des toiles d'araignée se balançaient, humides de gouttes de rosée. Des coins bleus se laissaient apercevoir dans l'entre-croisement des branches. Une moite odeur de bois émanait des feuilles tombées, et de temps à autre un rouge-gorge chantait menu dans les ramures. Courouvre jouissait voluptueusement de toutes ces choses.

Il humait les senteurs forestières et, à chaque instant, croyait boire une lampée de liberté reconquise. La mélancolie inséparable des départs s'évaporait en lui avec la rosée. Comme pour répondre aux tirelis des rouges-gorges et pour s'affirmer à lui-même qu'il avait rompu le filet dans lequel il s'était un moment laissé prendre, il se mit à siffler, puis à fredonner à mi-voix la chanson de *Jean du Bois-Vert* :

*Ohé! Jean du Bois-Vert
Qui s'en va-t-à la chasse,
A la chasse aux tendrons!
Les blondes et les brunes,
Verdurette,
Les blondes et les brunes,
Il n'en manque pas une!...*

Dès qu'il entrait dans les bois, il se sentait chez lui. Le sang vif et chaud de toute une lignée d'ancêtres amoureux de vagabondage et de franches lippées bouillait dans ses veines.

Antoine de Courouvre était le fils d'un gentilhomme verrier. Il se souvenait avec un soupir de regret de son adolescence où les *ouvreaux* de

la verrerie du Claon flambaient jour et nuit. La maison paternelle était alors un rendez-vous de chasses joyeuses et de grasses ripailles. En ce temps-là on gagnait gros et on dépensait de même. Mais après la mort de M^{me} de Courouvre mère, maîtresse femme qui faisait seule régner dans le ménage un peu d'ordre, les affaires avaient été en déclinant. Les grands établissements du Nord, les verreries « à la houille » portaient un grand préjudice aux verreries « au charbon de bois ». Bien que le vieux Courouvre eût associé son fils, dès sa majorité, à la direction de l'usine, la maison continuait de périlcliter. Les dépenses restaient les mêmes tandis que les gains diminuaient et, à la disparition d'Élie de Courouvre, mort d'un coup de sang, la verrerie se trouvait criblée d'hypothèques. Il fallut éteindre les fourneaux et vendre. Antoine fut réduit à entrer, comme employé subalterne, à la verrerie des Islettes, chez les Damloup, qui seuls avaient eu assez d'industrie pour lutter contre les établissements du Nord.

Pour ce garçon habitué à une vie indépendante, la transition était trop pénible. L'assiduité,

le travail régulier et la discipline répugnaient à son tempérament de coureur de bois. Pourtant le maître verrier, Bernard de Damloup, qui était un peu son parent, avait usé de patience; mais les affaires sont les affaires, et M. de Damloup raisonnait en industriel. Un beau jour il mandait Antoine dans son bureau et lui disait carrément : « Mon camarade, je t'aime beaucoup, et, si j'étais millionnaire, je te donnerais des appointements, rien que pour le plaisir de vivre en ta compagnie. Seulement je n'ai pas de millions et j'ai besoin d'employés sérieux. Je me vois donc obligé de me séparer de toi. Nous n'en serons pas moins bons amis, et quand tu passeras par les Islettes, tu me feras grand plaisir en venant me demander à dîner... »

Antoine convint lui-même de la justesse de ce raisonnement. Le métier de gratte-papier n'était pas du tout dans ses cordes et il avait conscience de mal gagner ses appointements. Ils se quittèrent sans rancune et Courouvre, à vingt-cinq ans, se trouva sur le pavé, n'ayant pour toute ressource qu'une rente de six cents francs, incés-

sible et insaisissable, qui lui provenait du chef de sa mère.

Un autre se fût désespéré, mais Antoine possédait un fond de jovialité et d'insouciance qui lui rendait moins sensibles les coups de la mauvaise fortune. Au lieu de se laisser déprimer par l'inquiétude, il rebondissait comme une balle élastique. Il était débrouillard et, la semaine d'après, il avait su arranger sa vie. A la vérité, les gens rigides estimaient que cet arrangement frisait de près l'incorrection et l'immoralité. Mais Courouvre, vu l'étrange éducation qu'il avait reçue, se moquait du qu'en dira-t-on et se souciait comme d'un fétu de l'opinion des *sacrés matins*, — c'est ainsi que les verriers appellent les bourgeois et en général les gens qui ne soufflent pas la bouteille. — Voici donc comme il avait organisé son existence : il ne manquait pas d'amis dans le pays d'Argonne; son caractère enjoué, son habileté à tous les exercices du corps, lui ouvraient toutes grandes les maisons des viveurs du voisinage. Il n'y avait pas une pêche dans les étangs de la Biesme, une battue dans la forêt de La Chalade,

une grande chasse au bois où il ne fût convié. Ces festivités cynégétiques, qui se renouvelaient souvent et réunissaient les meilleurs fusils du canton, étaient agrémentées de longs soupers à la suite desquels on cartonnait jusqu'au matin. A l'écarté, au baccarat et à la bouillote, Antoine de Courouvre, par une grâce d'état, était aussi fort qu'à la chasse. Il avait du sang-froid, du flair et de la chance, et tirait du jeu le plus clair de son revenu. On aime les cartes en ce pays forestier. Antoine connaissait toutes les auberges où les amateurs de *mouche* avaient coutume de se rassembler, et quand les parties de chasse chômaient, ou quand il était fatigué de la compagnie des hobereaux et des gros bourgeois, il ne dédaignait pas d'aller gîter dans un de ces cabarets hospitaliers où on l'accueillait en ami, surtout quand la cabaretière était jeune et d'aimable humeur. Il payait presque toujours son écot avec ses gains, et si, par hasard, la fortune lui était contraire, bien souvent l'hôtesse lui faisait crédit sur sa bonne mine, car, en dépit du proverbe, il était heureux au jeu et heureux en amour.

Ce grand garçon bien musclé, aux yeux enjôleurs et à la gaieté communicative, ensorcelait toutes les femmes. Partout où le poussait sa fantaisie vagabonde : dans les gentilhommières délabrées de la vallée de la Biesme ou dans les maisons bourgeoises des marchands de bois du Clermontois, sous les huttes des bûcherons ou sous l'auvent des auberges du village, il ne rencontrait guère de cruelles. C'est qu'indépendamment de son bel aplomb et de sa mâle tournure, il possédait un philtre qui enivre toujours les cœurs féminins : — une tendresse fondante mêlée de chevaleresque galanterie. Il ne trichait jamais ni au jeu ni en amour. Chez lui, le désir satisfait n'attiédissait pas les sentiments affectifs ; à celles qui se donnaient, il savait adoucir le remords du péché par un redoublement de câlinerie et d'amoureuse gratitude. Il récompensait leur faiblesse par de si ferventes actions de grâces, il avait de si charmants lendemains d'amour, que ses victimes, fières de l'avoir rendu heureux, ne lui gardaient pas rancune quand son caprice l'entraînait ailleurs. Il s'y prenait si bien que chacune de ses

maîtresses demeurait convaincue qu'elle seule gardait la meilleure part de son cœur. Et ainsi, tout en étant le plus inconstant des amoureux, il restait pour les délaissées le plus courtois des amis.

Naturellement, les gens rangés et de mœurs correctes se scandalisaient fort d'un pareil genre de vie. Parmi la société bien pensante du canton, Antoine de Courouvre — ou, comme on l'appelait ironiquement, « Jean du Bois-Vert » — avait la détestable réputation d'un joueur et d'un débauché. Et à vrai dire, la fréquentation des tri pots et cette existence de coureur de guilledou finissaient par tarer un peu le caractère du dernier des Courouvre. Il se formait autour de son cœur certains calus qui pervertissaient en lui le sens moral. Néanmoins en son par-dedans une noblesse native subsistait; comme en un jardin muré, il gardait au fond de l'âme des fleurs de délicatesse et de générosité. Il plumait sans remords un *sacré matin* à l'écarté ou prenait sans vergogne la femme d'autrui; mais il était pitoyable aux faibles et aux malheureux, doux aux

petits; on ne faisait jamais en vain appel à sa bonté, et il se serait tué plutôt que de manquer à une parole donnée.

II

Tout en musant à travers bois, Antoine avait atteint le versant qui dévale vers la Biesme. Peu à peu le taillis s'éclaircissait et, à travers les arbres de la lisière, on apercevait les toits de tuile des Islettes, fumant au soleil. En face, la grande route de Clermont filait, blanche et rectiligne, entre une double rangée d'ormeaux très verts encore et de peupliers déjà jaunissants. A droite, la Biesme miroitait par places parmi des prés mamelonnés, puis de nouveau l'horizon était clos par des forêts moutonnantes. Courouvre s'arrêta au revers d'un fossé et s'y assit nonchalamment. Il arracha une tige de graminée et se mit à la

mâchonner méditativement. — « Maintenant qu'il avait pris congé de son hôtesse de Florent, il s'agissait d'élire un nouveau domicile. Certes les gîtes où on l'accueillerait à bras ouverts ne manquaient point. Encore fallait-il choisir. Irait-il coucher à La Chalade, à Bellefontaine ou chez son vieil ami le curé de Beaulieu?... A Beaulieu, la table de la cure était excellente et le pays giboyeux; mais le brave abbé Pérardel avait l'humeur sermonneuse après boire. Il s'était mis en tête de convertir Antoine au mariage, ce qui ne laissait pas d'être fastidieux. — A Bellefontaine, on chassait au bois et il y avait de belles parties à faire. — A La Chalade, l'hôtesse était très fraîche et peu bégueule, mais elle possédait deux filles déjà grandelettes et assez gênantes. » Antoine, fort perplexe, résolut de s'en remettre au hasard. Derrière lui, une cépée de tremble agitait ses feuilles cliquetantes; il en cueillit une et la jeta en l'air. La brise la fit un moment virevolter sur place, puis l'emporta vivement dans la direction de Beaulieu.

— Va pour le curé! soupira Courouvre sans

enthousiasme; s'il me rase par trop avec ses prédications matrimoniales, j'aurai la ressource de filer sur Bellefontaine...

Comme il se levait, onze heures sonnèrent aux Islettes; en même temps, des grouillements d'estomac lui rappelèrent que son premier déjeuner était loin.

— Hum! se dit-il, la place d'armes a besoin d'être ravitaillée... Allons casser une croûte!

A la croisée de la grand'route et du chemin de Biesme, une auberge assez proprette balançait son bouchon de genévrier au-dessus de cette enseigne invitante et mélancoliquement philosophique: « *Au rendez-vous des vrais amis... mais il n'y en a guère!* » Antoine gagna lestement la salle basse du cabaret. — Comme pour corroborer l'affirmation de l'enseigne, cette pièce était quasi déserte. Les petites tables de toile cirée, méthodiquement alignées sur le carrelage fraîchement arrosé, restaient inoccupées, à l'exception d'une seule où, devant une assiette et un verre, un client attendait patiemment qu'on le servît, en lisant *le Petit Journal*.

— Pas encore, mais je venais ici précisément pour ça.

— Tu vas déjeuner avec moi .. Murel, ajouta Dordelu en s'adressant au cabaretier, un second couvert ! Vous avez un civet de lièvre auquel nous dirons deux mots, mais auparavant vous nous apporterez une omelette au jambon... Assieds-toi là, mon bon Courouvre... Hein ! quelle veine j'ai eue de venir manger ici au lieu de rentrer à la maison !... Regarde-moi !... C'est étonnant comme tu as changé depuis que nous ne nous sommes vus !

— Ce serait plus étonnant encore si j'étais resté le même, repartit Courouvre en riant de l'ingénuité de son interlocuteur... Nous sommes comme les veaux, nous avons tous les ans douze mois... Toi aussi, mon vieux, tu t'es modifié !

— Oui, mais, toi, tu as changé à ton avantage, tandis que moi j'ai pris du ventre et perdu des cheveux.

Cet humble aveu toucha Courouvre qui enveloppa Dordelu d'un regard amicalement indul-

gent. De vrai, Onésyme, avec ses jambes courtes, ses cils d'un blond pâle, son ventre bedonnant et son commencement de calvitie, n'offrait pas un ensemble séduisant; mais il y avait tant de bonté dans ses grosses lèvres, tant de confiance enfantine dans ses yeux gris humides!...

— Tu es trop modeste, Dordelu; tu as la mine d'un bon enfant et d'un gars solide au poste... C'est l'essentiel.

Tandis qu'ils en étaient encore à ces propos préliminaires, d'une douce banalité, qu'on échange ordinairement en pareilles rencontres, le cabaretier avait apporté l'omelette au jambon et deux bouteilles de vin de Thiaucourt. Dordelu versa quelques gouttes de vin dans son verre, les dégusta, claqua de la langue avec satisfaction, puis remplit libéralement le verre d'Antoine. Ensuite il lui servit une copieuse portion d'omelette. Courouvre, avec un appétit de chasseur, faisait honneur au déjeuner. Dordelu paraissait tout heureux de le voir manger et boire. Il le regardait avec admiration nettoyer son assiette et avaler de belles lampées de vin.

— Encore un peu d'omelette? insinua-t-il avec un sourire invitant.

— Non, merci, réservons-nous pour le civet... C'est le triomphe de M^{me} Murel et tu t'en lécheras les doigts jusqu'au coude.

Courouvre, qui s'y connaissait, ne s'était pas trop avancé. Le civet aurait donné de l'appétit à un moribond. Il baignait dans une sauce brune onctueuse comme une crème, et répandait une savoureuse odeur de serpolet. Les deux convives lui firent fête et cette bonne chère, arrosée du vin parfumé de Thiaucourt, les rendit plus communicatifs. Les souvenirs du collège semblaient monter du fond de leur cœur et bourdonner autour d'eux comme un vol de hannetons au printemps. Le plaisir qu'on éprouve, aux approches de la maturité, à se rafraîchir par un retour vers les impressions des jeunes années, leur mettait aux lèvres de joyeux rires. Leur intimité d'autrefois se ravivait à ces évocations et, bien que depuis douze ans ils eussent vécu loin l'un de l'autre, ils paraissaient — Onésyme surtout — ne s'être jamais quittés.

— Ah ça! mon vieux, demanda tout à coup Antoine, comment se fait-il que je te retrouve attablé au cabaret de M^{me} Murel? Demeures-tu par ici?

— Mais oui, mon ami, je suis directeur de la fabrication à la verrerie des Islettes.

— Bah! tu travailles chez mon cousin Damloup?

— Parfaitement... Au sortir des *Arts et Métiers*, j'avais trouvé un emploi dans une verrerie, en Belgique... Quand M. de Damloup a voulu réorganiser son usine sur le modèle des verreries du Nord, il m'a fait offrir de venir chez lui... J'en avais assez de vivre avec les buveurs de bière et j'ai accepté une proposition qui me permettait de rentrer au pays.

— Ça t'amuse, toi, de voir souffler la bouteille?

— Ça m'intéresse beaucoup... La situation d'ailleurs est avantageuse. Au bout de deux ans, mes appointements ont été augmentés... Quatre mille francs et le logement... J'habite tout près d'ici, aux Senades, une gentille maison avec

jardin fruitier et potager, ce qui est à considérer quand on est en ménage.

— Comment, tu es marié?

— Mais oui, depuis tantôt trois ans... Tu conçois, avec mes goûts un peu casaniers, je ne pouvais pas rester garçon... Une fois casé, j'ai cherché femme et j'en ai trouvé une à Bellefontaine... Pas de fortune, mais appartenant à une bonne famille... Et charmante, un bijou!... C'est une « noble », ajouta Dordelu avec une pointe de vanité naïve, une demoiselle de Saint-André.

— Hein!... C'est la fille de David de Saint-André?

— Tu la connais?

— Nenni, mais j'ai connu sa mère, une Belrupt de Lisle...

Et tout en vidant son verre à petites gorgées, Courouvre se remémorait ces Belrupt de Lisle, des verriers ruinés, une vieille famille de l'Argonne, où toutes les femmes étaient belles et de tempérament amoureux... La grand'mère et la mère de M^{me} Dordelu avaient beaucoup fait parler d'elles. On prétendait que ce n'était pas

du sang, mais quelque aphrodisiaque liqueur qui coulait dans leurs veines. Il se rappelait avoir vu jadis au Claon M^{me} de Saint-André la mère : — Une blonde tirant sur le roux, avec des yeux verts, un sourire câlin, une poitrine superbe et une souplesse de couleuvre; — et il songeait que si la fille avait maternisé, le brave Dordelu devait avoir de l'agrément avec elle. Seulement le pacifique Onésyme était-il à la hauteur?... Antoine, par-dessus son verre, examinait son compagnon de table et se sentait touché d'un tendre apitoiement, en constatant que le camarade ne semblait guère de mine à charmer une femme...

— As-tu des enfants? demanda-t-il brusquement.

— Hélas! non, pas encore, et c'est un de mes tintouins... Christine prétend que rien ne presse... Mais je ne l'écoute pas... Une maison sans enfants, c'est une forêt sans oiseaux, n'est-ce pas ton avis?

— Oh! moi, tu sais, je n'ai guère étudié la question à ce point de vue-là.

— Pardon, j'oubliais que tu es célibataire... Ce qui ne t'empêche pas de courir la pretentaine, à ce qu'on raconte... Si je t'ai perdu de vue, je n'en ai pas moins souvent entendu parler de toi... Ah! scélérat, continua Onésyme avec un gros rire, il paraît que tu en as fait, des victimes!

— Bah! répliqua modestement Courouvre, on en dit plus qu'il n'y en a...

Ils venaient d'achever leur café. Tandis qu'Antoine allumait sa pipe, Dordelu payait le cabaretier, puis ils quittèrent l'auberge, bras dessus bras dessous, émoustillés à la fois par les deux bouteilles qu'ils avaient vidées et les excitations de la causerie.

Le petit Dordelu, tout fier d'être au bras de ce grand beau garçon de Courouvre, semblait ne vouloir plus le lâcher. Dès qu'ils furent sur la route :

— Ça, dit-il, mon brave, où vas-tu de ce pas?

— Où je vais, répondit gaiement Antoine, ma foi, je n'en sais trop rien... J'ai donné ce matin congé à mon hôtesse et j'hésite à aller demander un gîte à mon vieil ami le curé de Beaulieu... Le

cher homme est comme toi, il croit à la vertu du mariage et m'en rebat un peu trop les oreilles...

— Sais-tu quoi? reprit Dordelu; puisque tu es libre de tes mouvements, viens passer quelques jours aux Senades? J'ai à ta disposition une jolie chambre où tu seras comme chez toi et tu goûteras d'un petit vin d'Arbois dont tu me diras des nouvelles... Réponds oui, mon vieux! Nous taillerons de bonnes bavettes, et ce sera charmant!

Antoine l'écoutait, un peu étonné de cette offre plus cordiale que prudente.

— J'accepterais volontiers, répliqua-t-il, si tu vivais seul aux Senades, mais tu es marié, et qui sait si M^{me} Dordelu?...

— Ma femme! interrompit Onésyme, elle sera enchantée de recevoir un vieux camarade de son mari... D'ailleurs, puisque tu as été en relations avec ses parents, vous vous trouverez en pays de connaissance.

— C'est que, objecta Courouvre, pris d'un délicat scrupule, grâce à ma mauvaise réputation,

je ne suis pas en odeur de sainteté chez les gens vertueux, et ma présence dans un jeune ménage pourrait faire jaser.

— Tu plaisantes!... Ma femme, tout en possédant des principes solides, n'a pas d'idées étroites... Elle t'accueillera sans crainte, parce qu'elle est sans reproche.

— Ouais! pensait Antoine, voilà un mari bien convaincu de la vertu impeccable de son épouse!

Involontairement il jugeait cette confiance conjugale fort outreuidante. A ses oreilles, les paroles d'Onésyme sonnaient un peu comme un défi; une perverse curiosité le poussait à connaître cette descendante des Belrupt de Lisle, si exceptionnellement ferrée sur les principes et si inaccessible aux tentations. « Elle aura rudement dérogé, se disait-il ironiquement, et vraiment ça vaudrait la peine d'être examiné de près!... »

Sur le chapitre des qualités de sa femme, Onésyme ne tarissait plus :

— Tu verras comme Christine a su arranger notre nid... C'est une fée! Son salon, toujours fleuri, hiver comme été, est un petit paradis. Elle

coupe et façonne ses robes elle-même; elle a l'art de faire d'un rien quelque chose de coquet et de gai à l'œil... Avec cela, mignonne et fraîche comme une rose de mai!... Un peu sur son quant-à-soi, par exemple, et ne se familiarisant guère avec les gens... Mais ça lui donne un petit air de duchesse qui lui va à ravir et qui me relève à mes propres yeux. Elle a un abord légèrement dédaigneux, qui m'impose parfois à moi-même. Elle est supérieurement élevée, spirituelle, et quand elle saura que tu es de son monde, elle t'accueillera avec plaisir... Entendu, n'est-ce pas, tu acceptes?...

— Soit, répondit Courouvre, dont ce portrait piquait l'intérêt, puisque tu insistes si amicalement, je serai ton hôte pendant deux ou trois jours... Je gênerai peu, du reste, M^{me} Dordelu, car j'ai l'habitude de courir les bois toute la journée et nous ne nous verrons guère que le soir.

— Tu seras libre comme l'air... Tiens, vois-tu là-bas, à main droite, ce chalet où grimpe de la vigne vierge?.. C'est notre maison.

Tout en bavardant, ils avaient en effet franchi la distance qui sépare les Islettes des Senades, et déjà le *home* d'Onésyme Dordelu se montrait au-dessus d'un fouillis d'arbres verts. La maison, construite en brique et en bois dans le goût un peu banal de ces pseudo-chalets chers aux bourgeois, était élevée d'un étage sur rez-de-chaussée, entre une cour plantée de fusains et un jardin assez vaste qui dévalait vers la Biesme.

A mesure qu'on approchait, Onésyme devenait songeur. A un certain embarras dans la démarche, à certains plis du front, Courouvre devinait que le brave garçon n'était pas aussi sûr qu'il s'en était vanté de l'accueil de M^{me} Dordelu. Il poussa la grille avec précaution, gravit le perron sans bruit, et, marchant sur la pointe des pieds comme dans la chambre d'un malade, introduisit son ami dans une salle à manger meublée de chêne.

— Christine, dit-il à mi-voix, doit être là-haut... Attends-moi ici, je vais la prévenir...

III

La salle à manger ouvrait ses croisées sur le vallon de la Biesme. On y accédait de plain-pied en venant de la cour, mais le chalet étant bâti sur un terrain en pente, la pièce se trouvait être au premier étage du côté du jardin. Une porte-fenêtre la mettait en communication avec une galerie extérieure qui régnait au long de la façade. En l'absence de Dordelu, Courouvre s'avança sur ce balcon pour se rendre mieux compte de la disposition du logis, et entendit au-dessus de sa tête un bruit de voix conversant à l'étage supérieur. Il distingua tout d'abord le fausset de Dordelu, puis un organe féminin qui devait être celui de M^{me} Dordelu et qui possédait une qualité de timbre très agréable; — c'était comme une musique aux notes claires et câlines.

— Mazette! songeait Courouvre, si le corps de

la dame ressemble à sa voix, elle doit être diablement séduisante.

— Christine, disait Onésyme, je te ménage une surprise... Devine!... Tu jettes ta langue aux chats?... Hé bien, je t'amène un ami à moi, un camarade de collègue que j'ai rencontré tantôt et qui passera quelques jours chez nous...

— Belle surprise! répliquait la voix d'argent clair; je les connais, vos amis!... quelque commis voyageur ou quelque employé des contributions, ennuyeux comme la pluie.

— Tiens, remarqua Courouvre, elle ne le tutoie pas!... Je reconnais bien là les grands airs des Belrupt de Lisle... On faisait maigre chère chez eux, mais on s'y disait *vous* comme dans le beau monde...

— Tu te trompes absolument, ma bonne amie, repartait Onésyme; celui que je t'amène est tout autre chose... C'est mon ami Antoine de Courouvre, ni plus ni moins.

— Courouvre, du Claon?

— Le beau Courouvre en personne... Ainsi fais-lui bon accueil.

— C'est bien... Une minute, et je descends...
Peu après, Onésyme rejoignait son hôte.

— Christine va venir! s'écria-t-il gaiement; je voulais te l'amener tout de suite, mais les femmes, tu sais!... Elle a voulu faire d'abord un brin de toilette... En attendant, je vais te montrer ta chambre.

Il le conduisit à l'extrémité de la galerie dans une chambre très propre, au papier clair et aux rideaux de cretonne.

— Tu seras ici à ton aise et parfaitement libre, continua-t-il.

Comme ils regagnaient la salle à manger, un pas léger et un froufrou de jupes bruirent sur le palier, et M^{me} Dordelu apparut, vêtue d'une robe de laine beige, sur le corsage de laquelle retom- bait une ample collerette de grosse guipure, dé- gageant le cou tout en mettant en valeur la poi- trine et les épaules. De taille moyenne, très blanche de peau, Christine avait d'épais cheveux bruns et de grands yeux verts. — Courouvre ne vit d'abord que ces yeux-là — bien fendus, frangés de longs cils, baignés d'une langoureuse buée

d'où irradiaient d'électriques lueurs. — Son regard embrassa ensuite l'ensemble : la tête petite et fine se dressant sur le cou svelte comme une fleur sur sa hampe, le nez droit aux ailes mobiles, la bouche aux lèvres pulpeuses comme des cerises. Sous le corsage collant et la jupe bouffante on devinait d'adorables formes : une jeune poitrine bien modelée et d'irréprochables hanches. En marchant au-devant des deux amis, M^{me} Dordelu semblait laisser derrière elle un voluptueux sillage.

— Mâtin! se pourpensait Antoine, pour sûr, elle n'a pas dérogé!

— Monsieur de Courouvre, dit la jeune femme en saluant son hôte, soyez le bienvenu chez nous... Je crois que mon mari vous a déjà montré votre chambre... Elle est un peu exigüe, mais nous sommes si à l'étroit ici... Excusez-nous.

— Madame, répondit-il, c'est moi qui ai besoin d'excuses... En acceptant l'invitation du camarade Dordelu, j'ai peut-être été indiscret.

— Allons donc! se récria Onésyme, tu plaisantes!... Figure-toi, ma bonne amie, qu'il faisait

des manières... Il prétendait qu'il serait déplacé dans un jeune ménage, à cause de sa réputation de vert-galant...

A cette maladroite allusion, M^{me} Dordelu rougissait et Courouvre paraissait gêné. Onésyme, imperturbable, sans se douter de sa balourdise, continuait :

— J'ai dû l'enlever de force... Ah! dame, ça le changera un peu et il fera pénitence chez nous; mais il n'y a pas de mal à ce qu'il jeûne de temps à autre... Et puis, ma chère, ses parents frayaient avec les tiens et vous aurez de quoi causer...

Tandis que son mari bavardait à tort et à travers, Christine, les yeux mi-clos, étudiait sournoisement le nouveau venu. Le résultat de cet examen semblait la satisfaire, car un sourire retroussait les coins de ses lèvres rouges. De son côté, Courouvre, comparant à cette séduisante personne ce mari sans prestige, aux jambes courtes, aux yeux ronds et au crâne déjà chauve, songeait à part lui : « Pauvre garçon, non, décidément il n'est pas à la hauteur! »

— J'ai peur, interrompit Christine, que mon-

sieur de Courouvre se repente de toute façon d'être notre hôte... D'abord, ce soir, il y aura un pauvre souper... Je suis prise de court et nous avons ici si peu de ressources!

— Bah! madame, répliqua gaiement Antoine, ne vous tarabustez point... Je suis un débrouillard, moi!... Les bois sont à deux pas et si vous aimez les champignons, je vous réponds de vous en apporter un plat copieux que j'assaisonnerai moi-même, au besoin.

— Ça y est! s'exclama Onésyme, j'ai campos cette après-midi... Nous allons filer tous deux en forêt et nous y récolterons de quoi souper.

— Eh bien, et moi, on ne m'emmène pas? protesta Christine avec une étincelle de désir dans les yeux.

— Je ne te le proposais pas, parce que je sais que tu n'aimes pas à marcher...

— L'exercice me fera du bien, déclara la jeune femme avec vivacité, je ne vous demande que cinq minutes et je serai à vous...

Quelques instants après, elle reparaisait, coiffée d'un chapeau de paille à larges bords et tenant à

la main une ombrelle rouge. Onésyme avait pro-saïquement passé à son bras un panier, qu'en homme méthodique il avait garni d'une serviette blanche. Quant à Courouvre, il avait simplement rendossé son carnier. Ils eurent vite franchi la courte distance qui sépare les Senades des bois de Bellefontaine. M^{me} Dordelu précédait allégrement son mari et Antoine, qui marchaient d'un bon pas.

— Drôle de chose que les femmes! murmurait Onésyme. L'autre dimanche, j'ai emmené Christine dans les taillis de Florent; au bout de cent pas elle demandait grâce... Aujourd'hui, la voilà qui trotte comme une perdrix!...

Courouvre ne s'était pas trop avancé en promettant à ses hôtes une abondante cueillette. A la faveur des premières pluies d'automne, suivies de deux jours de soleil, les champignons de toute espèce pullulaient sous la futaie. Dans la lumière mordorée qui filtrait à travers les ramures on voyait de tous côtés apparaître leurs formes bizarres et leurs couleurs vives ou éteintes. Parmi les fougères roussies les gros bolets trapus et

ventrus s'étaient : des bandes de giroles aux tons d'abricot s'éparpillaient en demi-cercle sur la mousse; les blancs agarics poivrés tendaient comme des coupes la concavité de leur chapeau où séjournait encore un peu d'eau de pluie; çà et là, de fausses oronges mettaient sur la terre noire de larges taches pourpres.

— Sapristi! criait Onésyme, ça foisonne!... On n'a que l'embarras du choix.

— Oui, répliquait Courouvre, seulement il s'agit de bien choisir... Ouvre l'œil!

— N'aie pas peur, ça me connaît... Et maintenant, mes enfants, partageons-nous la besogne... Tirez à droite, moi je pousse à gauche, et nous nous rejoindrons à la Gorge aux Pommiers...

Il commençait à fureter parmi les cépées, — très affairé, se courbant, se relevant, puis peu à peu disparaissant derrière un pli de terrain.

— Quel brave garçon que votre mari! dit Antoine à M^{me} Dordelu, quand ils se trouvèrent seuls.

— Oui, répondit-elle avec une légère moue, il ne ferait pas de mal à une mouche... Et pour-

tant, ajouta-t-elle en riant, il serait très capable de nous empoisonner, car il se vante en prétendant s'y connaître... Quant à moi, j'avoue que je n'entends rien aux champignons.

— Je vous montrerai ceux qu'il faut cueillir, madame, et vous en saurez bien vite autant que moi.

— Je serai enchantée d'être votre élève, reprit-elle en coulant vers lui une œillade malicieuse qui le troubla.

Ayant ouvert son couteau, il s'agenouillait et détachait deux ou trois cèpes bronzés.

— Tenez, dit-il, en voilà que vous pourrez cueillir à coup sûr...

Pour être plus libre de ses mouvements, Christine ayant relevé et épinglé la jupe de sa robe, montrait deux petits pieds cambrés et la naissance de deux jolies jambes. Tout en ramassant les cèpes, Antoine ne résistait pas au plaisir de lorgner les fines chevilles chaussées de bas de soie gris. Cela le changeait des dessous douteux des cabaretières qu'il fréquentait le plus souvent. Ils étaient tombés sur une plantureuse poussée et

Christine s'agenouilla pour aider son compagnon à les cueillir. — Elle prenait goût à cette chasse aux champignons; elle avait rejeté son chapeau sur ses épaules et ses frisons bruns effleuraient parfois la joue de Courouvre. La voyant déjà essoufflée, celui-ci lui saisit les mains et la força à se relever.

— Je ne veux pas que vous vous fatigiez! murmura-t-il. D'ailleurs, nous avons déjà de quoi confectionner un beau plat et il est inutile de nous charger d'un tas de cèpes qui ne se garderaient pas... Si vous m'en croyez, nous gagnerons tranquillement la Gorge aux Pommiers et nous y guetterons Onésyme...

Sans attendre une réponse, il passait le bras potelé de M^{me} Dordelu sous le sien et lentement ils cheminaient à travers la futaie. L'après-midi tirait à sa fin; le soleil déclinant n'envoyait plus de rayons qu'à la cime des grands fûts. Quand on traversait une clairière, on apercevait une lumière pourprée glisser à la fourche des hautes branches, puis insensiblement s'envoler dans le ciel d'un azur plus toncé, tandis qu'une ombre

bleuâtre envahissait déjà les dessous de la feuillée.
— C'est l'heure propice aux confidences; il semble que le crépuscule rende les causeries plus expansives, de même qu'il rend plus mystérieusement tendres les regards qu'on échange.

— Ma foi, disait Antoine, je ne me doutais guère ce matin que je passerais une si agréable soirée.

— Pourtant, vous vous êtes fait tirer l'oreille pour venir aux Senades... Ça se conçoit, l'endroit n'est pas plaisant et vous aviez peur de vous y ennuyer.

— Du tout, si j'hésitais à accepter l'invitation de ce brave Onésyme, c'était par discrétion.

— Comment, par discrétion ?

— Mon Dieu, oui; je me pensais : Je vais tomber dans ce jeune ménage qui est encore en pleine lune de miel et je ferai l'effet d'un gêneur qui interrompt un amoureux tête-à-tête...

— Oh! protesta la jeune femme, c'est M. Dor-delu, je parie, qui vous avait mis de pareilles idées dans l'esprit ?

— Me suis-je trompé ? demanda-t-il en serrant plus étroitement le bras de Christine.

— D'abord, je suis le plus souvent en tête-à-tête avec moi-même, puisque mon mari passe ses journées à la verrerie... Et quand on est seule, on ne s'amuse guère aux Senades!

— Vous vous y ennuyez?... Vraiment?... Moi, il me semble que je m'y plairais.

— Les hommes trouvent toujours des distractions... Mais quand on n'est qu'une femme, le temps dure cruellement dans ce pays perdu... Le soir, quand la nuit arrive, je me sens des fois triste à pleurer... Je me dis que le meilleur de ma jeunesse s'usera dans un pareil trou, que j'y vieillirai avant l'âge, et que ce n'est pas ce que j'avais rêvé.

— Et qu'aviez-vous rêvé? interrogea Antoine en se penchant vers elle.

— Ce que j'avais rêvé?...

Il y eut un silence. Christine fixa lentement sur Courouvre ses yeux aux phosphorescentes lueurs, puis avec une pointe de malice :

— Vous êtes un peu trop curieux... On ne dit ces choses-là qu'à un confesseur ou à un ami.

— Eh bien, répliqua-t-il tendrement, supposez que je suis l'un ou l'autre.

— Un confesseur, vous? murmura-t-elle en hochant railleusement la tête.

— Un ami, alors!...

En prononçant ce mot « ami », Antoine mit dans son intonation je ne sais quoi d'enflammé qui en modifiait singulièrement la signification. Il se sentait peu à peu ensorcelé par cette jolie femme dont le bras reposait sur le sien. Jamais il n'avait éprouvé pour ses maîtresses d'une semaine le fougueux sentiment qui soudain lui emplissait le cœur. C'était autre chose et plus qu'un amoureux désir. Une voluptueuse angoisse le poignait, tandis qu'il songeait à la possibilité d'être aimé de cette séduisante personne. Tout en elle : le frôlement câlin de son bras, l'onduleuse souplesse de sa démarche, l'humide scintillement de ses yeux chercheurs, tout révélait une créature faite pour donner de délicieux moments d'amour à l'homme qu'elle chérirait, et Antoine sentait qu'il ne se consolerait jamais de n'être point cet homme-là.

Sans répondre, M^{me} Dordelu cheminait rêveuse et Antoine, sous la feuillée plus obscure, ne pouvait plus distinguer l'expression de ses regards voilés. Tout à coup, en avant d'eux, un « houp! » sonore retentit.

— C'est la voix de M. Dordelu, dit Christine; nous devons approcher de la Gorge aux Pommiers...

— Déjà! s'écria d'un ton de regret son compagnon.

En effet, le sentier descendait brusquement vers un étroit défilé, à l'orée duquel ils aperçurent la courte silhouette d'Onésyme s'enlevant sur le fond d'or du couchant.

— Hop! s'écria celui-ci. Avez-vous trouvé beaucoup de champignons?... Moi, j'en ai cueilli un plein panier.

A la vue de son mari, Christine avait lâché le bras d'Antoine. Ils s'en revinrent d'un bon pas à travers les champs moissonnés qui s'étendaient entre la lisière du bois et les Senades. Quand ils arrivèrent à la maison, les premières étoiles perlaient dans le ciel embruni. Christine alluma

une lampe et tous trois, autour de la table massive de la cuisine, procédèrent à la revision des champignons. Il se trouva que, dans le panier d'Onésyme, il y avait une bonne moitié de faux cèpes et d'agarics suspects.

— Ah ça! malheureux! s'écria plaisamment Courouvre, tu voulais donc nous empoisonner?... Moi, passe encore, mais ta femme?... C'est abominable!

— Je vous avais bien dit qu'il n'y entendait rien, observa dédaigneusement Christine.

Le naïf Onésyme, qui prenait tout au sérieux, était devenu pâle et se confondait en excuses. Pour le punir, on l'exila de la cuisine et on l'envoya à la cave. Tandis que la servante mettait le couvert, Courouvre déclara qu'il voulait préparer et assaisonner lui-même le plat de cèpes. Christine, qui d'ordinaire avait une répugnance pour les besognes culinaires, s'offrit comme aide et, ceignant un tablier à bavette, se mit à râper de la chapelure, tandis qu'Antoine hachait menu l'ail, le petit lard avec les queues des bolets et en farcissait l'intérieur de chaque champignon qu'il

déposait ensuite dans une tourtière où pétillait du beurre fondu. Peu à peu, une plus intime familiarité s'établissait entre les deux officiants. Christine était enchantée de la rondeur et de l'entrain de ce gentilhomme coureur de bois. L'imprévu de l'aventure, qui rompait la monotonie de son existence casanière, lui donnait une animation nouvelle. Ses yeux riaient, ses lèvres égayées laissaient voir ses petites dents d'une blancheur lactée, et Antoine devenait à mesure plus épris de son hôtesse. Ils échangeaient des remarques plaisantes et badinaient comme des enfants. Mais sous l'apparente légèreté de leur badinage, à travers leurs tapageurs éclats de rire, on sentait par instants un secret émoi, l'anxieuse attente de quelque événement qui allait modifier leur façon de vivre et de penser. Tandis que Courouvre criait joyeusement à la servante ébaubie : « Feu dessus et dessous, ma petite!... Tu réponds de mes champignons sur ta tête! » tandis que Christine disait avec une pointe de moquerie : « Quel bon cuisinier vous auriez fait!... Vous avez manqué votre vocation!... » leurs regards

se rencontraient et se fondaient lentement l'un dans l'autre; une trouble volupté les alanguissait. « Vais-je tomber amoureux pour de bon? » pensait Antoine. « Est-ce l'homme qui me fera connaître enfin l'amour? » se demandait Christine.

Sur ces entrefaites, Onésyme reparut. Il portait dans un panier quatre poudreuses bouteilles. Flairant l'appétissante odeur qui emplissait déjà la cuisine :

— Hum! dit-il, ça sent bon ici... Si nous nous mettions à table!...

Quelques minutes après, ils étaient assis dans la salle à manger, dégustant leur souper, dont les champignons formaient le plat de résistance. La lumière blonde de la suspension éclairait également leurs trois têtes aux physionomies si différentes. Christine, un peu rêveuse et les yeux mi-clos, mangeait du bout des dents; Courouvre, malgré son robuste appétit, s'absorbait dans la contemplation de la jolie tête de M^{me} Dordelu, autour de laquelle les cheveux frisottants mettaient une auréole d'un brun doré; Onésyme seul, la mine épanouie, mastiquait terme, trouvait tout

excellent et versait dans les verres des rasades de son vin d'Arbois. Par moments, Christine coulait par-dessus le front penché de son mari un regard furtif et surprenait les clairs yeux bleus de Courouvre fixés sur elle. Alors la jeune femme et son hôte devenaient pensifs et répondaient de travers aux lourdes saillies de Dordelu. Celui-ci, s'efforçant d'alimenter la conversation un peu trop languissante à son gré, remettait obstinément sur le tapis les prouesses galantes de son ancien camarade et lui poussait d'indiscrètes questions :

— A ta santé, mon vieux! s'écriait-il, et puisses-tu trouver bientôt une brave femme comme la mienne!... Je bois à ton prochain mariage... Toutes les filles que tu as enjôlées en crèveront de jalousie, mais tant pis pour elles!

— Ne dis donc pas de bêtises! protestait Courouvre.

— Inutile de cacher ton jeu, ta réputation est trop bien établie... Ma bonne amie, tu vois devant toi un gaillard qui a fait plus de tours que de mi-

racles. Aussi on l'a surnommé *Jean du Bois-Vert*, car, comme dans la chanson :

*Les blondes et les brunes,
Il n'en manque pas une...*

Quand je suis arrivé à la verrerie, on parlait encore d'une belle dame du Bois des Penses, qui passait la Biesme à gué pour aller le retrouver chaque nuit... Ose dire que ça n'est pas vrai, scélérat!... Et cette fille de La Chalade qui te suivait à la chasse, habillée en homme, est-ce aussi un conte!...

Tandis qu'Onésyme bavardait, Courouvre remarquait un nuage sur le front de M^{me} Christine. Les lèvres rouges avaient cessé de sourire, une expression chagrine assombrissait les yeux verts qui paraissaient maintenant presque noirs. Alors il résolut de rompre les chiens :

— Tout ça est de l'histoire ancienne et il y a bel âge que j'ai oublié ces fredaines, qui m'ont valu plus de tablature que de contentement...

Il leva son verre et ajouta :

— Permits-moi, mon vieux camarade, de

boire à la santé de mon aimable hôtesse... Toutes les créatures dont tu parles n'étaient pas dignes de dénouer les cordons de ses souliers!

Comme il choquait son verre contre celui de Christine, il vit tout à coup un sourire reparaître sur les lèvres de la jeune femme, dont la figure s'éclaira comme s'illumine la campagne quand le soleil perce les nuées. Et lui-même fut inondé d'une joie intérieure, en constatant qu'il n'était point indifférent à M^{me} Dordelu.

On se sépara fort tard. Quand Courouvre se trouva seul dans sa chambre, il demeura longtemps accoudé à la fenêtre, d'où l'on apercevait la forêt assoupie. Au fond du vallon, une buée indiquait vaguement le cours de la Biesme, dont le frais susurrement s'harmonisait avec les pensées doucement confuses qui se remuaient dans le cerveau d'Antoine. — Pour la première fois il se sentait sérieusement amoureux. Cette Christine, avec sa taille souplement onduleuse, ses yeux noyés de désirs, sa bouche d'enfant et sa gazouillante voix d'oiseau, le prenait par les sens, par le cœur et par le cerveau. Elle avait pour lui

un charme inconnu, une saveur non encore goûtée. Il pressentait en elle une source latente de délices. L'idée de la posséder l'éblouissait et l'oppressait. Cette passion naissante l'absorbait si bien qu'il perdait de vue toute autre considération. Il ne se mettait en souci ni de la camaraderie d'Onésyme, ni de l'hospitalité trahie. Être aimé de Christine, la serrer dans ses bras, il n'envisageait rien de plus. Son désir d'amour projetait devant lui une aveuglante lumière, au delà de laquelle tout le reste plongeait dans une nuit aussi impénétrable que celle qui enténébrait à ce moment la forêt endormie.

IV

Courouvre ne fit qu'un somme. Lorsqu'il s'éveilla, le soleil, dépassant les futaies du Clermontois, emplissait déjà de clarté le jardin des

Senades où de grands tournesols étalaient leurs larges fleurs jaunes. La servante, en lui apportant son café au lait, lui apprit que M^{me} Christine n'était pas encore levée, mais que M. Dordelu était parti de bonne heure pour la verrerie. Ce départ matinal du mari laissa Antoine sous une agréable impression. Il éprouvait une joie sourde, à se sentir seul dans la maison avec Christine. Non qu'il méditât de brusquer les choses, mais l'idée seule que l'occasion d'un tête-à-tête pouvait se présenter, suffisait à le remplir d'allégresse. Il procéda lentement à sa toilette, puis descendit d'un pied léger au jardin.

Son premier regard fut pour la fenêtre de la chambre à coucher de son hôtesse. Rien n'indiquait que la maîtresse du logis fût éveillée; pourtant, à travers l'entre-bâillement des persiennes, on devinait que la croisée était ouverte. Le long des allées sablées, Antoine se promena en grappillant quelques grains de chasselas à la treille. Il ressentait un voluptueux émoi en songeant que, derrière les lames de ces persiennes, au fond de la chambre encore obscure, Christine reposait.

Il se complaisait à se la représenter dans l'abandon d'un demi-sommeil : — cheveux épars, paupières baissées, épaules et bras nus. Cette alléchante image le faisait soupirer comme un collégien ; il se surprenait respirant les roses et les effleurant de ses lèvres pour leurrer sensuellement son imagination.

Brusquement, l'un des battants des persiennes fut poussé, l'autre se rabattit à son tour contre le mur et Antoine entrevit rapidement la rondeur d'un bras nu, puis le flottement de vagues blancheurs, et la croisée se ferma. Il se dit que Christine se levait enfin, et poursuivit sa promenade, en berçant en dedans de lui l'espoir très doux de la revoir avant peu. Effectivement, dix minutes après, la fenêtre se rouvrit toute grande et il entendit une voix limpide fredonner au fond de la chambre, comme un oiseau au petit matin. La jeune femme ne paraissait pas se douter de la présence d'un promeneur dans le jardin, ou bien, si elle s'en doutait, soit par insouciance, soit peut-être par un raffinement de coquetterie, elle se comportait comme si elle eût eu la sécurité

d'une profonde solitude. Dissimulé derrière un massif, Antoine la voyait passer et repasser dans le champ de la fenêtre, tantôt boutonnant une camisole blanche, tantôt peignant ses longs cheveux bruns, puis les renouant avec un joli geste des bras arrondis. A travers ces menus détails de toilette, le fredonnement s'envolait ou s'arrêtait capricieusement, et Courouvre avait l'impression d'un beau papillon d'automne qui voltige, se pose et repart, pliant et dépliant ses ailes chatoyantes. Tout cela aiguillonnait son désir et lui mettait au cœur une fondante tendresse. Une eau vive, une eau de rajeunissement semblait sourdre au fond de lui et infuser dans son sang une virgine fraîcheur. — Lui qui, en amour, avait toujours été plutôt un gros mangeur qu'un gourmet, et dont les plus rustiques nourritures suffisaient à satisfaire le sensuel appétit, se sentait devenir délicatement raffiné, en songeant à la possibilité de conquérir les bonnes grâces de M^{me} Dordelu.

Tandis qu'il se délectait à la perspective de ce nouvel amour, délicieux comme un suave lever d'aube, Christine reparut à la fenêtre après avoir

parachevé sa toilette. Elle était vêtue d'un peignoir rose; une cordelière nouée à la ceinture faisait valoir sa taille souple et ressortir le modelé de sa poitrine. — « Cette fois, elle va descendre! » se dit Antoine avec un battement de cœur.

Mais son attente fut trompée. Soit qu'elle fût absorbée par les soins du ménage, soit qu'une timidité ou un scrupule la prît à la pensée d'un tête-à-tête avec Courouvre, M^{me} Dordelu demeura confinée dans l'intérieur de la maison, et « Jean du Bois-Vert » dut se contenter de se promener solitairement, en ruminant sa tendresse et ses convoitises.

De dépit il bourra sa pipe, l'alluma et, fourrant ses mains dans ses poches, se mit à tirer de grosses bouffées, tout en tournant autour des allées comme un ours autour de sa fosse. Il se remémorait les trop brèves apparitions de Christine à la fenêtre, leur conversation de la veille sous bois, les impressions du souper, et se demandait avec émotion : « Est-ce que je lui plais ou bien suis-je le jouet d'une illusion? Mon désir de gagner son

cœur me fait-il prendre pour des marques d'intérêt la simple curiosité d'une jeune femme qui s'ennuie de sa solitude?... Et en supposant qu'elle se sente un faible pour moi, comment me comporterai-je avec elle?... » Pour la première fois, Antoine, si entreprenant d'habitude avec les femmes, se sentait troublé et embarrassé à l'idée de parler d'amour à M^{me} Dordelu.

Ce fut en cet état mental qu'Onésyme le surprit en revenant de la verrerie. Antoine était tellement enfoncé dans sa méditation qu'il n'entendit pas son camarade s'approcher. Il ne s'aperçut de sa présence que lorsque ce dernier lui tapa sur l'épaule :

— A quoi diable penses-tu, mon vieux Courouvre ?

Antoine rougit en voyant devant lui l'ami dont il était en train de convoiter la femme et s'abstint de répondre à cette question incongrue.

— Comment n'es-tu pas allé en forêt ? continua ingénument Onésyme.

— J'ai dormi comme un loir et je me suis levé tard... D'ailleurs, je t'attendais, répliqua Cou-

rouvre en mentant effrontément, j'espérais que tu rentrerais plus tôt.

— Ce n'est pas fête tous les jours et j'ai là-bas de la besogne par-dessus la tête... Il faudra que tu m'excuses si je t'abandonne un peu aujourd'hui... A propos, tu dois avoir l'estomac dans les talons et voici l'heure de manger la soupe...

En effet, on entendait au loin l'angelus de midi. Antoine fut tout étonné que le temps eût passé si vite. Au même moment, le peignoir rose de M^{me} Dordelu apparut au balcon du chalet et une voix au timbre clair cria :

— Allons, messieurs, à table!

Dans la salle à manger, ils furent accueillis par Christine, toute cramoisie encore de s'être penchée sur les fourneaux, et alors Antoine comprit pourquoi la jeune femme n'était pas venue le rejoindre au jardin. Elle s'était ingéniée à fêter son hôte et avait procédé elle-même à la confection d'un dîner destiné à racheter la modestie du menu de la veille. La soupière fumante était flanquée d'une perche de l'Aire et d'un buisson d'écrevisses.

Quand le potage fut enlevé, un poulet à l'estragon lui succéda, emplissant la salle d'un savoureux fumet. — Ce zèle déployé par Christine pour faire bonne chère à son invité était une nouvelle marque d'intérêt et Courouvre y fut sensible. Ses yeux cherchèrent ceux de son hôtesse; ils les rencontrèrent et lui exprimèrent si vivement sa reconnaissance que M^{me} Dordelu en fut intimidée. Ses longs cils s'abaissèrent lentement, comme pour dissimuler l'émoi que lui causait ce regard encore plus imprégné d'amour que de gratitude.

Les travaux de la matinée avaient donné à Onésyme un violent appétit. Tout en mettant les morceaux doubles, il dit à son camarade :

— Tu sais, j'ai raconté à M. de Damloup que je t'avais rencontré... Le patron s'est beaucoup informé de toi et m'a prié de t'amener à la verrerie... Pas aujourd'hui, par exemple, car nous sommes dans notre coup de feu... Les ouvreaux flambent et nous commencerons tantôt à souffler la bouteille... Je serai même obligé de dîner aux Islettes et d'y rester une partie de la nuit...

Tu ne m'en voudras donc pas, mon camarade, si je te fausse compagnie ce soir et si je laisse à Christine le soin de te distraire... Ça m'ennuie joliment de ne pas passer ma soirée avec vous deux, mais quoi? la besogne avant tout, n'est-ce pas?

Pendant ce discours, Antoine examinait M^{me} Dordelu à la dérobée; il constata que, dans les yeux de son hôtesse, une lueur de satisfaction courait sous les cils comme une soleillée à travers bois, et il en conclut que l'absence de son mari ne lui causait nullement le déplaisir auquel celui-ci s'attendait. Antoine lui-même, d'ailleurs, tout en s'efforçant de rester impassible, éprouvait une joie intérieure à la pensée de souper en tête-à-tête avec M^{me} Christine. Loin de le chagriner, cette perspective lui donna jusqu'à la fin du repas un revif d'entrain et de gaillarde humeur et il se montra très tendre pour son camarade.

— Voilà qui est fâcheux, s'écria-t-il, mais ne te mets pas en peine de moi, mon brave, je trouverai toujours à m'occuper... D'abord je te ferai

la conduite tout à l'heure jusqu'à la verrerie, et tout en cheminant, nous taillerons encore un brin de causette...

Quand on eut enlevé le dessert et pris le café, les deux amis se levèrent. Comme Courouvre allait bourrer sa pipe, Onésyme l'arrêta et tirant d'un étui en paille deux cigares très secs :

— Non, laisse ta pipe et goûte-moi ça. Ce sont des havanes de M. de Damloup... Il me les a offerts, un soir, oubliant que je ne fume plus, et je les avais mis de côté. — C'est toi qui les dégusteras... Maintenant, en route ! je ne suis pas en avance !

Il prit M^{me} Dordelu par la taille et la baisa au front :

— A demain, ma bonne amie, car lorsque je rentrerai au petit jour, tu seras en train de dormir...

La jeune femme lui glissa lestement d'entre les bras, puis elle se retourna vers Courouvre et lui tendit la main :

— A bientôt, monsieur ! murmura-t-elle en lui coulant un caressant regard...

Une fois sur la route, Onésyme prit le bras de son ami et, après un dernier signe d'adieu à l'adresse de Christine, ils marchèrent gaillardement dans la direction des Islettes. Le vin d'Arbois avait rendu Dordelu plus loquace, un attendrissement mouillait ses gros yeux ronds.

— Hein! quelle bonne femme que la mienne! disait-il en haussant sa grosse figure poupin vers le mâle et distrait visage de Courouvre; as-tu vu comme elle avait bien arrangé son petit dîner? Comme tout était bien choisi et cuit à point!... Elle avait préparé ça elle-même, aidée uniquement par sa bonne qui n'a pas la moindre initiative... On chercherait loin aux environs pour trouver une femme qui ait son imagination, son esprit et son cœur!

— Certes! acquiesçait chaleureusement Antoine, M^{me} Dordelu est charmante.

— Oui, charmante, et aussi excellente que belle... Quand je songe à toutes ses qualités, je m'étonne toujours d'avoir été assez chanceux pour l'épouser, car enfin c'est une noble, une Belrupt de Lisle, et généralement les filles de verriers

répugnent à se marier avec des roturiers de mon espèce.

— Bah! ta femme est trop sensée pour donner dans ces préjugés-là... D'ailleurs, toi aussi tu es plein de belles qualités, répliquait Courouvre, s'efforçant aimablement de combler de bonnes paroles le fossé profond qui séparait un homme comme Dordelu d'une femme comme Christine.

— En fait de qualités, j'ai celle d'aimer ma femme de tout mon cœur... Oh! ça, oui, je l'adore!... Je me mets en quatre pour lui faire la vie douce, pour qu'elle s'aperçoive le moins possible de la médiocrité de notre position... Je ne veux pas qu'elle ait à rougir de moi devant les gens de son monde ou qu'elle regrette de m'avoir épousé. Aussi je trime pour lui procurer les petits plaisirs et les satisfactions d'amour-propre qu'elle avait dans sa famille... Ah! dame, au commencement, il y a eu du tirage. A mon arrivée à la verrerie, je ne gagnais que deux mille cinq cents francs. Au prix où est le beurre, ça n'était pas commode d'équilibrer notre budget. En ce temps-là pourtant Christine désirait une robe de soie

noire. Elle en rêvait, la nuit, et m'en parlait à chaque repas. A force de rogner un peu sur tout, je suis arrivé à acheter cette robe de faille qui coûtait gros... Tiens, c'est alors que je me suis déshabitué de fumer... Ç'a été dur, mais le jour où j'ai apporté à ma femme le coupon dans un carton ficelé de rubans roses, quelle joie!... Christine dansait autour de la table, elle me sautait au cou et m'embrassait comme du pain... Elle vous a des cajoleries et des chatteries si embobeliantes qu'on ne regrette pas son argent... Ah! oui, c'est délicieux d'avoir à soi une petite femme qui vous aime bien!... Vrai, tu devrais te marier...

Courouvre était touché des naïves effusions de Dordelu, mais en même temps la façon dont ce mari détaillait son bonheur conjugal l'agaçait et l'irritait. Je ne sais quel démon le poussa à jeter un peu d'eau froide sur l'enthousiaste félicité de son camarade :

— Oui objecta-t-il, tout ça est bel et bien, mais moi, vois-tu, mon vieux, j'ai horreur d'être l'esclave d'une habitude, même quand elle est

bonne. Il en coûte trop ensuite de se désaccoutumer d'être heureux... Si excellent que soit un mariage, il peut venir à la traverse un tas de choses qui bouleversent notre petit train-train. Suppose qu'un événement quelconque te sépare de ta femme... Dans la vie, il faut toujours s'attendre à ce qu'une tuile vous tombe sur la tête : une querelle de ménage, une maladie... ou pis encore...

Il achevait à peine qu'il fut effrayé par la subite altération des traits de son camarade. Dordelu pâlisait, une angoisse lui montait aux yeux et sa main se crispait sur le bras de son compagnon.

— Ne dis pas ça ! murmura Onésyme, tu me donnes le frisson... Il ne faut jamais parler de ces choses-là, ça porte malheur... Me retrouver seul au monde ? Non, je ne pourrais pas... Après ce que tu sais de notre intérieur, après cette bonne vie à deux dont je te parlais, me vois-tu sans Christine?... La maison vide ? ma femme disparue?... Mais je n'aurais plus de goût à rien et je ne demanderais plus qu'à être enterré tout vif!... Tu n'imagines pas quelle place énorme elle tient dans mon existence!... Quand je suis en plein tracas, à la ver-

rierie, je pense à Christine et ça me rend du courage. Quand je vais des Islettes aux Senades par la pluie ou la neige, je songe que je retrouverai ma femme au coin de notre feu, et ça me tient chaud au cœur et partout!... Elle m'est aussi nécessaire que l'air respirable. Elle est la chaleur de mon sang; sans elle, je ne serais plus qu'un mannequin, une loque bonne à oublier au coin d'une borne... Il me semble qu'avant de la posséder je n'avais pas vécu... Elle partie, il ne me resterait plus qu'à me jeter à la Biesme!

L'émotion de Dordelu était navrante; de grosses larmes roulaient dans ses yeux et une sueur froide lui mouillait les tempes. Courouvre en eut pitié. L'accent de poignante désolation avec lequel Onésyme parlait de la possibilité d'être séparé de sa femme, pénétrait jusqu'au cœur d'Antoine. Sa native bonté reparaisait et un remords le prenait à l'idée de troubler la quiétude de ce pauvre diable, qui était si peu égoïste et dont le confiant amour conjugal faisait toute la joie. L'humble dévouement d'Onésyme, la conscience qu'il avait de son manque de pres-

tige, la naïve tendresse qui éclatait dans ses moindres paroles, remplissaient de compassion « Jean du Bois-Vert » et remuaient en lui certaines cordes généreuses longtemps endormies. Il frappa amicalement sur l'épaule de son camarade :

— Allons donc, mon vieux, reprit-il de sa bonne voix cordiale, ne fais pas l'enfant!... Tu vois bien que je plaisante!... Tu es heureux, tu mérites de l'être et tu le seras longtemps... C'est pour les hommes de cœur et de bonne volonté, comme toi, que le bonheur doit durer... sans quoi il faudrait douter de la Providence...

A ce moment, Courouvre était sincère, et, comme on arrivait en vue des Islettes, il corrobora ses paroles par une loyale poignée de main, après quoi ils se quittèrent.

En sortant des Senades, Antoine, très allumé à la perspective d'un long tête-à-tête avec M^{me} Dordelu, s'était bien promis de regagner le chalet dare dare, dès qu'il aurait conduit son ami jusqu'à la verrerie. Maintenant, loin de rebrousser chemin vivement, il ralentissait le pas et ressemblait à un écolier qui médite de faire l'école buisson-

nière. Au lieu de suivre la route, il prit sur la gauche un sentier qui filait sous bois et allongeait considérablement le trajet.

Il lui semblait encore entendre bourdonner à ses oreilles les touchantes confidences d'Onésyme. Il était troublé et perplexe. Certainement, en son for intérieur, il estimait que le brave garçon se leurrait sur l'amour qu'il croyait avoir inspiré à sa femme, mais il avait honte de tromper cette imperturbable confiance. Comme un vent léger qui s'élève sous bois et peu à peu agite la forêt tout entière, des scrupules naissaient en lui et mettaient ses galantes résolutions en désarroi. Il ne trouvait plus ce bel aplomb insouciant qui assurait d'ordinaire son triomphe auprès des cœurs féminins. S'il se fût agi de la femme d'un gros bourgeois suffisant et fier de ses écus, il n'eût pas hésité un instant à lâcher bride à sa passion. Mais tromper ce naïf et modeste Onésyme, qui avait logé innocemment tout son bonheur, tous ses rêves d'amour dans le fragile édifice du mariage, cela lui semblait une action aussi laidement avilissante que de donner une pièce fausse à un pauvre.

Cette lutte intérieure l'absorbait si totalement, qu'après de longs détours, il se trouva, sans s'en douter, juste en face du hameau des Senades. La bruyante envolée d'une compagnie de perdreaux qui prenait son essor dans les éteules, lui fit instinctivement lever la tête et il vit, au bas des champs, se profiler, en pleine lumière, le chalet Dordelu. La maison semblait dormir, persiennes closes, dans le brasillement du soleil. L'élégante forme de Christine, drapée dans l'étoffe souple du peignoir rose, se dressa soudain dans son imagination. Il se la représenta nonchalamment assise sur le divan de la salle à manger et s'étonnant de ne point le voir venir. — Elle l'attendait sûrement, car, au départ, il avait deviné dans la pression de sa main un encouragement tacite. La façon engageante dont elle lui avait dit : « A bientôt ! » était une timide invitation à ne pas la laisser trop longtemps seule. — Tout en s'apitoyant sur Onésyme et en se promettant de ne pas trahir son ami, Courouvre maintenant coupait à travers les éteules et dévalait pensivement sur la grand'-route. Au bout de dix minutes, il atteignit la clô-

ture du chalet, et poussant doucement le battant de la grille, il gravit les marches du perron...

V

En entrant dans le vestibule, Antoine fut étonné de l'absolu silence qui régnait à l'intérieur. On se serait cru au château de la Belle au bois dormant. La porte de la salle à manger était entre-bâillée, mais la pièce était déserte. Courouvre, qui se croyait attendu, se sentit piqué dans son amour-propre, lorsqu'il constata qu'il en était pour ses frais d'imagination. Déçu, il allait regagner sa chambre, quand une légère toux, partant d'une sorte de fumoir contigu à la salle à manger, attira son attention.

Pour dire vrai, M^{me} Dordelu avait parfaitement entendu rentrer son hôte; mais dépitée du peu d'empressement de ce dernier, elle jouait l'indif-

férence et se promettait de le faire attendre à son tour. Pourtant, quand elle comprit qu'il allait s'éloigner assez philosophiquement, elle ne put lui tenir rigueur jusqu'au bout et toussa de façon à ce qu'il fût impossible à Courouvre d'ignorer sa présence. Il revint sur ses pas et souleva la portière du fumoir.

Christine était à demi couchée sur une chaise longue et feignait de sommeiller.

Elle tourna languissamment la tête vers la porte et entr'ouvrit les yeux.

— Madame, murmura Antoine, excusez-moi de vous avoir dérangée.

— Pardon, répliqua-t-elle, en quittant la position horizontale et en ramenant sa jupe sur ses pieds, je croyais que vous étiez resté aux Islettes et je m'étais endormie...

Elle parlait bref et avec une froideur voulue. Il comprit qu'elle le boudait et, naturellement, fut pris du désir de se faire pardonner son manque de galanterie :

— J'ai quitté Onésyme, il y a tantôt deux heures...

— Ah! interrompit-elle, froissée de nouveau, vous n'étiez pas trop pressé de revenir!

— Si je n'avais suivi que mon goût, je serais ici depuis longtemps, mais j'ai craint d'être indiscret.

— Indiscret... pourquoi? demanda-t-elle avec une pointe d'agacement. M. Dordelu ne m'avait-il pas chargée de vous tenir compagnie en son absence?

— C'est précisément cela qui me rendait plus scrupuleux... Je songeais que, sans vous consulter, Onésyme vous avait imposé là une charge un peu lourde et je ne voulais pas abuser...

— Oh! je ne vous savais pas à ce point faiseur de cérémonies!

En même temps un espiègle sourire retroussait les coins de ses lèvres boudeuses, et elle ajoutait avec un regard enjôleur, coulé entre ses cils :

— Avouez plutôt que vous craigniez de vous ennuyer dans ma société... Vous n'auriez pas fait tant de façons avec cette belle dame du Bois des Penses, qui traversait la Biesme pour vous venir voir...

— Permettez, répondit Antoine avec un rire contraint, il n'y a pas la moindre comparaison à établir. Cette dame était un peu... légère, tandis que vous êtes une personne comme il faut.

— C'est-à-dire une personne avec laquelle on s'amuse médiocrement, n'est-ce pas?... Qu'ont-elles donc ces femmes... légères, pour que les hommes se plaisent tant dans leur compagnie?

— Ce serait trop difficile à vous expliquer... Restons-en là...

— Du tout, cela m'intéresse, insista Christine d'un air de bravade; voyons, comment était-elle faite, votre dame du Bois des Penses?... Était-elle blonde ou brune?

— Blonde, je crois.

— Vous croyez?... Vous n'en êtes pas plus sûr que ça!... C'est étonnant comme les hommes attachent peu d'importance aux détails... Ils voient les choses en gros et ça leur suffit... Imaginez-vous que M. Dordelu n'a jamais su dire de quelle couleur sont mes yeux!

— Ils sont fort beaux, et c'est l'essentiel! s'écria Courouvre, que cette conversation surexcitait et

qui commençait à oublier ses belles résolutions de sagesse.

— Vous voyez, vous non plus!

Les coudes aux genoux, le menton dans ses mains, elle avançait la tête et plongeait étourdi-ment ses regards dans ceux de son interlocuteur :

— Allons, dites, reprit-elle, de quelle couleur sont-ils?

Antoine sentait la phosphorescente lumière des yeux de Christine se répandre dans les siens, comme un philtre. Il en était ébloui et si troublé qu'il avait peine à trouver ses paroles.

— Je... je crois, balbutia-t-il, qu'ils sont verts.

C'en était trop pour lui. Il ne put résister à la tentation de saisir les mains de M^{me} Dordelu et de les serrer tendrement. Ils restèrent ainsi une bonne minute, les paumes unies et le cœur palpitant.

— Alors, murmura-t-elle en baissant lentement ses paupières, nous sommes amis?

Cette question, câlinement formulée, était comme la naïve conclusion de tout un enchaînement de pensées très tendres. Courouvre devina

le périlleux travail de réflexion qui s'était opéré dans la tête de Christine et envisagea avec de nouvelles craintes la pente rapide sur laquelle ils glissaient tous deux. Il comprit que cette jeune femme, retenue par d'honnêtes scrupules, cherchait à rassurer sa conscience en décorant du nom d'amitié ce besoin d'aimer, qui l'entraînait comme il avait entraîné sa mère et son aïeule. Innocente encore, mais déjà tentée, elle allait à tâtons vers l'amour défendu, ainsi qu'une plante enfermée dans une cave se dirige instinctivement vers la lumière du soupirail. En cette occurrence, à quel fil léger tenaient l'honneur et le repos d'Onésyme?... Antoine ne pouvait s'empêcher d'y penser, et cette pensée lui donnait le frisson. Les confidences si émouvantes de Dordelu résonnèrent de nouveau nettement à ses oreilles, et il eut honte du rôle double qu'il jouait entre les deux époux.

— Amis ? répéta-t-il, hélas ! chère madame, à quoi vous servirait l'amitié d'un vagabond tel que moi ?... Songez que dans deux ou trois jours je quitterai les Senades et qui sait quand j'y reviendrai ?...

Une buée obscurcit l'éclat des yeux de M^{me} Dordelu et une moue chagrine retroussa ses lèvres.

— Ce n'est pas gentil, ce que vous dites là ; pourquoi partiriez-vous si vite ?

— Que voulez-vous ? je suis comme les oiseaux de passage et je ne puis rester longtemps à la même place... Que feriez-vous d'une amitié aussi volage que la mienne?... D'ailleurs vous possédez un ami plus sérieux... ce brave Onésyme qui vous adore...

— Onésyme, oui, sans doute ! murmura dédaigneusement Christine, agacée et se levant avec vivacité.

Dans le mouvement dépité qu'elle fit pour quitter la chaise longue, sa tête effleura l'angle d'une étagère garnie de livres. Sous le choc, son peigne se détacha et ses épais cheveux noirs ruisselèrent sur ses épaules.

— Vous êtes-vous fait mal ? demanda Courouvre, tandis que ses yeux charmés suivaient d'un regard admiratif et convoiteur le déroulement de cette magnifique chevelure. A travers

les crêpelures moutonnantes, le visage de Christine apparaissait comme noyé. Ses vertes prunelles y prenaient un éclat plus mystérieux.

— Pas du tout, répondit-elle avec son rire embobelineur, seulement me voilà décoiffée... Enfin, cela vous prouvera du moins que tous mes cheveux sont bien à moi...

— Vous êtes adorable ainsi ! chuchota-t-il d'une voix étranglée.

De nouveau il s'affolait, perdait la tête, et, ayant pris à poignée les ruisselants cheveux noirs, il les baisait à pleines lèvres. Christine ne semblait pas s'en effaroucher. Elle continuait de rire d'un petit rire étouffé, qui lui gonflait la gorge :

— Êtes-vous fou?... A-t-on jamais vu embrasser des cheveux?... Non, vous n'êtes pas sérieux décidément... Finissez !

Cette défense ainsi formulée n'était guère intimidante. Courouvre l'interpréta sans doute comme une invitation à pousser plus loin ses caresses et, à travers la chevelure défaite, ses lèvres allèrent se poser sur les yeux de M^{me} Dor-delu. Alors seulement, commençant à s'épeurer,

elle se dégagea. D'une main relevant ses cheveux, de l'autre elle repoussa vivement Antoine :

— Allez-vous-en ! s'écria-t-elle, laissez-moi me recoiffer en paix... Obéissez!... Allez-vous-en!...

Il obéit et lentement recula jusqu'au seuil de la salle à manger. Quand elle le vit près de disparaître, Christine ajouta, non sans une pointe de coquetterie triomphante :

— A tout à l'heure!... Je vais m'occuper de notre souper, et je vous appellerai quand tout sera prêt...

Antoine, encore tout étourdi, regagna sa chambre. Les derniers incidents du tête-à-tête avaient mis le désarroi dans son esprit. Ses idées flottaient à l'état d'ébauches imprécises. Il éprouvait cet éblouissement délicieux que provoquent les premières lampées de la liqueur d'amour, et qui grisent comme du vin doux. Il se laissait aller à cette griserie sans arrière-pensée ; sans songer, comme jadis, au début de ses aventures galantes, que son aventure finirait, ainsi que les autres, dans la lassitude et la satiété. — Il se promenait nerveusement à travers la chambre, essayant en vain de

remettre sa pensée d'aplomb. Dans le silence du logis, il percevait par la fenêtre ouverte les moindres bruits du dehors. Tout à coup, à l'autre extrémité du chalet, derrière les persiennes closes de la pièce où Christine était sans doute en train de réparer le désordre de sa coiffure, il entendit la jeune femme fredonner étourdiment la chanson de *Jean du Bois-Vert*. Elle aussi, probablement, subissait la griserie de l'amour qui commence et chantait, comme un rossignol à l'approche de la saison des nids. Par moments, Courouvre saisissait des lambeaux de couplets :

*Voici Jean du Bois-Vert
Sur ses ergots planté...
Gardez bien vos poulettes,
Le grand coq est lâché...*

Il allait et venait, examinant machinalement les menus objets qui décoraient la chambre d'ami : les vases de fleurs artificielles, protégés par une cloche de verre, les lithographies sentimentales représentant *le Départ* et *le Retour du marin*. Par hasard, ses yeux tombèrent sur une

j'ai rencontré un messager qu'on avait envoyé à mes troussees. Une affaire urgente (entre nous, une histoire de femme) m'oblige à retourner à Florent. Pardonne-moi de partir sans te serrer la main et excuse-moi près de M^{me} Dordelu. Merci à tous deux de votre cordiale hospitalité; et à toi, mon vieux, une bonne poignée de main.

« ANTOINE. »

Il inséra ce billet dans une enveloppe à l'adresse de son hôte, puis à pas de velours il gagna le vestibule où il stationna un moment, l'oreille aux écoutes. Personne dans la salle à manger. Il y entra sur la pointe des pieds, déposa sa lettre en belle vue sur la table, puis entr'ouvrant avec précaution la porte de la cour, il fila dans la direction de la Biesme.

Il descendit lestement le long des prés vallonnés, en se dissimulant derrière les aunelles, et atteignit un rustique pont de planches qu'il franchit tout d'un trait pour gravir le revers boisé de la colline. Il se hâtait si fort que l'essoufflement

le força de s'arrêter à moitié de la montée. Il y avait là une éclaircie d'où l'on apercevait, entre les chênes, le fond de la vallée. Instinctivement, il se retourna. — A une portée de fusil, au bord de la route, le chalet des Senades se profilait sur le ciel rougi par le soleil couchant. Antoine pouvait distinguer les persiennes closes de la chambre de Christine et les dentelures du toit au-dessus duquel montait un filet de fumée bleue, — la fumée du souper préparé en son honneur. — Il se représenta M^{me} Dordelu, coiffée de frais, redescendant vers la salle à manger et y trouvant son billet. « Je passerai à ses yeux pour un pacan ou pour un sot! » pensa-t-il. Son cœur se serra, il regarda le chalet avec des yeux pleins de regret et fut tenté de rebrousser chemin. — En repartant sur-le-champ pour les Senades, il arriverait encore à temps pour ressaisir sa lettre; Christine ne se douterait pas de son injurieuse escapade et ils pourraient goûter pleinement ensemble les délices de ce tête-à-tête que le hasard leur avait ménagé. A la pensée de serrer tout à son aise dans ses bras la taille souple de Christine et de

baiser longuement sa bouche rieuse, ouverte comme une fraîche rose, Antoine sentait les battements de son cœur s'arrêter. L'amour de cette jeune femme pleine de fougue et de sève devait être une source de savoureuses voluptés... Il se mordit les lèvres et tourna brusquement le dos au chalet. — « Non, se dit-il, je me suis juré de ne pas tromper ce pauvre Onésyme et je tiendrai ma parole. » Là-dessus, pour s'arracher à une dernière tentation, il s'enfonça dans le bois déjà obscurci par le crépuscule...

Au dedans de lui, il souffrait d'un gros crève-cœur, tandis que croissait la distance qui l'éloignait à jamais de cette Christine si attirante, — la seule femme qui lui eût inspiré un véritable et pur sentiment de tendresse. — Pourtant, quand il eut mis une bonne lieue de forêt entre lui et les Senades, la satisfaction morale qui suit toujours un victorieux effort, le rasséréna peu à peu. Son chagrin se changea en une mélancolie douce et, pour se féliciter de sa laborieuse victoire, peut-être aussi pour chasser un dernier regret, il commença de siffler si vivement que cette musique

sonore réveilla les merles et les geais assoupis dans les fourrés.

Au bout d'une heure, il s'arrêta derechef. « Ce n'est pas tout cela, songea-t-il, où vais-je aller souper et coucher? » Il eut d'abord l'idée de retourner à Florent et de frapper à la porte du *Coghardi*. M^{me} Jolly, pour sûr, le recevrait à bras ouverts. Mais il secoua négativement la tête. Il avait le cœur trop plein de Christine pour accepter les caresses d'une autre femme. Cela lui semblait une profanation. « Nenni, murmura-t-il, le curé de Beaulieu fera mieux mon affaire... Je suis dans un état d'esprit à avaler ses sermons sans sourciller. »

Il doubla le pas et arriva à la nuit tombante chez l'abbé Pérardel, qu'il trouva dans sa cuisine, en train de faire rôtir dans la *coquelle* deux douzaines de petits oiseaux.

— Ha! ha! c'est toi, coureur! dit le curé en le voyant entrer; pour que tu viennes chez moi à cette heure, il faut que tu aies grand besoin d'une sermonade. Quel tour as-tu encore joué, Jean du Bois-Vert?...


— Tu te trompes, l'abbé, répliqua Courouvre en soupirant, j'ai l'estomac creux, mais la conscience nette... Si tu m'entendais en confession, tu verrais que mon patron, saint Antoine, n'a pas mieux résisté que moi à la tentation, et que, ce soir, je mérite autant que lui d'aller tout droit en Paradis...



La Roselière



La Roselière

'ÉTAIT à l'époque de mes débuts administratifs. J'assistais en qualité de secrétaire à la location des chasses dans les forêts domaniales de la Haute-Marne. Au fond de la salle des adjudications, sur une estrade et devant une table jonchée de paperasses, siégeaient les membres du bureau, sous la présidence d'un conseiller de préfecture. Un garde-général lisait le cahier des charges. Quant à moi, mes modestes

fonctions consistaient à remplir les blancs du procès-verbal.

La foule des amateurs était tassée au-dessous de nous dans la portion de la salle réservée au public : — paysans en blouse, gentilshommes campagnards aux toilettes démodées, maîtres de forges à la mine cossue, propriétaires ruraux engoncés dans leur redingote ; — tous, le cou tendu, l'oreille aux écoutes et se surveillant du coin de l'œil. Quand on commença d'adjuger les lots au rabais, l'agitation devint plus intense : les yeux s'allumaient, les lèvres se pinçaient, les doigts nerveux crayonnaient à la hâte des calculs sur un carnet. A un certain moment, où le conservateur des forêts annonçait la mise en adjudication de « trois hectares de bois au Val des Frais », je vis la porte du fond s'entre-bâiller discrètement. « A cinq cents francs ! » criait le garde-général... « Quatre cent cinquante !... quatre cents !... » Brusquement la porte s'entr'ouvrit davantage ; une tête crépue, hâlée, énergique, se montra, et une voix sonore s'exclama : « Je prends ! » tandis que les amateurs désappointés jetaient un regard

furieux vers ce concurrent inattendu qui venait si sournoisement de leur couper l'herbe sous le pied.

— Le nom de l'adjudicataire ? demanda le président.

— Comte de Nonsart-Cressolle ! répondit le nouveau venu en s'acheminant vers l'estrade pour signer le procès-verbal.

Je regardais avec stupéfaction le porteur de ce nom historique qui datait des Croisades. C'était un grand diable en blouse déteinte. Des houseaux de toile bise emprisonnaient ses jambes maigres et un carnier de cuir pendait à ses robustes épaules. En dépit de son piètre équipage, il avait grand air ; — les cheveux drus sur un front hautain un peu fuyant, les yeux gris émerillonnés, jetant droit devant eux un regard altier, le nez long et fin, la moustache en brosse ombrageant une lèvre dédaigneuse et ironique...

— Vous êtes bien M. de Nonsart-Cressolle ? dit le receveur des domaines interloqué par l'étrange tournure de l'adjudicataire.

— Cela vous étonne peut-être ?... répliqua

l'autre d'un ton sarcastique. Si vous avez des doutes, renseignez-vous près de M. le conservateur... Il me connaît bien, lui!

— Parfaitement, affirma le forestier.

D'une écriture gauche et lourde, le singulier comte signa, avec force éclaboussures, le procès-verbal que je lui présentais, puis il rejeta la plume, tourna les talons et se perdit dans la foule, me laissant ébaubi de son nom aristocratique, de sa mine dépenaillée et de sa fière tournure. Pendant ce temps, le conservateur chuchotait :

— Oui, messieurs, c'est un Nonsart-Cressolle authentique... Son arrière-grand-père possédait les terres d'Aprey, Musseau et Santenoge. Son aïeul ayant émigré en 1791, les biens furent confisqués et vendus, et lorsque les Nonsart revinrent à la Restauration, il ne leur restait pas un radis; Louis XVIII donna, sur le milliard des émigrés, deux cent mille francs au père de notre homme, qui s'établit à la Roselière et y fit un sot mariage. Bon chien chasse de race; celui que vous venez de voir est un sauvage qui mange son

blé en herbe et vit de pair à compagnon avec les pires coureurs de bois. En ce moment, il achève de se ruiner avec une coquine qui est devenue sa maîtresse et sa gouvernante...

*
* *

Cinq ans plus tard, les hasards de la vie administrative m'avaient amené dans la Haute-Marne, à Vivey, le canton le plus boisé du département. Une après-midi de janvier, je revenais de Grancey, où j'avais passé vingt-quatre heures chez un collègue. Dans l'intervalle, il avait neigé suffisamment pour saupoudrer le sol d'une de ces minces couches blanches que les gens du pays appellent « une sucrée de neige », et pour changer la physionomie des friches et des clairières avec lesquelles j'étais peu familier. A un certain carrefour, je pris trop à gauche et je m'a-

perçus, tardivement, que je m'étais fourvoyé. Je me trouvais dans un chemin creux, sur les talus duquel les tiges d'herbes séchées frissonnaient sous le givre. A droite et à gauche, les silhouettes noueuses des arbres de bordure se détachaient sur un ciel gris et bas. Aucun bruit, sauf celui que faisaient mes pieds en glissant dans la neige craquante des ornières; partout une solitude morne. En janvier, la nuit vient vite et je songeais à la désagréable perspective de tâtonner dans l'obscurité à travers ces bois inconnus. Je pris le parti de marcher droit devant moi, jusqu'à ce que je découvrisse un clocher de village ou le toit d'une ferme. J'allais à grandes enjambées, prêtant l'oreille et écarquillant les yeux... Mais rien... Pas un bruit de cognée, pas un point de repère pour m'orienter.

Cependant le jour s'embrunissait. Le sentier dévala brusquement et je me trouvai bientôt au fond d'une combe où sourdait un ruisseau qui, s'élargissant peu à peu, formait une sorte de petit étang enceinturé de roseaux. Sur cette nappe d'eau, le ciel du soir se reflétait avec de pâles

teintes orangées. Tandis que je me demandais si je n'agisais pas sagement en suivant le cours du ruisseau, j'entendis un froissement de branches dans le taillis, et à la lueur du crépuscule je distinguai un paysan en blouse, le carnier au dos, qui émergeait des cépées et traversait la combe :

— Hop! criai-je.

L'homme s'arrêta, parut me dévisager avec méfiance, puis se décida à tirer de mon côté.

— Mon brave, dis-je, quand il fut à portée, j'ai perdu mon chemin : où suis-je, ici ?

Mon interpellation familière fit faire un haut-le-corps au personnage, et d'une voix coupante il me répondit sèchement :

— Vous êtes à la Roselière.

La Roselière!... Ce nom ne m'était pas inconnu, non plus que cette voix sonore et hautaine. Et, tout à coup, le souvenir du singulier adjudicataire que j'avais remarqué, jadis, à la location des chasses me revint nettement. Malgré l'obscurité commençante et le feutre rabattu en cloche sur le front, à mesure que j'examinais ce paysan en blouse, je retrouvais le regard résolu,

le nez long et fin, la moustache en brosse et la bouche dédaigneuse qui m'avaient frappé autrefois. Seulement, l'homme avait vieilli et sa moustache grisonnait.

— Pardon, repris-je en soulevant mon chapeau, n'est-ce pas à M. de Nonsart-Cressolle que j'ai l'honneur de parler ?

— Parfaitement, monsieur, répliqua-t-il d'un ton moins rogue ; vous me connaissez donc ?

Je lui rappelai dans quelles circonstances je l'avais vu, puis revenant à mes premières préoccupations, je lui demandai si j'étais encore loin de Vivey. Il me répondit d'abord par un sifflement ironique :

— Vous en êtes à trois lieues et vous n'y arriverez qu'à la nuit serrée, en supposant que vous teniez bien votre chemin, ce qui est douteux.

— N'y a-t-il pas près d'ici un village où je pourrais coucher ?

— Il y a Santenoge, à une lieue, mais l'auberge est un ignoble cabaret.

Il parut réfléchir un instant, puis, me tapant sur l'épaule :

— Vous avez une figure qui me revient!... Faites-moi le plaisir de venir chez moi... La Roselière est à une portée de fusil... Vous y souperez mal et vous aurez un lit dur, mais ça vaudra encore mieux que le cabaret.

— Merci, monsieur, murmurai-je.

— Merci, oui, hein?... Allons, en route!...

*
* *

Nous enfilâmes sur la droite un chemin bordé de tilleuls. Dix minutes après, nous débouchions en face d'une maison de paysan, passablement délabrée, couverte en *lave* et flanquée d'un pigeonnier. En arrière, un jardinet et un bout de pré descendaient jusqu'au ruisseau, dont on entendait le glouglou dans l'ombre.

— Voici l'*housteau*, dit ironiquement M. de

Nonsart-Cressolle... Ça n'est pas riche, mais on y est reçu de bon cœur.

Il me précéda dans un couloir obscur qui séparait l'étable de l'habitation et, ouvrant une porte, m'introduisit dans une grande pièce éclairée par le brasillage d'une cheminée où flambaient des ramilles.

— C'est-y vous, monsieur de Nonsart? grogna une femme accroupie devant l'âtre où le plat du souper cuisait dans la *coquille*. Au fumet qui s'échappait du couvercle entr'ouvert, on subodorait un civet de lièvre.

— C'est moi, Reine, et je t'amène un convive... Allume la lampe!

Reine obéit, tout en continuant de ronchonner. A la clarté du lumignon, je vis une femme de quarante ans environ, brune, maigre, avec des sourcils rejoints et de petits yeux perçants. Je pus en même temps constater que la pièce où je me trouvais servait à la fois de cuisine, de réfectoire et de chambre à coucher, car, dans une encoignure, une alcôve à rideaux de cotonnade rouge laissait apercevoir un lit garni. Sur la table

massive, la nappe était mise, et Reine — sans doute la servante-maîtresse dont j'avais ouï parler jadis — y déposa la lampe.

— Tiens, dit M. de Nonsart en se débarrassant de son carnier d'où il tira deux canards sauvages, mets ça dans le garde-manger... Ajoute un couvert, et vivement!... Monsieur doit avoir appétit, et moi je tombe de faim.

Il me fit asseoir, et tandis que Reine apportait la soupière, mon hôte tourna la tête et parut chercher quelqu'un des yeux. Je m'aperçus alors qu'il y avait, en face de moi, un quatrième couvert.

— Eh bien! demanda brusquement M. de Nonsart, et Désirée?...

— Me voici! répondit une jolie voix claire, qui semblait venir du couloir. — En effet, la porte entre-bâillée livra passage à une jeune fille de dix-huit ans, qui entra une lanterne à la main.

— Où étais-tu donc? reprit mon hôte d'une voix singulièrement radoucie.

— Je l'avais envoyée traire la vache, murmura Reine.

M. de Nonsart fronça les sourcils et darda sur sa gouvernante un regard irrité.

— Sacredieu! je te l'avais pourtant défendu!... Ce n'est pas la besogne de cette enfant-là...

— Oui, grommela Reine en dressant le civet, on sait que c'est une duchesse!

— Duchesse ou non, je ne veux pas qu'elle traie la vache... La Zénobie est méchante et Désirée risque d'attraper un coup de corne.

— Mieux vaut que ce soit moi, n'est-ce pas donc? riposta sarcastiquement la servante.

— Assez!... Viens, ma *gachette*, assieds-toi près de moi et mange ta soupe...

En même temps il prenait dans ses deux mains la tête de la jeune fille et lui baisait le front. Tandis que sa caresse se prolongeait d'une façon quasi amoureuse, Reine, derrière lui, ricanait, haussait les épaules, et je surpris un regard haineux, lancé en dessous, à l'adresse de Désirée qui, après s'être laissé mignoter avec une moue d'enfant gâtée, s'était assise en face de moi. J'avais plaisir à reposer mes yeux sur cette fillette aux fins cheveux châtains crépelés. — Mince,

svelte, à peine formée, avec des prunelles bleues un peu mystérieuses, un nez retroussé aux narines mobiles, une bouche boudeuse, elle avait la grâce et la pâleur rosée d'une anémone des bois.

— C'est la fille d'un vieux camarade, me dit M. de Nonsart en manière d'explication; son père s'est tué en ébranchant un arbre et elle n'a plus de famille... Je l'ai prise chez nous où sa mignonne frimousse met un peu de gaieté et me rajeunit...

Nouveau haussement d'épaules de Reine, qui manifesta sa mauvaise humeur en posant violemment le civet sur la table; après quoi, elle nous tourna le dos et alla s'accroupir sous la cheminée.

— Reine, cria M. de Nonsart, tu ne viens pas souper?

— Merci, je n'ai pas faim.

— Tu boudes contre ton ventre? A ton aise!

Il y eut un silence gênant. Je commençais à deviner un drame domestique entre l'ancienne maîtresse qui se voyait peu à peu supplantée, et

cette jeunesse qui prenait chaque jour plus d'empire sur le maître vieillissant. Pour rompre les chiens, je dis en dégustant ma part de lièvre :

— Voilà un civet exquis!... Je vois que vous êtes toujours chasseur, monsieur de Nonsart...

— Oui, répondit-il avec une nuance de mélancolie; seulement, je ne suis plus locataire de la chasse... Les temps sont durs et ma bourse est à sec... Bah! ça ne m'empêche pas d'attraper du gibier à la barbe des gardes. Ils ont beau m'espionner, je me fiche d'eux et je leur rafle leurs plus belles pièces... Si vous venez me revoir en février, je vous ferai manger du chevreuil... J'en connais un que je pincerai un de ces jours...

— C'est vous qui serez pincé une belle nuit, monsieur de Nonsart! grommela Reine qui s'était levée pour desservir... Donnez-vous de garde et méfiez-vous!...

Tout en parlant entre ses dents, elle coulait vers lui un méchant regard oblique, plein de menaces...

— Allons nous coucher! interrompit mon hôte en allumant une lanterne...

*
* *

Une demi-heure après, je m'endormais doucement en songeant à la jolie figure de Désirée et en me demandant si elle partageait déjà avec son maître le grand lit à alcôve, dressé au fond de la cuisine. — Le lendemain, au petit jour, je fus réveillé par M. de Nonsart.

— Bon voyage, me dit-il... Désolé de ne pouvoir vous accompagner ce matin, mais il faut que je sois de bonne heure dans les bois de La Faye... Désirée, qui va porter le lait aux gens du Courroy, fera un bout de route avec vous et vous remettra dans votre chemin.

Je le remerciai chaudement et nous prîmes congé. Une fois habillé, je gagnai la cuisine. Reine avait disparu et Désirée m'attendait, sa cruche de fer-blanc à la main. Elle avait noué en

fanchon sur sa tête un châle de laine tricotée, sous lequel, à travers des mèches frisottantes, ses yeux fleurissaient comme deux bleuets. Quelques minutes après, nous cheminions silencieusement sur le chemin saupoudré de neige.

— M. de Nonsart est un excellent homme, dis-je, pour entamer la conversation, et vous devez vous plaire à la Roselière?

Elle plissa ses lèvres boudeuses et me coula un de ses mystérieux regards :

— Où la chèvre est attachée, il faut bien qu'elle broute, répondit-elle évasivement.

Elle regarda le soleil qui, à peine levé, se noyait déjà dans de gros nuages plombés :

— Le soleil est blanc, murmura-t-elle, il neigera encore...

Elle roulait, machinalement, ses doigts dans les bouts de son tricot de laine.

— Est-ce que vous êtes de Vivey, vous, monsieur? demanda-t-elle brusquement.

— Non, mais j'y demeure depuis deux mois.

— Et où étiez-vous avant?

— A Paris.

— Je m'en doutais... Ah! Paris, voilà un endroit où je voudrais aller! soupira-t-elle... C'est-y loin, dites, monsieur?

— Assez loin, et puis, ma chère enfant, la vie y est dure, plus dure qu'à la Roselière...

Un sourire incrédule retroussa le coin de ses lèvres :

— La Roselière!... Ça n'est pas gai tous les jours, non plus, allez... M. de Nonsart vieillit, il devient bougon... et la Reine est une méchante gale... Si vous entendiez parler d'une place à Paris, ajouta-t-elle avec son énigmatique regard câlin, je me recommande à vous... Voici votre chemin : en appuyant toujours vers la droite, vous gagnerez bientôt la plaine de Vivey... Au revoir donc, monsieur!...

Je lui mis une pièce blanche dans la main, en la lui serrant. Elle me regarda de nouveau, sans parler, de son air de sphinx souriant, puis me tourna le dos et disparut dans le taillis. Je regagnai lentement Vivey, en me disant qu'entre sa gouvernante jalouse et cette ingrate fillette qui avait le goût des aventures, le pauvre M. de Nonsart-Cressolle n'était pas au bout de ses peines!...

L'automne suivant, comme, après deux mois de congé, je retraversais les bois de Santenoge en compagnie du brigadier forestier, je lui demandai des nouvelles de M. de Nonsart.

— Quoi! vous ne savez rien? répliqua-t-il; le pauvre bougre a été pris, tendant des collets, par mon collègue Brûlant, un matin qui ne plaisante pas!... Et comme le délinquant faisait rébellion, Brûlant lui a envoyé un coup de fusil dans le ventre... M. de Nonsart a eu la force de se traîner jusqu'à la Roselière où il est mort... Mais le plus vilain de l'affaire, monsieur, c'est que c'était la Reine, sa servante, qui l'avait dénoncé à Brûlant...

— Et Désirée, sa fille adoptive?...

Le brigadier eut un rire silencieux :


— Sa fille!... Hum!... Enfin, comme vous voudrez... Eh bien! le lendemain, elle a déguerpi... Elle avait été à une fichue école... Paraîtrait qu'elle a mal tourné...



Manette



Manette

 un jet de pierre de la ferme où je logeais pendant la saison des chasses, une mesure trapue et comme écrasée sous sa toiture de *lave*, s'accroupissait, enclavée dans les dépendances d'une ancienne abbaye de Bénédictins. Le seigneur et maître de cet *housteau* était un savetier nommé Trinquesse, qui cumulait avec le ressemelage des souliers le métier beaucoup plus lucratif de sorcier de village. Il jetait des sorts, possédait des secrets pour guérir

les moutons de la clavelée, et même on prétendait qu'il administrait parfois de mystérieux breuvages aux filles qu'une malencontreuse grossesse mettait dans l'embarras. Tout cela lui donnait une réputation assez équivoque. On lui reprochait, en outre, de laisser trop ouvertement la bride sur le cou à sa propre fille Manette, qui courait sur ses vingt ans et dont les mœurs légères scandalisaient la paroisse. Le bonhomme Trinquesse n'en avait cure et prenait la chose très philosophiquement. Quand on le serrait de trop près là-dessus, il feignait de ne pas comprendre; mais ses petits yeux gris malins et prudents démentaient l'expression niaisement étonnée qu'affectaient son nez gobeur et sa bouche entr'ouverte.

Le soir de mon arrivée à la Cude, je le rencontrai près de l'ancienne abbaye qu'on était en train de transformer en maison centrale de correction. Appuyé sur sa gaule, il surveillait curieusement les travaux de maçonnerie.

— Eh bien! dis-je, père Trinquesse, voilà du nouveau...; on vous bâtit là une belle prison.

Il hocha la tête, et me regardant la bouche bée, tandis que ses yeux riaient malicieusement :

— Oui, une belle prison, répéta-t-il; on y mettra des femmes...

— Est-ce qu'on est content de ça dans le pays?

— Heu!... autant de cloches, autant de sons... Ce qui vexé les uns profite aux autres... Ça nous amènera du monde.

— Et vous y trouverez votre compte, hein?

— Oui et non... Pour le quart d'heure, je ne m'en plains pas... Il vient beaucoup de gens à la Cude, et on a gagé notre Manette à la ferme, pour les gros ouvrages...

*
* *

Cette Manette, je l'avais déjà aperçue l'automne précédent, batifolant sous bois avec les bûcherons et les charbonniers. C'était une gail-

larde bien campée sur ses hanches, les joues rouges, la poitrine dodue, les cheveux noirs, drus et presque crépus. Ses yeux bruns étaient éveillés comme une potée de souris et elle riait volontiers, montrant entre ses lèvres sensuelles des dents d'une blancheur éblouissante. Toujours fraîche, accorte et de bonne humeur, elle travaillait comme un cheval dans cette ferme où la besogne ne manquait pas et que faisait valoir, seule avec un maître valet, M^{me} Rose Linard, restée veuve à trente ans. La Linarde, comme on l'appelait familièrement, était elle-même encore agréable à regarder. Alertes, nerveuse, la taille un peu maigre mais bien prise, elle avait des yeux gris fort vifs et une verdeur appétissante. Les mauvaises langues prétendaient qu'elle se consolait de son veuvage avec Justin, le valet de ferme. Celui-ci, en effet, garçon de vingt-sept ans, bien râblé, l'air sournois, la moustache frisée, affectait depuis quelque temps des allures de maître et s'habillait avec plus de recherche qu'il ne convenait à un domestique. Il avait cette fautive prestance de coq de village et surtout ces yeux câlins et hardis qui enjôlent le

cœur des femmes. Ayant servi dans les hussards, il était beau cavalier, et les filles le reluquaient avec convoitise quand, le corps droit, la blouse au vent, le feutre sur l'oreille, il menait ses chevaux à l'abreuvoir, monté sur le plus fringant et trottant avec l'autre en bride.

Naturellement, l'amoureuse Manette n'était point insensible aux airs conquérants de ce joli garçon. La façon dont elle l'aguichait, à la maison ou aux champs, déplaisait visiblement à M^{me} Linard. Bien que la fermière crût de sa dignité de ne point montrer sa jalousie, elle se tenait à quatre pour ne pas éclater, et, aux moindres négligences de Manette, son irritation intérieure se traduisait en virulentes saboulades. Tout en malmenant la fille de Trinquesse, elle se gardait néanmoins de la renvoyer, car, en femme pratique, elle appréciait sa vigueur au travail. Elle rongéait son frein et attendait sans doute une bonne occasion de prendre largement sa revanche.

Pendant toute la saison des chasses, les choses ne s'envenimèrent point en apparence. Justin, cependant, poussait toujours sournoisement sa

pointe; Manette se montrait peu cruelle et M^{me} Linard continuait à rager en dedans. Lorsque à Noël je rentrai en ville, il était devenu évident, pour moi et pour bien d'autres, que cette délurée Manette n'avait plus rien à refuser au maître-valet. Je ne revins à la Cude qu'en avril, pour la passe aux bécasses, et dès mon arrivée je pus constater de notables changements dans la manière d'être des habitants de la ferme. M^{me} Linard avait le visage plus ouvert et l'humeur moins tempêtueuse; le beau Justin semblait au contraire penaud et gêné; il traitait Manette avec une maussade indifférence et la regardait à peine. Quant à cette dernière, elle ne riait plus; sa taille s'était épaissie; sa démarche, alourdie; ses yeux se cernaient et leurs brunes prunelles, autrefois si limpides et si gaies, étaient comme embrumées d'inquiétude.

Un soir, à la brune, je rentrais de la passe, et comme la lisière de la forêt touche presque aux premières maisons du bourg, je regagnais la ferme en franchissant les clôtures du verger. La soirée était humide et maussade, comme il arrive souvent en ce mois de giboulées. La pelouse très

drue, où s'alignaient des cerisiers, amortissait mon pas et j'allais atteindre le seuil de la cuisine, quand mon attention fut attirée par deux voix de femmes qui alternaient sous un hangar où l'on serrait le bois de chauffage. L'une de ces voix montait aiguë, cinglante comme un coup de fouet, et je reconnus l'organe aigrement flûté de M^{me} Linard; l'autre répondait d'un ton sourd, presque suppliant, qui s'achevait parfois en un sanglot, et où je retrouvais le contralto un peu éraillé de Manette Trinquesse.

— Eh! criait la fermière, avouez-le donc, puisque ça saute aux yeux!... Vous êtes enceinte, ma fille!

— Ben, oui, là!... répliquait Manette, c'est pas une raison pour m'agoniser. Si j'ai fauté, j'en suis assez malheureuse... D'ailleurs, il y en a un qui est plus fautif que moi et qui pourrait tout raccommoder, s'il avait pour un sou d'honnêteté...

— Vraiment!... Allez donc lui demander de vous épouser, et vous verrez ce qu'il répondra!

Un gros sanglot éclata dans l'obscurité.

— Je vas vous le dire, moi, ce qu'il répondra,

continuait l'aigre voix de Rose Linard; il ne se soucie pas de garder pour son compte l'enfant de trente-six pères, et il a raison, ma mie!... Car au su et vu de tout le pays, il n'est ni le premier, ni même le dixième, qui ait pris son plaisir avec vous.

— C'est des menteries!

— Allons donc, on connaît vos histoires!... Suffit! Je ne veux pas de scandale chez moi... Vous ferez votre paquet et vous irez rouler votre bosse ailleurs!

— Oh! madame Linard, vous n'aurez pas la dureté de me jeter ainsi dehors?

— Pourquoi donc pas?... Il y a trop longtemps que je me ronge le sang à votre sujet. Assez de giries, rassemblez vos hardes et débarrassez-moi le plancher!

En même temps, l'impitoyable fermière réintégrait dignement sa cuisine, laissant sous le hangar la désolée Manette, dont les sanglots affaiblis s'exhalaient plaintivement dans la nuit et semblaient faire écho au mélancolique chant des crapauds sous les pierres de la fontaine.

*
* *

Le soir même, Manette fit piteusement sa rentrée dans la mesure de Trinquesse. Celui-ci, exaspéré de ce retour inattendu, la traita de « propre à rien » et lui chatouilla vertement les côtes avec sa maîtresse gaule. Fut-ce l'effet de cette correction ou des mystérieuses drogues qu'on soupçonnait le sorcier d'administrer aux filles mises à mal? Toujours est-il qu'après un mois de claustration, Manette, au grand étonnement des gens du bourg, reparut un peu pâlie, mais légère d'allure et la taille svelte, comme avant sa mésaventure. Frustré du scandale attendu, le village s'indigna. Il n'y eut qu'un cri pour accuser la malheureuse de s'être débarrassée de son enfant par de coupables manœuvres. On la dénonça au parquet, et un matin les gendarmes l'emme-

nèrent. Trinquesse avait jugé prudent des'absenter et sa disparition vint encore corroborer les soupçons du juge instructeur. Manette fut renvoyée devant la cour d'assises; l'un des témoins qui la chargea le plus grièvement fut la vindicative M^{me} Linard. Mise au pied du mur, la pauvre fille avoua tout et l'ingénuité de son aveu toucha les jurés qui admirent, en sa faveur, des circonstances atténuantes. Elle fut condamnée à cinq ans de réclusion, et comme, dans l'intervalle, la maison centrale, dont le bonhomme Trinquesse avait surveillé si attentivement les travaux, venait d'être livrée à l'administration, Manette l'étreonna avec une centaine de prisonnières amenées de Clairvaux.

*
* *

Les deux premières années de réclusion furent une torture atroce pour cette coureuse de bois, robuste et sanguine, habituée à la vie en plein air et

aux amoureux vagabondages. Les besognes sédentaires et monotones de l'atelier, le silence obligatoire, continu et sévèrement observé, l'exaspéraient. Peu à peu, cependant, la routine de cette existence taciturne, la privation d'exercice, la régularité du régime, agirent sur elle comme autant de stupéfiants. Elle tomba dans une sorte d'hébétude résignée, et ne conserva de sa vitalité d'autrefois qu'une tenace rancune contre la fermière, cause première de ses infortunes. Elle obéissait machinalement à l'abrutissante discipline de la maison; on la citait comme un exemple de docilité, et le directeur parlait de la porter sur la prochaine liste des détenues méritant une réduction de peine.

Sa troisième année de réclusion venait de commencer, quand, à l'occasion de la Fête-Dieu, l'aumônier de la prison obtint du directeur qu'un reposoir serait élevé en face de la grille d'honneur, et que les détenues défileraient dans les jardins dont l'accès, pour plus d'édification, serait permis au public pendant la procession. Dans un pays où les distractions n'abondent pas, cette cérémonie excita naturellement la curiosité des

indigènes, et toute la population y courut comme à une fête. Maintenus à distance par les gardiens, hommes, femmes et enfants formaient la haie le long de l'avenue où devaient passer les prisonnières, et M^{me} Rose Linard était au premier rang. Moi-même, arrivé depuis la veille à la Cude, je me tenais non loin de la fermière.

Aux sons grêles de l'ancienne cloche abbatiale, je vis la procession s'avancer à l'ombre des platanes. Sous l'œil vigilant des sœurs de Saint-Joseph, les détenues défilaient deux par deux. — Ficelées comme des sacs dans leur robe de bure grise, chaussées de sabots, coiffées d'une cornette blanche, elles marchaient lourdement, comme grisées de soleil. Jeunes et vieilles jetaient sur les curieux des regards ébahis et sournoisement hostiles.

— La voici! ricana très haut M^{me} Linard, en montrant du doigt une détenue qui cheminait les yeux baissés; puis elle ajouta malignement : — Vrai, le costume de la prison ne l'embellit point... A c't'heure, le Justin n'en voudrait plus!

La détenue releva la tête et je reconnus Ma-

nette. Une brusque rougeur monta à son blême visage, ses yeux flambèrent et, rompant tout à coup ce silence qu'elle observait depuis trois ans, elle interpella celle qui l'avait provoquée sans pitié :

— Faut que t'aies le cœur aussi sec que la peau, la Linarde, pour insulter les gens que t'as mis dans la peine!... Le Justin et toi, vous êtes deux sales bêtes bien *appairées* pour coucher dans le même lit!

Déjà deux gardiens entraînaient violemment la délinquante, mais elle se débattait et, montrant le poing à son insulteuse, elle criait encore :

— S... gueuse, il y a en prison des traînées qui ont la conscience plus propre que toi!...

Ce fut un esclandre comme on n'en avait pas vu depuis longtemps à la Centrale. La Manette l'expia par un mois de cellule. Tout de même, elle ne fit pas ses cinq ans... Elle mourut de consommation l'année d'après. Elle est enterrée dans le petit cimetière des détenues, là-haut, à l'orée du bois.





Le Malpertuis



Le Malpertuis

BONJOUR, mon camarade!... C'est gentil!... Vous venez visiter le vieux sanglier dans sa bauge... Soyez le bienvenu au Malpertuis!

En même temps, le docteur Vautier, déposant sa pipe, quittait allègrement son fauteuil de cuir et me serrait la main.

Petit, râblé, grisonnant, avec sa cravate noire nouée en corde, sa redingote marron déteinte et ses sabots, le docteur avait positivement quelque

chose du sanglier. Ses sourcils s'enchevêtraient en broussailles au-dessus de ses petits yeux noisette, luisants et fureteurs; une barbe jadis brune, mais maintenant jaunie par l'abus de la fumerie, cachait ses lèvres faunesques et tombait jusque sur sa poitrine. Il reniflait et grognait en parlant. La brusquerie de son geste ajoutait encore à sa rusticité bourrue. Un excellent homme au fond et d'un dévouement à toute épreuve. Bien qu'il ne fût qu'officier de santé, on le prisait fort à Beaulieu, où il exerçait depuis tantôt vingt ans, et le bruit de ses cures heureuses se répandait jusqu'au fin fond de la forêt d'Argonne. Il habitait au Malpertuis une maison basse, enfouie dans les cerisiers et les pruniers; isolée à l'extrémité de ce promontoire de Beaulieu, qui domine comme un fort les plaines onduleuses du Barrois.

— Nous déjeunerons ensemble, continua-t-il. Je vais dire à Honorine de mettre votre couvert... Bourrez une pipe en attendant, et regardez le paysage, qui en vaut la peine.

Le site, en effet, était, en novembre, d'une sauvagerie grandiose. Par la fenêtre ouverte, au-

dessous de laquelle le versant de la côte, drapé de vignes rougies, dévalait abruptement au fond d'une étroite vallée, on apercevait d'abord, comme deux sentinelles avancées, les cônes boisés des *Deux Sœurs*; puis, entre ces pains de sucre jumeaux, moutonnait une vaste étendue de plateaux coupée de prairies, de champs moissonnés et de forêts brumeuses. Parmi ces ondulations d'un blond fauve ou d'un brun bistré, çà et là le soleil de l'été de la Saint-Martin faisait miroiter, ainsi que l'éclair d'une faux, un tournant de rivière ou un bout d'étang. De loin en loin, le clocher ardoisé d'une église de village pointait dans l'air. A perte de vue, au-dessus des gorges fumeuses et des forêts roussies, un large ciel voûtait son azur pâli où couraient de belles formes de nuages blancs, dont les changeantes silhouettes fuyaient à leur tour sur la terre avec des alternatives d'ombre bleuâtre et de lumière éclatante.

— C'est un peu âpre et solitaire, hein? dit Vautier qui rentrait; mais comme les poumons se dilatent, comme on se sent à l'aise et tout à fait libre dans cet ample espace!... On est loin de tout,

ici, et on y vit quasiment comme un loup... N'importe, j'ai éprouvé au Malpertuis des émotions qu'on n'oublie plus... Il n'y a pas longtemps encore, j'y ai eu une de ces aventures qui remuent en nous ce qu'il y a de meilleur et qui compensent bien des embêtements... Tenez, il faut que je vous la conte...; ça vous fera patienter jusqu'au déjeuner...

Il y aura deux ans à la Chandeleur prochaine, le dégel était venu subitement et, avec lui, une de ces pluies d'hiver, mêlées de rafales, qui changent les chemins en torrents et enveloppent le pays dans un bain de vapeur glacée. Le vent emplissait la forêt de vacarme et soufflait à déraciner les chênes. On n'entendait tout à l'entour que des ruissellements d'averses et des craquements d'arbres. C'était sinistre. Fatigué de ma journée, aussitôt après souper, je m'étais fourré sous mes couvertures et j'y dormais serré, quand je fus réveillé en sursaut par des coups de poing assénés contre ma porte et des clameurs humaines. J'allume une bougie, je pousse mon volet et, à

travers la pluie qui tombait à seaux, je distingue en bas deux hommes dont l'un portait un falot.

— « C'est-y ici que demeure le médecin? me cria le porteur de lanterne.

— « Oui, que lui voulez-vous?

— « On a besoin de lui... C'est de la besogne qui presse! »

Je commençai par jurer affreusement contre les gêneurs. Néanmoins, il fallait voir. Je m'habillai quatre à quatre, et j'allai déverrouiller ma porte. Dès qu'elle fut ouverte, je vis entrer deux grands diables couverts de peaux de bique et barbus jusqu'aux yeux. Leur mine ne prévenait pas en leur faveur, et j'avoue que mon premier mouvement fut de les envoyer promener.

— « Monsieur, dit le plus barbu en se secouant comme un chien mouillé, ma femme est en couches, ma belle-sœur qui la soignait est tombée malade elle-même, la sage-femme perd la tête et il faut que vous veniez tout de suite chez nous.

— « Où ça, chez vous?

— « Aux étangs de Belval. »

Belval, comme vous savez, est à deux lieues

d'ici. Par cette nuit opaque et ce temps de chien, il fallait avoir l'âme chevillée au corps pour s'aventurer en rase campagne, surtout en compagnie de ces deux inconnus dont les figures revêches ne me revenaient guère.

— « Vous fichez-vous de moi? m'écriai-je. Comment voulez-vous que j'aille là-bas? Je n'ai ni cheval, ni voiture... En aurais-je, d'ailleurs, que je risquerais de me casser le cou dans vos fondrières... Attendons à demain...

— « Impossible, répliqua impérieusement l'homme au falot... C'est une question de vie ou de mort... Nous vous avons amené un bon cheval, et nous vous conduirons par des sentiers que nous connaissons bien... Ne dites pas non, je vous enlèverais plutôt de force! »

Ce diable d'homme était de taille à mettre ses menaces à exécution. Après tout, si mon égoïsme me conseillait de résister, le devoir professionnel m'ordonnait de marcher. Je pris ma trousse et mon manteau et je fourrai un revolver dans ma poche.

— « Allons! » maugréai-je furieux.

Au dehors, attaché à l'anneau du mur, un petit cheval de *bricoleur* piétinait sous l'averse. Un long bissac de toile aux deux poches bourrées de paille lui pendait sur le dos en guise de selle. J'enfourchai le bidet et j'enfonçai mes pieds dans les sacoches qui servaient d'étriers; l'homme au falot passa devant, son compagnon prit la bête par la bride et nous descendîmes la côte.

Une nuit noire comme un four; une pluie cinglante, un vent fou qui nous cornait aux oreilles, et quels chemins, bon Dieu!... A chaque instant il fallait traverser des ruisseaux grossis par le dégel, où le cheval buttait et manquait de perdre pied. Quand nous atteignîmes le bord de l'Aisne, ce fut bien pis! On ne distinguait plus le chemin de la rivière. Les hommes étaient obligés de sonder le terrain avec leur bâton et je ne sais comment nous n'avons pas fait vingt fois le plongeon dans l'eau. A part quelques sourdes et brèves discussions sur la route à suivre, mes deux gaillards restaient taciturnes. Par moments, ils s'arrêtaient, chuchotaient à voix basse, et je me demandais s'ils ne se concertaient pas pour tenter un mauvais

coup... Soupçon idiot, du reste!... Je n'avais pas un sou sur moi et ils n'avaient aucune raison d'en vouloir à ma peau... Mais quoi? par cette nuit profonde et ce vent déchaîné, je ne pouvais m'empêcher de voir les choses en noir et le temps me parut diantrement long.

Enfin, au bout de trois mortelles heures, j'aperçus une lueur qui tremblotait entre les arbres. Le cheval poussa un bref hennissement.

— « Nous voici rendus, » murmura l'homme au falot.

Autant qu'on pouvait s'orienter par cette nuit infernale, il me sembla que la maison aux vitres éclairées s'élevait à la lisière du bois, à quelques pas du petit étang des Dames. Mes compagnons, du reste, ne me laissèrent pas le loisir d'étudier la topographie de l'endroit. Ils m'aidèrent à descendre de cheval et, comme je posais à terre mes pieds engourdis, la porte s'ouvrit, et une femme, tenant en main un lumignon, cria :

— « C'est-y vous, monsieur de Finance? »

En entendant ce nom à particule, je compris

que j'étais tombé chez un de ces verriers qui tiennent du paysan par les habitudes de vivre, et du gentillâtre par l'esprit de caste et les prétentions nobiliaires. Je m'expliquai alors la revêche et impérieuse arrogance de mes singuliers clients.

La patiente était couchée sur son lit de misère et geignait fortement. Dès que je l'eus examinée, néanmoins, je constatai qu'elle n'était nullement en danger et que les gens de son entourage avaient simplement perdu la tête. Une heure après, elle était délivrée et la sage-femme recevait dans ses bras un marmot, qui braillait avec l'importance d'un jeune gentilhomme dont la noblesse remonte aux temps de Philippe le Bel. Une fois cette besogne terminée, je m'occupai de la sœur de l'accouchée, dont le cas me parut incontestablement plus grave.

Je la trouvai dans une chambre voisine, étendue à demi habillée sur son lit et en proie à un violent accès de fièvre. C'était une fille de vingt ans, pâlie et minée par une affection dans laquelle je reconnus sans peine les symptômes d'une fièvre de marais. Elle était admirablement belle et bien faite. Ses

épais cheveux bruns, épars sur ses épaules nues, encadraient à merveille l'ovale allongé de son visage délicat. Ses grands yeux d'un brun humide, où nageait comme une lumière d'amour, semblaient encore plus grands et expressifs à travers cet échevèlement. A l'aspect de cette séduisante créature, je fus tout remué et attendri. Je la rassurai sur son état avec quelques paroles affectueuses. J'avais sur moi du sulfate de quinine; je lui en administrai sur-le-champ et je lui prescrivis un régime qui, ponctuellement suivi, la remettrait bientôt sur pied. Puis, après quelques recommandations à la sage-femme, j'enfourchai de nouveau le bidet des brioleurs. Le maître du logis ralluma son falot et nous repartîmes comme nous étions venus. Pendant le trajet, mes deux compagnons gardèrent la même réserve farouche et ne pipèrent mot. Seulement, quand, au petit jour, je descendis devant ma porte, M. de Finance grommela de sa voix rauque :

— « Monsieur, vous m'avez rendu un rude service... Je vous le revaudrai. »

Ce fut tout. Les deux verriers et le bidet, tour-

nant les talons, dégringolèrent vivement le long de la côte...

Des semaines se passèrent, puis des mois, sans que j'eusse la moindre nouvelle de mes étranges clients de Belval. Encore que je ne sois pas trop exigeant, il me semblait que les conditions dans lesquelles je m'étais dérangé méritaient tout au moins une visite de remerciement et je trouvais que ces vaniteux souffleurs de bouteilles en prenaient bien à leur aise. Mais je savais par expérience combien les gens, une fois guéris, sont ingrats envers le médecin, et je finis par n'y plus penser.

Le printemps revint et avec lui tout le charme de notre forêt. Les hêtres verdissaient, les taillis étaient pleins de nids et de muguets; tous les oiseaux rossignolaient. Un dimanche matin, je fus à la fenêtre où nous sommes et j'admirais comme ce site, si austère et âpre en hiver, s'était brusquement métamorphosé en un fleurissant paradis. Entre les vignes bourgeonnantes de la côte et les cônes déjà feuillus des *Deux Sœurs*, une fraîcheur exquise emplissait le fond de la combe.

Le ciel, d'un bleu tendre, souriait au-dessus des plaines couvertes de jeunes blés et de colzas couleur d'or; des merles sifflaient dans mes cerisiers tout blancs et on respirait de l'amour dans l'air imprégné d'odeurs printanières.

Tout à coup, il me sembla ouïr, au bas de la côte, des accords de musique qui m'arrivaient avec des bouffées de violettes. Cela se rapprochait; je distinguais plus nettement des airs de violons entrecoupés d'éclats de rire. Soudain, en face de ma fenêtre, dans le chemin creux, je vis déboucher toute une joyeuse procession. En tête, marchaient deux violoneux aux instruments enrubannés; puis je reconnus derrière eux mes deux grands gaillards de verriers, maigres, barbus et comme recuits par le feu de leurs fours. Chacun d'eux donnait le bras à de jeunes femmes endimanchées, dont l'une portait un poupon emmaillotté de blanc. Une ribambelle de grands garçons et de petites *gaces* suivaient à la file, — et tous, hommes, femmes et enfants, tenaient à la main, ceux-ci une volaille ou un lapin, celles-là des corbeilles de fleurs. En un clin d'œil, la procession

fit invasion chez moi, les violoneux toujours violonnant, et les hommes agitant leurs volailles et leurs lapins.

— « Monsieur, dit le verrier qui donnait le bras à la jeune femme au poupon, nous reconnaissez-vous?... Je suis M. de Finance, voici ma femme que vous avez délivrée, et Vitaline, ma belle-sœur, que vous avez guérie, et le marmot que nous venons de baptiser... Nous n'avons pas oublié le service que vous nous avez rendu, mais nous attendions le beau temps pour vous faire visite... Nous voici *tour tous*, grands et petits, et nous vous apportons des dragées du baptême. »

Et les voilà amoncelant lapins et poulets sur mon dressoir, versant leurs panerées de violettes sur ma table. Les plus frais bouquets étaient ceux de la belle-sœur que j'avais médicamentée. Et, fleur au milieu des fleurs, cetté jolie Vitaline souriait, épanouie, avec ses grands yeux bruns et ses rouges lèvres appétissantes. — J'étais, ma foi, remué jusqu'aux moelles. Je les embrassai tous, mais mes meilleurs baisers furent pour Vitaline, et, malgré mes cinquante ans, j'éprouvai un mo-

ment de vraie délectation en serrant dans mes bras cette jeune poitrine élastique et ronde. Tout ce monde fit la fête au Malpertuis jusqu'au soir. Je vous assure que je me trouvais amplement récompensé de ma nuit blanche et de ma chevauchée à travers les rafales de février...

— Je vous crois, interrompis-je, vous êtes, docteur, encore vert et gaillard, et la jolie belle-sœur aux yeux bruns vous devait bien ça!...

— Vous faites erreur, soupira Vautier avec une expression de regret sur ses lèvres faunesques et une lueur mélancolique dans l'œil ..

Puis il ajouta, goguenard, en clignant de l'œil du côté de sa gouvernante Honorine, qui venait d'entrer pour annoncer le déjeuner :

— Non, jeune homme, à mon âge, comme disait je ne sais qui, on *relit* encore quelquefois, mais on ne *lit* plus...



La Vigile de Noël



La Vigile de Noël

L'ABBÉ Pascal Noirtin, desservant de la petite paroisse de Vivey, venait de refermer le guichet du confessionnal sur la dernière de ses pénitentes. Ce jour-là, vigile de Noël, le défilé avait été long, car toutes les dévotes du village s'étaient empressées de nettoyer leur conscience, en vue de la solennité du lendemain. Quand le curé sortit du confessionnal, non sans un secret soulagement, le cré-

puscule était proche. L'épaisse couche de neige qui ouatait les bois voisins de l'église envoyait à travers les vitraux de l'abside un reste de jour blafard, dont la pâleur mourante luttait avec le scintillement de la lampe allumée dans le transept par le sacristain. Les deux chapelles latérales et les fonts baptismaux étaient déjà noyés de ténèbres. Le curé s'agenouilla un moment sur les degrés du maître-autel. Autour de lui, les branches d'if et de sapin dont quelques pieuses congréganistes avaient décoré le chœur pour la messe de minuit, répandaient une balsamique odeur résineuse et, malgré les fatigues de l'après-midi, cette verte émanation forestière incita l'abbé à se recueillir mentalement avant de rentrer à la cure. Il s'assit donc dans une des stalles du chœur, où son court surplis à manches larges mit une vague tache blanche sur le noir des boiseries de chêne.

La porte battante du porche retombait par instants sur les pénitentes qui se retiraient après avoir marmotté un dernier acte de contrition; on entendait au dehors le claquement de leurs

sabots de plus en plus étouffé par la neige, et bientôt dans l'église redevenue solitaire régnait un religieux silence où flottaient les subtils arômes des branches résineuses. Le front dans la main, le curé songeait que c'était la troisième fête de Noël qu'il allait célébrer à Vivey depuis son ordination, et, pénétré d'une fondante gratitude, il murmurait une action de grâces à Celui qui, dès le commencement de son ministère sacerdotal, l'avait soutenu de sa dextre et envoyé en cet humble village, où ses jours coulaient pleins et paisibles. — Pouvait-il désirer mieux ? Ses ouailles formaient un troupeau fervent et docile ; depuis trois ans, aucun scandale n'avait nui à l'édification de la paroisse. Un seul de ses paroissiens, le vieux docteur Voillemier, le désolait par son attitude frondeuse de libre penseur, mais c'était un si brave homme !... Un jour, certainement, le bon Dieu lui ferait trouver son chemin de Damas. Quant au propriétaire du château, M. Noirot, le riche maître de forges, bien qu'il fût un peu infecté de libéralisme, il remplissait correctement ses devoirs religieux et

on n'avait qu'à se louer de sa générosité. En somme, une bienheureuse paix régnait dans le village et réjouissait également l'intérieur du presbytère, grâce à l'affectueuse sollicitude de Séverine, la sœur de l'abbé, son aînée de deux ans, qui dirigeait son ménage avec un saint zèle. A la vérité, il y avait de ce côté un point noir. Depuis trois mois, la santé de Séverine semblait laisser à désirer, et son caractère s'en ressentait. « Pauvre fille, pensait le prêtre, elle court sur ses trente ans et voudrait se marier comme les autres. Elle voit ses plus fraîches années se faner dans la solitude et elle en éprouve un secret dépit. Elle n'a pas reçu, comme moi, ces grâces particulières qui aident à se résigner au célibat... » Au fond de son cœur, l'abbé Noirtin sentait sourdre une tendre compassion pour cette sœur qu'il aimait et que le défaut d'une dot condamnait à demeurer vieille fille... A ce moment, il se rappela que Séverine avait été, cette après-midi, à Praslay, pour s'y confesser au curé de cette paroisse voisine. Elle devait être de retour maintenant et attendait sans doute son frère à la cure...

Il se disposait à l'aller rejoindre et quittait sa stalle, quand il perçut dans l'ombre de l'une des chapelles le bruit étouffé d'une plainte humaine, quelque chose comme un soupir qui se serait achevé en un sanglot. Surpris, car il avait cru l'église absolument vide, le prêtre s'émut. — Il y avait peut-être dans ce recoin obscur une âme en peine à consoler. — Il se dirigea vers l'endroit d'où la plainte était partie. Bientôt, un faible rayon glissant de la lampe du transept lui permit de distinguer une forme féminine prostrée sur le dossier d'un prie-Dieu. A l'approche soudaine de l'abbé, la prieuse releva la tête et, tout à coup, dans cette pâle figure aux yeux mouillés, Pascal Noirtin reconnut sa propre sœur.

— Séverine, murmura-t-il effrayé, en effleurant de la main l'épaule de l'affligée, que se passe-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Mon frère!... sanglota celle-ci, oh ! mon frère, je suis une malheureuse, abandonnée de Dieu!...

Les larmes jaillissaient de nouveau et une inquiétude poignait l'abbé.

— Je ne vous comprends pas, reprit-il avec une nuance de sévérité; du reste, une explication ici ne serait pas convenable... Venez à la sacristie!

Elle se leva, docile, et le suivit silencieusement jusqu'à la sacristie, qui s'ouvrait à droite du chœur. Quand ils furent entrés dans la pièce tiède et lambrissée, le curé frotta une allumette et l'approcha d'un bout de cierge planté dans un chandelier. La mèche grésilla un instant, puis la flamme plus vive éclaira de la tête aux pieds Séverine, qui s'était accoudée au rebord d'une armoire et semblait suffoquée de honte autant que de chagrin.

Le prêtre enveloppait d'un regard anxieusement scrutateur Séverine tout entière, et remarquant pour la première fois dans la personne de sa sœur je ne sais quoi d'étrange, il eut le presentiment de quelque inattendu désastre.

— Vous pouvez parler, maintenant, dit-il, avec une nerveuse impatience; que signifie ce désespoir?

— Ah! répondit-elle en cachant son visage

dans ses mains, mon pauvre Pascal, si vous saviez comme je suis indigne!... Non, je ne pourrai jamais, je n'oserai jamais!

— Quelle faute avez-vous donc commise?... Parlez, vous me faites bouillir!

Elle baissa la tête, fixa ses yeux brûlants sur le carrelage et balbutia :

— Mon frère, je suis enceinte.

— Hein?... Êtes-vous folle ou rêvez-vous?

— Je suis enceinte...

L'abbé était anéanti par cet aveu reçu comme un coup en pleine poitrine. Il ne pouvait pas y croire.

— Mais... c'est impossible... Vous ne sortiez que pour aller à l'église et aucun homme ne fréquentait la cure...

Et comme elle secouait tristement la tête, il s'écria, exaspéré :

— Nommez-moi au moins le misérable qui a péché avec vous... et s'il est possible de réparer le scandale, j'irai le trouver...

— C'est le fils Noiroto.

L'abbé, atterré, joignit les mains.

— Le fils du maître de forges!... Marcel!... un enfant de dix-huit ans... Abomination!

Alors, la tête basse et les lèvres tremblantes, Séverine acheva son lamentable aveu :

— Oui... Rappelez-vous qu'aux vacances, M. Noirot vous avait prié de donner des répétitions de latin à son garçon... Marcel venait chaque jour à la cure et des fois, après la leçon, il restait à travailler quand vous étiez sorti et quand je rangeais votre bibliothèque... Il avait des façons de me regarder qui me troublaient et me mettaient en tête des pensées mauvaises. Peu à peu, il se permettait avec moi des familiarités que je n'avais pas le courage d'empêcher... Une après-midi, vous étiez allé à la conférence chez le curé de Praslay... Il est venu, malgré ça, à la cure, sous prétexte de consulter un dictionnaire... Nous étions seuls dans la bibliothèque... Il s'est enhardi, je me suis mal défendue et il a fait de moi ce qu'il a voulu... Oh! Pascal, ayez pitié, je n'ai que vous au monde!...

Elle s'était jetée à genoux, mais l'abbé la repoussait avec horreur : « Un enfant! » répétait-il

d'un air égaré. Puis, l'indignation le reprenant, il cria : « Dévergondée, vous vous êtes conduite comme la dernière des dernières!... Ne vous traînez pas à mes pieds, c'est inutile!... Je ne vous pardonnerai jamais!... »

Il passait sa main sur son front : « J'ai la tête perdue! » murmurait-il. Puis, se ressaisissant par un effort de volonté, il ajouta d'une voix dure : « Relevez-vous, rentrons à la cure... Tâchez de dissimuler au moins jusqu'à ce que j'aie pris une résolution... Pour le moment, je n'ai rien de plus à vous dire... »

Entre ces deux malheureux, obligés de renfoncer leur atroce douleur afin de ne rien laisser soupçonner à la servante, on devine ce qu'eut de navrant le souper du presbytère. Quand on se leva de table, l'abbé chuchota à l'oreille de sa sœur : « Montez dans votre chambre, vous n'assisterez pas aux offices de Noël... Je dirai que vous êtes souffrante... Moi, je vais à l'église... »

Une fois seul au fond de l'église enténébrée, le curé s'agenouilla dans sa stalle, et réfléchit douloureusement : « Quelle horrible épreuve lui

envoyait le Seigneur!... Sa sœur bien-aimée, une fille jusque-là réservée et sage, honteusement subornée et mise à mal par un collégien de dix-huit ans!... La situation était désespérante. Entre cet adolescent et une fille de trente ans, il ne pouvait être question d'un mariage réparateur. » L'abbé ne croyait même pas possible de porter plainte au père : c'eût été divulguer le scandale, et quel scandale!... Quel exemple pour la paroisse!... La propre sœur du curé étalant devant tout le village les preuves de sa dépravation!... Que penserait-on de ce pasteur chargé de paître ses ouailles dans les chemins de la vertu, et qui n'était même pas capable de surveiller la conduite de ses proches, d'empêcher la honte de s'installer sous le toit du presbytère? Et que dirait Monseigneur, en apprenant cette abomination?... L'abbé se voyait déjà suspendu à *divinis*, et montré au doigt dans tout le diocèse... C'était le désastre, la ruine de toutes ses espérances... Et tout cela, parce qu'une créature perverse n'avait pas su mater ses désirs, ni résister aux incitations de sa misérable chair!... Le prêtre

cognait son front à la tablette de sa stalle et se frappait la poitrine : « Seigneur mon Dieu ! pria-t-il, secourez-moi, inspirez-moi !... »

Tandis qu'il s'abîmait en cette désolante méditation, les heures s'écoulaient. Le premier coup de la messe de minuit était déjà sonné, l'église s'illuminait et les fidèles, peu à peu, emplissaient la nef décorée de branches de sapin. L'abbé gagna la sacristie, revêtit ses habits sacerdotaux et reparut peu après, escorté des enfants de chœur en soutanelles rouges. Bien qu'il essayât de ne plus penser qu'au sacrifice solennel qu'il allait offrir, il restait cruellement troublé. Le rituel même de cette fête de la Nativité, avec ses joyeux *Alleluia*, lui remettait plus impérieusement dans l'esprit l'ignominieuse révélation que venait de lui faire Séverine. Quand il récita l'Évangile, lorsque, avant la communion, il psalmodia : « *Ecce puer natus est nobis*, — Voici qu'un enfant nous est né ! » sa poitrine s'oppressa et les paroles ne purent sortir de sa gorge étranglée. Tout en officiant, il pensait à un autre enfant conçu dans le péché et qui naîtrait dans les larmes et le déshon-

neur... Sous le coup de l'émotion produite par cette douloureuse association d'idées, il sentait sa rancune et sa colère céder la place à une fraternelle compassion : avait-il, lui, ministre d'un Dieu de pardon, le droit de condamner impitoyablement une créature humaine ? Au lieu de désespérer la coupable, ne devait-il pas lui tendre une secourable main, en mémoire du divin enfant qui venait de naître « pour sauver le monde en le délivrant de ses péchés » ? Ne savait-il point combien la tentation est redoutable, combien la chair est faible, surtout la chair féminine ?... Et tandis que les enfants de chœur entonnaient l'*Adeste fideles*, un sanglot se noua dans la gorge de l'abbé Noirtin et ses yeux s'emplirent de larmes... La pitié l'avait reconquis.

Le lendemain matin, après la messe de l'aurore, le curé allait frapper à la porte du docteur Voillemier. Il savait que le vieux médecin était matineux et il le trouva effectivement déjà habillé.

— Ho ! dit railleusement ce dernier en voyant entrer le prêtre, encore tout pâle des trances de la nuit, vous venez me consulter, l'abbé... Auriez-

vous, par hasard, fêté trop copieusement le réveillon?

— Ce n'est pas le moment de plaisanter, monsieur Voillemier, dit tristement le curé, je viens vous confier un gros secret et un gros chagrin... Je m'adresse à vous parce que vous êtes un brave homme et que vous me donnerez peut-être un bon conseil...

Et courageusement, sans omettre un détail, il conta au médecin l'humiliante aventure de sa sœur. Tandis qu'il parlait, les lèvres du vieux praticien se plissaient en une moue méditative et ses yeux se mouillaient d'une tendre compassion.

— Pauvre garçon! murmura-t-il quand l'abbé eut fini... Il lui prit affectueusement les mains et répéta : — Pauvre garçon!

— Ma vie est perdue! gémit le prêtre, dont cette cordiale étreinte détendit soudain les nerfs, et il se mit à pleurer.

Le docteur fronçait les sourcils et se grattait le nez pensivement; puis il tapa amicalement sur l'épaule du curé.

— Allons! allons! répliqua-t-il, il ne faut pas

se démonter comme ça, monsieur l'abbé! J'en ai vu bien d'autres, et des cas plus désespérés!... Tenez, vous avez eu confiance en moi, et il ne sera pas dit que vous ayez frappé en vain à ma porte... D'abord, afin d'éviter tout scandale, il faut que votre sœur s'éloigne de Vivey... Dans quelques jours, elle partira sous un prétexte quelconque et elle ira à Paris, dans une maison sûre, où je la recommanderai moi-même et où elle accouchera... Après, ni vu, ni connu... Quant au marmot...

— Oui, l'enfant? interrompit l'abbé avec angoisse.

— Le marmot, je m'en charge... Je suis célibataire et il y a longtemps que je rêve d'en adopter un... Je prendrai celui-là à mon compte, car je me moque du qu'en dira-t-on, moi!... D'ailleurs, qu'aurait-on à dire?... Encore qu'on soit médecin, on peut commettre des sottises à tout âge et faire des enfants tout comme un autre... Et maintenant, curé, ne vous tourmentez plus... Allez chanter votre messe en paix... Le reste me regarde.

— Ah! monsieur Voillemier, s'écria l'abbé en se jetant au cou du docteur, vous ressemblez au bon Samaritain, vous versez l'huile et le vin sur mes plaies... Vous agissez comme un vrai juste!...

Le vieux médecin tint parole. Bien qu'il eût horreur des déplacements, il fit le voyage de Paris pour assister à la naissance de l'enfant, qui se trouva être un robuste garçon. Dans l'intervalle, l'abbé Noirtin avait obtenu d'être envoyé dans une petite cure, à l'autre bout du diocèse. Il y est encore, et Séverine l'y a rejoint. Tous les ans, à la fin de décembre, le docteur Voillemier vient leur rendre visite. Il amène avec lui l'enfant qu'il a reconnu et qui se nomme Noël, en mémoire du jour où il a trouvé un père adoptif.





Rosa mystica



Rosa mystica

ELLE se nommait Sidonie, était orpheline et habitait la dernière maison du village, presque à l'orée du bois, sur le chemin forestier qui conduit à Germaine. Son père, l'ancien charron, mort quand elle touchait à sa majorité, lui avait laissé comme héritage la maison, le jardin attenant et un *terrage* affermé moyennant cinq cents francs. En ce pauvre pays de la montagne langroise, cela faisait d'elle un parti très sortable. Malheureusement, bien qu'elle

fût honnête fille et vaillante, elle n'avait rien pour plaire. Elle était malingre et contrefaite : la taille déviée, les épaules remontantes, le cou enfoncé dans ce buste de bossue d'où saillait une tête fine, maigre, pâle, avec de grands yeux pensifs et un front énorme. Les garçons passaient près d'elle, indifférents ou moqueurs. Ceux qu'elle aurait désirés, ne se souciaient point de sa chétive personne, et elle ne voulait pas de ceux qui ne l'auraient prise que pour son argent.

Pourtant, dans ce corps tristement déformé logeaient une âme exquise et un cœur ardent. Ses compagnes de première communion s'étaient toutes mariées. Sidonie les avait vues, l'une après l'autre, se promener, le dimanche, au bras de leur bon ami, puis entrer un jour à l'église en robe de noce, et plus tard traîner après leur jupe deux ou trois marmots. Alors, avec une épine d'envie et de regret au cœur, elle songeait qu'elle aussi eût été heureuse de sentir sa taille étreinte par un bras amoureux, sa poitrine pressée contre une poitrine d'homme, sa maison résonnante de cris d'enfants. A chaque retour du printemps, quand

la sève faisait éclater les bourgeons des hêtres, quand les aubépins et les cerisiers sauvages s'épanouissaient, blancs comme des bouquets de mariée, elle était envahie par une douloureuse nostalgie d'amour. Son cœur battait d'une façon désordonnée, son sang brûlait, des larmes lui montaient aux yeux à l'heure trouble du crépuscule, et ses nuits étaient tourmentées par de fiévreux rêves dont elle avait honte. Bien qu'elle aimât le séjour de la forêt, elle n'osait plus y entrer, tant le spectacle de la printanière ivresse des plantes et des bêtes la mettait en désarroi.

Elle se réfugiait à l'église, aux moments où l'étroite nef blanchie à la chaux était le plus solitaire. Elle cherchait dans la lecture de son paroissien un remède contre les mauvaises pensées. Le peuple de la montagne langroise est foncièrement dévot et Sidonie, pendant son adolescence souffreteuse, avait pris des habitudes de piété fervente. Néanmoins, les prières imprimées n'apaisaient plus son âme et n'empêchaient pas son esprit de s'égarer vers des sujets périlleux. Désolée, elle fermait son livre et essayait de trouver en elle-

même des prières plus efficaces, des effusions plus personnelles. Se souvenant d'avoir lu dans son Évangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés », elle s'adressait naïvement à Jésus et lui disait : « Mon Dieu, qui êtes au Ciel, vous voyez ma peine, ayez pitié et venez à mon secours ! » Ainsi, peu à peu, elle s'accoutumait à converser familièrement avec ce Christ, dont elle voyait, dans le demi-jour d'une chapelle, la tête couronnée d'épines et le cœur saignant. Et à force de confesser ingénument sa détresse à Jésus, il arrivait que l'élan même de sa prière emportait sa pensée loin des préoccupations corporelles. Insensiblement, l'amour divin se substituait en son for intérieur aux désirs de l'amour charnel. Ses stations à l'église devenaient chaque jour plus longues, et ses entretiens avec Jésus confinaient maintenant presque à l'extase. Agnouillée en face de l'effigie au cœur saignant, elle la suppliait : « Je vous aime, Seigneur, venez à moi ! »

Elle priait ainsi ardemment, et voilà que tout à coup il lui sembla que les paupières closes du

Crucifié s'entr'ouvraient pour laisser passer un regard attendri. Les yeux de Sidonie ne pouvaient plus se détacher des yeux compatissants de Jésus. En elle et autour d'elle, elle sentait quelque chose de mystérieux palpiter dans le silence du sanctuaire obscur. Elle percevait une voix très douce qui s'insinuait jusqu'au plus intime de son âme et qui murmurait : « Demande et on te donnera, frappe et on t'ouvrira. Si tu veux être parfaite, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, tu auras un trésor dans le ciel... Viens et suis-moi... »

Quand elle fut rentrée dans sa maison à l'orée de la forêt, Sidonie médita sur ce qu'elle venait de voir et d'entendre, et voici ce qu'elle décida. Elle vendrait au plus vite ses champs et elle irait vers Celui qui l'appelait. — Au grand ébahissement de la paroisse, le terrage fut mis en adjudication par le notaire. Sidonie ne conservait que la maison où ses parents étaient morts. Une fois le prix de la vente réalisé, elle résolut de se mettre en route et de partir d'abord en pèlerinage pour les lieux consacrés où le pouvoir de Jésus, de la

Vierge et des saints s'était le plus merveilleusement manifesté. Elle s'en alla donc par les routes, frêle et chétive, mais vaillante et infatigable, priant Dieu et secourant les pauvres rencontrés en chemin. Elle visita tour à tour la Salette, Lourdes, le Mont Saint-Michel, puis poussa jusqu'à Rome et à Jérusalem. Mais ce qu'elle vit dans ces sanctuaires si renommés ne plut pas à son cœur et scandalisa son âme au lieu de l'édifier. Elle trouva partout les vendeurs sur les marches du temple, partout les égoïstes préoccupations de la vie charnelle, l'ostentation des œuvres sans l'amour sincère qui les sanctifie, et de nouveau le doute troubla cruellement son cœur.

Elle s'en revenait mortifiée et désenchantée, quand, un matin, ayant acheté une *Fleur des Saints* à l'échoppe d'un libraire, elle lut, tout en cheminant, la Vie de saint François d'Assise, et ses yeux s'ouvrirent avec ravissement sur le passage où se trouve la prière du glorieux franciscain, — le tendre et triomphant *Cantique du Soleil* :

« Soyez loué, Seigneur, avec toutes vos créatures, — spécialement pour notre frère le soleil qui donne le jour et par lequel vous nous illuminez; — il est beau et brillant de grande splendeur; — de vous, Très-Haut, il est le symbole.

« Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles. — Dans le ciel vous les avez faites claires, précieuses et belles.

« Soyez loué, Seigneur, pour notre frère le vent — et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et toutes les saisons — par lesquelles vous donnez à vos créatures la vie et le soutien.

.
« Soyez loué, Seigneur, pour notre mère la terre — qui nous porte et nous nourrit — et produit les fruits avec les fleurs aux mille nuances et l'herbe... »

A mesure que Sidonie lisait et relisait ce cantique imprégné de l'amour du Créateur et des créatures, une manne céleste et fraîche lui tombait sur le cœur. Il lui semblait respirer à pleins

poumons l'air salubre de son village, l'odeur de sa forêt fleurie et bourdonnante d'eaux vives, et un véhément désir la prenait de revoir son pays quitté depuis si longtemps. Elle se hâta donc vers la montagne langroise et pleura en rouvrant la porte de sa petite maison à l'orée du bois.

Ce logis et le sobre mobilier qui le garnissait constituaient maintenant son unique fortune, car les aumônes largement distribuées et les lointains pèlerinages avaient dévoré le reste de son patrimoine. Mais Sidonie n'en avait cure. Son dévôtisme la rapprochait du grand saint d'Assise qu'elle voulait prendre pour modèle. Elle acceptait la pauvreté avec joie, avec la sécurité d'un cœur pénétré des paroles évangéliques : « Ne vous inquiétez point en disant : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ?... Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

Elle avait, dans les nippes de sa défunte mère, de quoi se vêtir décemment ; la forêt lui donnait ses fruits sauvages en été et ses champignons à

l'automne. Pour gagner son pain, elle ramassait des fagots de bois mort en hiver, des muguetts au printemps, et elle les allait vendre au prochain marché. Bien qu'elle fût très pauvre, elle trouvait encore moyen de soulager de plus indigents qu'elle. La forêt maintenant ne lui faisait plus peur; la prière et le travail avaient eu raison depuis longtemps de ses regrets et de ses désirs charnels. Les grands hêtres aux vertes retombées, les muguetts et les véroniques, les oiseaux qui rossignolaient en mai, n'étaient plus pour elle que de délicieuses et symboliques images du « très haut, très puissant et très bon Seigneur ». Elle les aimait fraternellement, comme les créatures du Père qui est au ciel. Elle aimait aussi d'une charité profonde les pauvres gens qui vivent de la forêt. Frêle et vaillante, elle allait, à travers les ronces fleuries, visiter les bûcherons dans leur loge, les charbonniers autour de leurs fourneaux. Elle couchait sur la dure, au chevet de leurs enfants ou de leurs femmes malades, s'attachant surtout à ceux qui étaient les plus misérables, les plus mal famés, sans s'effaroucher de leur gros-

sièreté, sans se mettre en soin du qu'en dira-t-on.

Les bourgeois du village haussaient les épaules. Les plus indulgents la tenaient pour une folle qui, après avoir dissipé son patrimoine, achevait de se déclasser en frayant avec des mendiants et des rôdeurs de bois. Le curé lui-même la blâmait de sa charité inconsidérée et lui reprochait de compromettre la religion par son manque de tenue. Mais peu importait à Sidonie. Dans le mystérieux frisson des arbres, il lui semblait entendre la voix de Jésus qui lui chuchotait : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Et les rayons de soleil, filtrés par la feuillée, lui paraissaient comme des lumières de grâce que le Très-Haut faisait glisser jusqu'à elle, et son cœur en était inondé de joie.

Un soir, au temps où l'on ramasse la faine, elle rencontra, prostrée au revers d'un fossé, une fille qui pleurait. C'était une coureuse de bois, nommée Manette. Elle avait un mauvais renom et passait pour la créature la plus dévergondée du pays. Sidonie, néanmoins, s'approcha, lui mit amicalement la main sur l'épaule et lui demanda

pourquoi elle pleurait. Manette le lui avoua sans vergogne : son dernier amant — un sabotier — venait de la jeter à la porte et elle se trouvait sans feu ni lieu. « Venez avec moi, dit Sidonie, je vous logerai, et si je n'ai qu'un morceau de pain, nous le partagerons. » Elle l'amena en sa maison et, après l'avoir sustentée et consolée, elle lui reprocha doucement ses égarements et sa mauvaise vie.

— Ah! répliqua cyniquement la fille, c'est plus fort que moi... A des fois, j'ai dans le corps un feu qui me brûle, et alors il faut que je passe ma fantaisie... On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir l'amour dans le sang... Vous en parlez comme un aveugle des couleurs.

Un sourire attristé crispa les lèvres de Sidonie, et toute rouge de pudeur, elle répondit humblement :

— Il n'y a pas de créature si laide qui n'ait souffert dans sa chair... Si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez que j'ai pâti comme une autre à force de tentations et de désirs... Je m'en suis

guérie en me tournant vers le seul amour qui ne trompe pas.

— Lequel? demanda naïvement Manette en écarquillant les yeux.

— Je vous l'expliquerai plus tard... En attendant, ajouta-t-elle après avoir embrassé tendrement l'abandonnée, vous vivrez avec moi, je vous aimerai comme Dieu veut qu'on aime ceux qui peinent et je ne vous mettrai jamais à la porte...

Cette chaude pitié toucha plus Manette que tous les sermons des curés. Elle s'attacha à Sidonie comme un bon chien. Elle se donna à elle corps et âme et Sidonie la donna à Dieu. Elles demeurèrent ensemble, au grand scandale du village, et Manette obéissait docilement à sa protectrice.

A cette époque, Sidonie s'était mis en tête un ambitieux projet. Sur l'un des versants de la gorge de Vivey, il y avait une chapelle en ruine, dédiée autrefois à sainte Claire. Ce sanctuaire délaissé jouissait néanmoins encore d'une antique réputation de sainteté. On prétendait que jamais les araignées n'avaient osé y ourdir leur toile. Si-

donie, en souvenir de la vierge qui fut l'amie de François d'Assise, rêvait de restaurer et de rendre au culte la chapelle de sainte Claire. Elle s'était abouchée avec un maître maçon et lui avait, avec cette éloquence que donne le cœur, persuadé de fournir gratuitement les moellons destinés à réparer la ruine. Un bûcheron, dont elle avait guéri l'enfant, lui promit à son tour de raccommoder la charpente. Pour parfaire les fonds indispensables, la pauvre fille ne rougissait pas d'aller mendier de village en village. Manette entra dans ses vues et, à elles deux, elles déployèrent tant de zèle, multiplièrent si bien les pas et démarches qu'au bout d'un an elles réunirent assez d'argent pour décorer l'autel.

Déjà les murs étaient relevés, la toiture achevée et recouverte de *lave*. Mais les courses par la neige et la pluie avaient rudement éprouvé le fragile corps de Sidonie, et elle se sentait sérieusement malade. Pourtant, un matin d'avril, elle voulut porter sur l'autel de la sainte les premiers muquets du printemps, et elle partit courageusement par un temps brouillé de nuées. Elle eut une

grande joie à voir la petite chapelle tout embellie et embaumée par les muguets. Mais quand elle s'en revint, les nuées crevèrent; elle rentra au logis trempée jusqu'à la peau, grelottant la fièvre. Manette la força de se coucher, et, à peine au lit, le délire la prit. Elle parlait tout haut à sainte Claire, et la remerciait d'être venue la chercher pour l'emmener en paradis. Et, avec un tendre sourire sur les lèvres, elle répétait : « Amour, amour, mon Jésus désiré, Jésus, mon époux, je te demande la mort en t'embrassant ! »

Le lendemain, la pluie avait cessé, le soleil avait reparu clair et beau, et Sidonie était morte. Le corps presque redressé, le visage transfiguré par une joie surhumaine, elle gisait sur sa paille de bruyères. Soudain, un vent très vif poussa les battants de la fenêtre, et, éparpillées par cette brise printanière, des fleurs de cerisier, des fleurs d'aubépine neigèrent sur le lit de leur sœur Sidonie, comme pour célébrer ses noces mystiques avec l'époux de ses rêves.




Pommes sauvages





Pommes sauvages

 u printemps dernier, lorsque j'ai aperçu à l'orée d'un bois, parmi les lisières verdissantes, la rose floraison du pommier sauvage, l'odeur fine des corolles éparses a réveillé en mon cerveau de lointains souvenirs, et j'ai senti reflleurir, comme autant de rougissants boutons, mes premières émotions d'adolescent, pendant les après-midi passées en un bois qui appartenait à ma famille. Nous avions, nous

aussi, un pommier sauvage étendant à la lisière du taillis ses branches noueuses sur l'herbe courte d'une friche embaumée d'origan et de serpolet. Notre arbre robuste et haut en branches était le parangon des *fruitiers* du voisinage. Ce pommier paternel faisait mon orgueil ; j'avais lié amitié avec lui et une bonne partie de mes jours de congé s'écoulait tantôt à l'ombre de ses frondaisons généreuses, tantôt à la fourche de sa plus haute ramure d'où l'on découvrait, d'un côté, la forêt onduleuse et moutonnante ; de l'autre, les friches mamelonnées, les blés roux et les colzas dorés de la plaine, puis à l'horizon les cimes bleutées de l'Argonne, semblables à une mer vaporeuse.

Au printemps, c'était délicieux de grimper dans le pommier et de s'y bercer, noyé par la houle des floraisons blanches et roses, dont les pétales vous frôlaient les tempes et dont la molle senteur vous emplissait les narines. Des milliers d'abeilles gourmandes bourdonnaient emmi les branches ; aux entours, des rossignolades d'oiseaux fusaient de la forêt : sifflets des merles, trilles des fauvettes, gazouillis des mésanges, rap-

pels des huppés, le tout entrecoupé par la mystérieuse mélancolie de la chanson du coucou.

En automne, c'était une autre jouissance non moins vive, encore que plus matérielle. Les petites pommes aux tons verts et cramoisis, à l'odeur musquée, foisonnaient aux nœuds des branches; je les happais à la volée et j'en bourrais mes poches, tandis que les feuilles déjà jaunissantes s'éparpillaient dans l'air humide et que les coups de fusil des chasseurs pétillaient dans la plaine.

Un jeudi, par un tiède soleil d'arrière-saison, j'étais juché sur mon pommier, — faisant ma cueillette et grignotant les petites « pommes de bois » dont la verte saveur m'emplissait la bouche d'une eau parfumée. Des grives chantaient dans les alisiers; le bleu pâli du ciel automnal me souriait à travers les ramures déjà plus claires; une odeur anisée de champignons émanait des taillis, et je me sentais vaguement attendri à la pensée que la belle saison tirait à sa fin. Tout à coup, du pied de l'arbre, une voix caressante et hardie monta :

— Elles sont mûres, les *pommettes*, dites?

Je regardai au-dessous de moi et je vis, au bord de la friche, une gamine ayant à peu près mon âge — treize ou quatorze ans au plus — qui guignait les branches d'une mine convoiteuse. Avec son pauvre caraco mal fermé par un seul bouton qui ne tenait qu'à un fil, avec sa courte jupe de laine effilochée, tête nue, cou nu, jambes nues, elle me fit l'effet d'une fille de ces *camp-volants* qui bivouaquent aux berges des routes. Ses cheveux noirs à peine retenus par un peigne de corne encadraient de crêpelures désordonnées un assez joli visage hâlé où deux yeux de chèvre aux paupières allongées luisaient sous une frange de cils bruns.

— Elles sont mûres, oui, répondis-je, inconsciemment amadoué par le luisant de son regard, en voulez-vous ?

— Ce n'est point de refus, jetez-m'en voir deux ou trois...

Je secouai les branches bien affruitées et fis pleuvoir des pommes à ses pieds. Elle les ramassait à mesure, puis les ayant amoncelées dans le giron de sa jupe relevée sans souci de montrer

ses jambes jusqu'au genou, elle s'était assise sur le gazon et enfonçait gloutonnement ses dents aiguës dans la pulpe des *pommettes*. Ennuyé de ma solitude, et quelque diable aussi me poussant, l'envie me prit de causer un brin avec cette compagne que m'amenait le hasard. Lestement, je dégringolai de mon arbre et vins m'asseoir auprès d'elle. Tout en continuant de grignoter comme une souris, elle me coula une œillade accueillante et murmura, la bouche pleine :

— C'est-y à vous, le pommier ?

— Oui, et le bois aussi.

— Oh ! alors, vous êtes riche et vous pouvez prendre du bon temps.

— Je travaille comme les autres... Je vais au collège, mais à c't'heure je suis en vacances, et vous ?

— Moi, je n'ai pas de vacances ; j'aide mon père qui casse des pierres là-bas dans la friche ; c'est moi qui porte les *charpagnées* de cailloux au tas qui est sur le chemin... J'en ai les bras cassés, vrai, je n'en peux plus !

La tête jetée en arrière, elle détendait nerveu-

sément ses bras. Dans le mouvement qu'elle fit, les *pommettes* glissèrent de sa jupe et roulèrent sur le gazon.

— Voilà vos pommes qui s'en vont à la dévalée, observai-je.

— Ma foi, tant pis, je ne bouge pas, je suis trop *hodée* (fatiguée); ramassez-les, vous, dites?

Vautrée dans l'herbe, elle me regardait de côté en souriant et, bien que je fusse suffoqué du sans façon de cette porteuse de cailloux, je ne voulus pas l'humilier par un refus. Rampant sur mes genoux, je me mis à la recherche des pommes éparses. Elles s'étaient mussées un peu partout : sous ses bras, à ses pieds et jusqu'entre ses mollets bruns. Pour les retrouver, il me fallait déranger ses jambes et, quand ma main frôlait sa peau nue, une singulière honte me prenait et ma poitrine s'oppressait. Malgré cela, j'éprouvais un secret plaisir à toucher cette chair hâlée et zébrée d'égratignures. Un moment mes doigts s'appuyèrent sur une déchirure toute récente où le sang perlait encore. Elle me laissait faire et frissonnait par soubresauts, comme chatouillée.

— Ça ne vous fait pas mal? balbutiai-je.

— Nenni, je ne suis pas douillette... J'ai attrapé ça dans les ronciers... Mettez-y un peu de baume du cœur... Il n'y a rien de tel pour les *gratignures*...

Elle avait à demi soulevé la tête pour me regarder et, voyant que je rougissais, interloqué par cette singulière proposition :

— Oh! continua-t-elle, n'ayez honte... je ne suis pas dégoûtée de vous!

Assez gêné et, en même temps, aise, au fond, de la confiance qu'elle me témoignait, à plusieurs reprises je mouillai mon doigt de salive et j'en bassinai l'épiderme meurtri. Pendant cette opération, mon cœur battait; un je ne sais quoi me courait dans les veines. Il me semblait que je mettais un peu de moi sur son égratignure et que les gouttelettes roses de son sang s'infusaient dans ma chair.

Elle s'était de nouveau renversée dans l'herbe et avait arrondi ses bras autour de sa tête crépue, avec tant de brusquerie que l'unique bouton de son caraco sauta, mettant à découvert la chemise

de grosse toile et la naissance d'une maigrelette poitrine de fillette. De temps en temps, quand mon doigt mouillé se posait sur son genou, elle paraissait d'un rire nerveux sans articuler une parole. Ses lèvres entr'ouvertes montraient de petites dents blanches et la musique saccadée de ce rire féminin avait quelque chose d'agaçant à la fois et d'embobelineur. Autour de nous, les menthes et les marjolaines froissées répandaient une grise odeur poivrée, et je sentais ma tête tourner comme si j'avais bu du vin pur.

Il se passait en moi quelque chose d'encore inédit. Élevé sévèrement et chastement, j'étais resté très candide et n'avais jusqu'alors qu'une vague idée de la différence des sexes. Et voilà que, subitement, je m'enfiévrerais au contact de la peau nue de cette gamine au rire et aux yeux de chèvre. Je songeais tout à coup que sa nature devait différer de la mienne, et une brûlante curiosité poussait mes regards à plonger dans l'entrebâillement de la chemise grossière, voilant imparfaitement cette poitrine qu'un rire convulsif soulevait. En moi, par cette amollissante journée,

le trouble des sens s'éveillait soudain et chantait ainsi qu'une langoureuse flûte câline. Les reins fléchissants, la joue en feu, je me penchais de plus en plus vers ces jambes de fille qui m'attiraient comme un aimant, et je finis par poser un furtif baiser sur le genou égratigné par les ronciers.

Elle, dont les quatorze ans étaient peut-être moins innocents, s'interrompit de rire et sournoisement murmura :

— Comme vous êtes drôle!... Venez vous allonger auprès de moi... C'est si amusant de s'étendre dans l'herbe!...

J'obéis et nous restâmes un moment, côte à côte, la tête renversée et regardant le bleu du ciel entre les branches du pommier.

— Hein! qu'on est bien! reprit-elle en rapprochant avec un mouvement de chatte sa tête de la mienne.

Elle ramassa nonchalamment une petite pomme, y mordit, puis me la tendant :

— Goûtez, ajouta-t-elle, comme c'est bon!

Mais soit qu'elle eût fait un faux mouvement,

soit que ma main tremblât, la *pomme* s'échappa de mes doigts, roula et disparut.

— Maladroit ! s'écria l'adolescente sans bouger, elle a chu dans mon estomac... Tâchez de la rattraper...

Je m'étais dressé sur mes genoux. Enhardi et palpitant, je glissais une main curieuse entre la peau brune et la toile bise, tandis que, secouée derechef par un joli rire, la fillette bégayait :

— Vite, vite !... Vous me chatouillez !

La chaleur veloutée de cette mignonne poitrine m'avait tout à fait grisé. Je saisis la pomme à demi entamée et avidement je la portai à ma bouche.

— Elle est bien meilleure, maintenant, balbutiai-je.

— Oui, n'est-ce pas ? répondit-elle en tournant vers moi des yeux luisants dont la malicieuse carresse m'acheva, — recommençons !...

Elle ramassait une seconde pomme et la mordait. Je sentais déjà mon cœur se fondre délicieusement, à la pensée que la tant douce expé-

rience allait se renouveler, quand derrière nous, au tournant du chemin, une rude voix d'homme grogna :

— Ah! mâtine, c'est comme ça que tu te donnes de l'air pendant que je me décarcasse!... F...-moi le camp à la carrière, et vivement... Et que je t'y reprenne à margauder avec les polissons du bois!...

En un clin d'œil elle fut sur pied et, sans même se retourner, décampa à toutes jambes par les friches. Après m'avoir jeté un méchant regard, l'homme la suivit en grommelant je ne sais quoi entre ses dents.

Je demeurai ébaubi sur l'herbe jonchée de pommes. Quand je fus certain que le farouche carrier était loin, je me levai à mon tour et m'enfonçai sous bois. Mais j'étais tout autre au retour qu'au départ. Comme Ève, j'avais goûté au fruit défendu; un monde nouveau m'était révélé et je sentais en moi l'aiguillon de la puberté soudainement éclore...

Je n'ai jamais revu la fille du carrier. Je l'avais parfaitement oubliée, quand l'apparition de ce

pommier en fleurs a ressuscité les sensations d'autrefois, et le souvenir de ma première idylle amoureuse m'est revenu aux lèvres avec la saveur aigrelette des pommes sauvages.



Le Délinquant



Le Délinquant

EN ce temps-là, j'étudiais pour devenir un agent du fisc et je faisais mon stage chez M. Fréchingle, receveur des domaines à Bay. Bay est un petit bourg champenois, niché au fond d'une combe, entre les bois de Montavoir, de Montaubert et de Montgérard qui l'enceignent de leurs futaies profondes. La population, composée en majeure partie de marchands de planches, de bûcherons et aussi de braconniers, vivait uniquement de la forêt, et

c'était également la forêt qui donnait le plus de tintouin à mon patron, car, indépendamment des amendes et frais de justice, il était chargé d'encaisser les sommes moyennant lesquelles le fisc permet aux gens de jouir de certains produits domaniaux : — redevances pour le sable, pour la feuille et pour la faine ; permis de chasse et permis d'extraction de plants ; droits de panage, de paisson et de glandée ; — il n'y a guère que l'air et les fleurs des bois que l'État n'ait pas encore songé à tarifer.

Le père Fréchingle exerçait ses fonctions à Bay depuis tantôt vingt ans ; il y avait pris femme, acheté une maison, et il bornait là son ambition administrative. C'était un petit homme propre, trapu, déjà grisonnant, avec des poings durs comme fer, un front carré, une grande bouche aux minces lèvres serrées. Méticuleux, sec et méthodique, il avait jusqu'à l'excès la passion de son métier et professait un respect mêlé de terreur pour l'*Administration*. Il fallait voir de quel air religieusement convaincu il disait : « J'en référerai à l'*Administration*, » ou bien : « Si l'*Ad-*

ministration apprenait pareille chose!... » Alors, ses yeux ronds sortaient de leur orbite, ses sourcils se relevaient jusqu'au sommet du front, ses lèvres frémissaient. Et moi, encore plein d'une candide déférence, je me demandais ce que pouvait bien être cette mystérieuse entité dont le patron parlait comme le prêtre parle du Saint-Sacrement. Je me la représentais, naïvement, comme une vieille et auguste personne siégeant à Paris, au fond d'un antique palais, et gravant ses instructions sur des tables d'airain.

Non seulement le patron s'occupait avec un zèle effervescent de faire rentrer dans la caisse de l'*Administration* l'argent des contribuables, mais il était impitoyable pour les ravageurs de bois et les braconniers. Il se montrait féroce à l'égard des pauvres diables qui se permettaient de colleter un lièvre ou de couper une branche dans la forêt, et qu'il nommait avec mépris des « délinquants d'habitude ». Dès que l'un d'eux s'était laissé pincer par un garde et avait été condamné à l'amende, M. Fréchingle ne prenait de repos que lorsqu'il avait contraint le coupable à désinté-

resser le fisc jusqu'au dernier sou. Cet homme, qui passait pour pacifique et plutôt pusillanime, mettait une rancunière âpreté, une énergie opiniâtre à poursuivre les délits forestiers. On eût dit, ma parole, que les bois lui appartenaient et que c'était lui qu'on avait dévalisé.

*
* *

Il en voulait, surtout, à un certain Pitoiset, tisserand de son métier, mais, en réalité, enragé coureur de bois et braconnier impénitent. Ce Pitoiset, qui habitait avec sa femme et ses enfants une mesure à la lisière du Val Clavin, n'avait pas son pareil pour tendre des collets. Il fabriquait des engins de telle dimension que les chevreuils et les cerfs ne pouvaient s'en dépêtrer. On racontait même qu'un jour un cheval s'y était pris. Cet enragé maraudeur mettait les gardes sur les dents.

Il ne se contentait pas de braconner, il dévastait futaie et taillis, et employait les plus damnables expédients pour se chauffer, lui et les siens, aux frais de l'État. Quand il rôdait en forêt, il avait toujours sous sa blouse une maîtresse serpe bien affilée, avec laquelle il mutilait sans pitié anciens et baliveaux. Mais il se gardait d'enlever lui-même les branches abattues; il les laissait sécher une semaine ou deux, puis sa femme et ses enfants allaient les ramasser comme bois mort. Naturellement, les condamnations pleuvaient sur lui dru comme grêle; mais quand il s'agissait de payer, plus personne. M. Fréchingle avait beau recourir à tous les modes de poursuite : commandement, saisie, contrainte par corps, Pitoiset lui glissait entre les doigts comme une anguille.

Un jour, après une tentative de saisie mobilière restée infructueuse, le délinquant eut l'aplomb de se présenter au bureau du patron qui, à sa vue, tressauta dans son fauteuil :

— Enfin, grommela-t-il en se frottant le menton, vous vous décidez à mettre les pouces, monsieur Pitoiset, et vous venez payer vos condamnations ?

— Nenni, monsieur le contrôleur, je viens seulement vous prévenir que vous perdez votre temps... Demain, comme aujourd'hui, vos huisiers reviendront bredouille... Mon mobilier appartient à mon beau-père, et moi je suis insolvable.

— Ah!... En ce cas, riposta mon patron qu'on ne prenait jamais sans vert, nous userons de la contrainte par corps et nous vous enverrons les gendarmes.

— Envoyez, répliqua l'autre d'un ton goguenard, ils seront bien malins s'ils arrivent à me pincer... Pitoiset est *insaisissable*... Bonjour, monsieur le contrôleur et la compagnie!...

Là-dessus, il s'en alla en sifflant comme un merle, tandis que M. Fréchingle cognait sur son bureau avec ses poings noueux et marmonnait :

— Tu me le paieras, brigand!... Nous verrons qui aura le dernier!

Ainsi que Pitoiset nous en avait prévenus, les gendarmes en furent pour leurs pas et démarches. Ils avaient beau arriver au Val Clavin dès l'aubette, l'oiseau était déjà envolé. Il filait sous bois, per-

chait la nuit sur les arbres avec les busards et ne gîtait pas deux jours de suite dans le même triage. Tant et si bien qu'après l'avoir pourchassé pendant quinze jours la gendarmerie se découragea.

M. Fréchingle était désespéré. L'idée que Pitoiset se gaussait de lui troublait son sommeil. Que penserait l'*Administration* quand elle apprendrait qu'on avait dérangé les gendarmes et exposé des frais en pure perte?... Le patron faisait de la capture du délinquant un point d'honneur. Il y rêvait jour et nuit. En arrivant au bureau je le surprénais accoudé à la fenêtre, regardant vaguement la forêt où les loriots et les merles s'égosillaient, car on était en plein printemps... Mais M. Fréchingle restait sourd aux rossignolades des oiseaux, et les charmes du mois de mai le laissaient indifférent. Il ne songeait qu'à Pitoiset.

Un matin qu'il prenait distraitemment son café au lait en famille, une réflexion de sa servante Mariette, tombant au milieu de sa rêverie, le fit soudain sursauter. Cette fille sollicitait de M^{me} Fréchingle un congé pour le surlendemain

dimanche, afin d'assister à la première communion d'une de ses nièces.

— La cérémonie sera très belle, disait Mariette. Cette fois toutes les enfants seront en blanc... Il n'y avait que la petite à Pitoiset, à qui sa mère ne pouvait acheter une robe blanche, car elle n'en a guère les moyens, la pauvre!... Mais M. le curé de Bay a promis d'habiller la *gachette* à ses frais...

M. Fréchingle avala d'un trait son café au lait et gagna son bureau. Une fois seul, il se frotta violemment les mains, puis le front, et murmura entre ses lèvres minces :

— Cette fois, je le tiens, le *malabre*!

Et comme je venais de rentrer à mon tour, il m'interpella :

— Jacques, mon ami, courez jusqu'à la gendarmerie, et priez le brigadier de venir me parler...

*
* *

Le dimanche suivant, au matin, le clocher de Bay égrena dans l'air bleu ses claires sonneries qui s'envolèrent à la débandade par-dessus les bois ensoleillés. De tous les chemins de la forêt, les fidèles débouchaient, se dirigeant vers l'église où stationnaient déjà des théories de fillettes en blanc et de garçonnets en blouse ou en veste neuves. Parmi ces populations très pieuses de la montagne langroise, la première communion est une fête de famille autant qu'une fête religieuse. Les parents les moins pratiquants se feraient scrupule de ne pas accompagner leurs enfants à la grand'messe. M. Fréchingle seul, n'ayant point de progéniture, avait profité de la circonstance pour aller passer vingt-quatre heures à Langres. Dans

l'église bourrée de paroissiens, la cérémonie commençait. A travers les portes closes, le majestueux ronflement des orgues et les chœurs de voix enfantines arrivaient jusqu'à la place solitaire et baignée de soleil.

Une heure après environ, les rares vieillards impotents qui étaient demeurés dans les logis voisins, virent avec stupéfaction deux gendarmes bien astiqués et gantés traverser la place au pas cadencé de leurs bottes d'ordonnance et se poster de chaque côté du portail, immobiles et sérieux comme des statues. Ils y restèrent une bonne heure sans bouger. Enfin, les cloches carillonnèrent de nouveau, un dernier chœur de cantiques retentit sous la nef, puis les portes s'ouvrirent, livrant passage aux fidèles qui se répandaient bruyamment sur les degrés du modeste parvis.

Dans le flot des paroissiens on distinguait la haute taille de Mammès Pitoiset. Revêtu de son vieil habit de noce, il donnait la main à sa fille cadette engoncée dans sa robe blanche et il tournait joyeusement la tête pour inviter M^{me} Pitoiset à jouer des coudes afin de sortir au plus vite. Il

était déjà sous le porche, quand une poigne vigoureuse s'abattit sur son épaule et le brigadier Bleiger lui dit avec un léger accent alsacien :

— Minute, Pitoiset... au nom de la loi, je vous arrête!

En même temps, il exhibait le mandat du parquet.

Pitoiset pensa tout d'abord à bousculer le brigadier et à jouer des jambes; mais le second gendarme ne lui en laissa pas le temps et l'empoigna à son tour.

Abasourdi, le délinquant écarquillait les yeux et balbutiait :

— Allons donc, un jour pareil!... C'est pas une chose à faire! Vous n'allez pas me mener en prison?

— Pouvez-vous, objecta le brigadier, payer trois cents francs, plus les frais de capture?

— Pas seulement trois cents sous!

— Alors, en route pour Langres!... Vous vous expliquerez avec M. le procureur impérial...

Pitoiset pâlisait et suppliait :

— Non, le jour où ma *gachette* fait sa pre-

mière communion, vous n'aurez pas le cœur de m'arracher d'auprès d'elle, brigadier Bleiger!

Tandis qu'il murmurait cela d'une voix étranglée, la petite l'embrassait par la taille et sanglotait, la femme Pitoiset se répandait en menaces et en lamentations et toute la paroisse faisait cercle autour d'eux. Les dévotes criaient au scandale, la place entière était en rumeur et les gendarmes, déconcertés, commençaient à craindre quelque bagarre quand, attiré par ce tapage, le curé apparut sous le porche et s'enquit de la cause de ce tumulte inconvenant. Vingt voix irritées le mirent au courant de ce qui se passait. Très digne, le prêtre interpella le brigadier. Il lui fit honte de se poster à la porte de l'église pour happer au passage un malheureux qui venait d'unir ses prières à celles de sa fille. C'était un excès de pouvoir, presque un sacrilège!... Là-dessus, il ajouta qu'il se portait caution pour Pitoiset et invita les gendarmes à surseoir à l'arrestation jusqu'à ce qu'il en eût référé lui-même à l'autorité judiciaire.

Que faire? Devant cette attitude du curé et de

la foule, le brigadier et son subordonné jugèrent prudent de ne pas insister; ils lâchèrent Pitoiset et s'éloignèrent au milieu d'un brouhaha de protestations indignées...

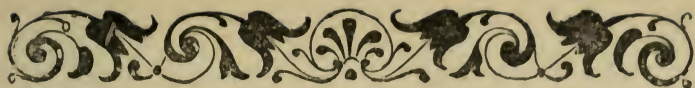
Ce fut le lendemain, à Langres, que M. Fréchingle apprit l'insuccès de ses poursuites et le scandale qui s'en était suivi. Le curé avait immédiatement écrit à l'évêque pour se plaindre de la quasi profanation de son église. Monseigneur, à son tour, avait porté plainte à la sous-préfecture. Cela se passait dans les premières années du second Empire, à l'époque où l'autorité laïque ménageait fort le clergé. Huit jours après, mon patron recevait de son chef de service une formidable semonce et l'*Administration*, blâmant le zèle intempestif de son préposé, lui infligeait un changement de résidence.

M. Fréchingle céda aux objurgations de sa femme et demanda sa mise en non-activité. Mais le plus curieux, et ce qui prouve combien la routine du devoir professionnel avait fini par borner étroitement le cerveau de mon patron, c'est qu'il n'a jamais compris combien son procédé était

odieusement barbare. Il est mort en regrettant de n'avoir pas fait incarcérer le délinquant et en déplorant l'inconcevable faiblesse de l'*Administration*.



La Comtesse Minna



La Comtesse Minna

QN causait de voyages et de villégiatures.

— Moi, dit notre ami Jacques, je suis allé revoir la forêt de Fontainebleau. Était-ce l'effet de l'extraordinaire sécheresse de cette torride année, ou bien, en vieillissant, suis-je devenu moins facile à l'enthousiasme? Je ne sais, mais dussé-je passer pour un philistin, je suis forcé d'avouer que la royale forêt, où ne chantent ni les sources, ni les oiseaux, n'a plus comme autrefois

charmé mon cœur de forestier. En dépit de ses majestueux horizons, de ses monumentales futaies et de ses arbres historiques, elle m'a laissé froid. La main de l'homme l'a, à mon goût, un peu trop apprêtée et accommodée pour le plaisir des yeux. Les flèches bleues et rouges du sylvain Denecourt s'y multiplient avec une agaçante complaisance; on y rencontre trop de buvettes en plein air, aux endroits pittoresques; trop de bourgeois venus pour y déjeuner en pique-nique. Même en ses beautés, elle a quelque chose de romantiquement théâtral qui choque ceux qui aiment surtout dans la nature le recueillement, le mystère et l'inattendu. Combien je préfère à Fontainebleau l'intime forêt mouillée de Compiègne, avec ses profondes allées silencieuses, ses sources vives, ses hêtraies vigoureuses, ses hameaux et ses étangs enclavés dans les bois!

Je ne pensais pas ainsi aux environs de 1866, quand dans Barbison non encore *modernisé* et embourgeoisé, je venais passer quelques jours de vacances avec les camarades qui travaillaient en forêt. Nous étions là une douzaine d'artistes et de

poètes, logés dans une étroite auberge qui a disparu. Tous jeunes, amoureux de nature, d'art et de beaux vers, nous ne nous préoccupions que de gravir le plus vite possible le rude et chimérique escalier de la gloire et, comme dit la chanson de Robert Burns : « Nous sifflions sur le reste ! » De ces joyeux coureurs de bois qui tenaient leurs assises sous les futaies du Bas-Bréau et dans les gorges d'Aprémont, combien, hélas ! manquent aujourd'hui à l'appel ! Deux sont morts fous, un troisième dort dans le petit cimetière de Barbison ; les événements de 1870 ont désagrégé et disséminé le reste de la bande. Mais en ce temps-là, tous étaient allègres, pleins de sève et de vivaces espérances. Chaque soleil d'après-midi nous retrouvait récitant des vers ou chantant des chœurs à travers bois. Le soir, accoudés à la table de l'auberge, nous nous livrions à d'orageuses discussions esthétiques qui se prolongeaient jusque passé minuit.

*
* *

Chez tous ces jeunes gens de vingt-cinq à trente ans, si l'art était la pensée dominante, l'amour aussi tenait sa place et jetait une note discrète. A notre cénacle masculin, une femme se mêlait parfois : une jolie personne un peu énigmatique, à laquelle un demi-mystère ajoutait une séduction plus attirante. Elle habitait une sorte de villa à la lisière de la forêt et elle était connue sous le nom de la « comtesse Minna ». Elle avait pour mari ou pour amant — on n'était pas bien fixé là-dessus — un certain comte Stepanovitch, un de ces grands seigneurs slaves très affinés, très épris de belles choses, qui se mêlent d'art et de littérature en dilettantes, avec une merveilleuse facilité d'assimilation et une irrémédiable médiocrité

d'exécution. Ce comte Stepanovitch faisait un peu de peinture, et un séjour de six mois à l'École l'avait mis en relations avec quelques-uns de nos amis. Pour le quart d'heure, il se trouvait absent, des affaires d'intérêt l'ayant rappelé en Serbie; mais celle qui passait pour sa femme séjournait encore dans la maison où il avait installé son atelier.

La comtesse Minna courait sur ses vingt-quatre ans. C'était une Viennoise souple et câline, à la taille élancée, aux épaules tombantes; une créature pâle aux traits délicats, avec des yeux gris limpides comme l'eau d'un lac et une magnifique chevelure blonde. Ajoutez à cela un esprit cultivé, une certaine grâce caressante et un joli timbre de voix. Il en eût fallu moins pour émouvoir nos cœurs et nous étions tous peu ou prou amoureux d'elle. Tout en nous traitant en camarades, elle dispensait avec une égale mesure ses sourires à chacun de nous et savait allier une habile coquetterie à une prudente réserve. Elle nous accompagnait souvent en forêt, partageait notre enthousiasme et prenait part à nos discussions, mais

n'autorisait personne à dépasser avec elle les limites d'un *flirt* très innocent.

Le soir du quinze août, après dîner, il faisait un clair de lune qui transformait la forêt en un pays de féerie, et nous étions partis pour une promenade nocturne à travers les gorges d'Apremont. A la lisière du Bas-Bréau, nous fûmes rejoints par la comtesse. Je la vois encore, vêtue d'une robe de laine blanche, avec ses blonds cheveux défaits et moutonnant sur ses épaules. Il y avait peut-être une mise en scène un peu trop allemande et trop affectée dans cette toilette aux savantes négligences; mais cela s'harmonisait si bien, au clair de lune, avec la figure pâle et les luisants yeux gris de Minna, qu'aucun de nous n'y trouvait à dire. — Nous suivions gaiement un sentier qui grimpait à travers les rochers, les genévriers et les pins. Dans les endroits où la sente s'élargissait, la comtesse allait de l'un à l'autre, échangeant un mot aimable avec tous. Son joli rire tintait limpide dans l'air embaumé d'odeurs résineuses, et c'était un délice de la voir glisser sur le sable ainsi qu'une apparition, tantôt illuminée par la clarté

lunaire qui pleuvait du grêle feuillage des bouleaux, tantôt tout à fait immergée dans l'ombre où sa robe mettait de confuses blancheurs. Cette grâce féminine dans ce décor forestier, par cette nuit de rêve, me faisait monter à la tête une capiteuse poésie, et je commençais à m'emballer sérieusement. J'étais pris d'un violent désir d'amour; j'aurais voulu entraîner Minna loin de nos amis et la serrer passionnément dans mes bras...

x
* *

Nous venions d'atteindre l'un des plateaux du *désert* d'Apremont. On y avait, sous la laiteuse clarté de la lune, un spectacle d'enchantement. Çà et là, un rayon faisait jaillir de l'ombre vaporeuse tantôt les molles feuillées d'un hêtre, tantôt le blondissant échevèlement d'un bouleau. Jusqu'à l'horizon couleur de perle, la forêt mouton-

nait dans une brume transparente, et un religieux silence planait sur elle. Nous avions allumé entre deux roches un feu de branches mortes, dont la rougeur dansante éclairait fantastiquement les figures et découpait sur les rochers de fugitives silhouettes. Minna, qui s'était assise et tendait ses mains à la flamme, se leva tout à coup et chanta un *lied* de Schumann. Sa voix limpide se détachait nettement et s'envolait au-dessus des bois assoupis. L'étrangeté du paysage, l'élyséenne clarté qui le baignait et surtout le chant câlin de cette *Lorelei* aux cheveux épars, nous avaient tous plongés en une joyeuse ivresse. L'un de nous, arrachant des brindilles de chèvrefeuille, les tortillait dans la blonde chevelure de la chanteuse. Elle le laissait faire et riait, se sachant plus jolie encore sous cette couronne fleurie. Quant à moi, soulevé de terre, je vivais en pleine fantaisie shakespearienne. Je jetais des regards extasiés vers la blanche forme de Minna et je songeais : « Si je pouvais lui dire seulement à quel point elle m'a affolé!... »

Et je le lui dis. Quand nous quittâmes le pla-

teau, je manœuvrai si bien qu'elle accepta mon bras pour redescendre, et que nous demeurâmes un peu en arrière des autres. Nous cheminions lentement sur le sentier de sable fin que zébraient çà et là des rais de lune. Je vis ses yeux étinceler dans la pénombre et je lui murmurai le *lied* de Heine, qui commence ainsi :

Du hast Diamanten und Perlen...

« Avec tes beaux yeux, — tu m'as si fort blessé le cœur; — tu m'as entraîné à ma perte. — Ma chérie, que veux-tu de plus?... »

Elle souriait câlinement, et notre commun amour pour la poésie de Henri Heine suscitait en nous une tendre familiarité. Je sentais sur mon visage la caresse de ses lumineuses prunelles et sur mon bras la pression plus abandonnée de son bras. Je n'osais plus parler de peur de rompre le léger courant magnétique qui s'établissait. Je saisis sa main que la fraîcheur nocturne avait glacée et je la portai à mes lèvres sans qu'elle s'y opposât. Elle restait silencieuse, un peu oppressée; devinant le mouvement précipité de son cœur,

j'étais sur le point de m'enhardir et de la presser contre ma poitrine, quand tout à coup, à une cinquantaine de pas en avant, un de nos amis, qui avait emporté un cor de chasse, sonna une éclatante fanfare, et cette brutale sonnerie rappela la comtesse Minna à la réalité. Elle me serra brusquement la main et, lâchant mon bras :

— « Assez de folies ! dit-elle avec son accent viennois, oublions tout cela... »

Quelques minutes après, elle avait rejoint le groupe où le malencontreux instrumentiste soufflait encore dans sa trompe, et nous rentrâmes bruyamment à Barbison.

Le lendemain, j'appris qu'elle était partie, rappelée sans doute par une lettre de son maître et seigneur. Moi-même je regagnai Paris et, naturellement, ma fugitive passion d'une nuit d'été s'évanouit avec les circonstances exceptionnelles qui l'avaient provoquée. Je ne me souvins plus de la blonde comtesse aux yeux gris, que comme d'une de ces belles étoiles filantes qui traversent un moment le ciel en août et disparaissent dans les vapeurs de l'horizon.

*
* *

Des années et des années passèrent. Bien longtemps après, à Nice, un soir d'opéra, je remarquai dans une loge qu'elle occupait seule, une femme très élégamment mise et dont la figure absorba impérieusement mon attention. Ce pâle visage, avec des yeux avivés par le kohl et des cheveux d'un blond trop fauve, avait pour moi quelque chose de déjà vu. J'interrogeai un de mes voisins, très lancé dans la société cosmopolite qui vient hiverner sur le littoral :

— « C'est, me répondit-il, la comtesse Stepanovitch. »

Mon interlocuteur s'aperçut sans doute de mon étonnement ému, car il ajouta :

— « Est-ce que vous connaissez son histoire ? »
Et, sur un signe, négatif il reprit : « Il court sur elle d'assez méchants bruits : on prétend qu'elle a fait tuer en duelle comte Stepanovitch, son amant... On

l'a rapporté chez elle mortellement blessé, et sans rien soupçonner — le pauvre! — il l'a épousée *in extremis*... La société d'ici, qui n'est pourtant pas bégueule, l'a mise en quarantaine et personne ne la voit... »

Je ne l'écoutais plus et je n'entendais plus *Lohengrin*, qu'on donnait ce soir-là. Mes yeux restaient fixés sur Minna, si esseulée, si tristement vieillie sous ses cheveux teints et son maquillage. Le spectacle des loges et de la scène n'existait plus pour moi. Je revoyais la futaie du Bas-Bréau, le sentier sablonneux zébré par les rayons de lune et la blanche comtesse aux yeux gris, aux cheveux blonds épars, chantant le *lied* de Heine :

Du hast Diamanten und Perlen...

Des bouffées d'odeurs résineuses me montaient au cerveau avec les lointains souvenirs de cette heure d'enchantement à travers les gorges d'Apremont. Et, de loin, j'envoyai un salut de commisération attendrie à cette solitaire beauté en ruine, qui me rappelait la forêt — et ma jeunesse.

Premier Amour



Premier Amour

NOUS étions allés, le médecin d'Auberive et moi, cueillir des *mousserons* en forêt. Ces *mousserons* sont de petits champignons très parfumés qui poussent au printemps au pied des hêtres. Ils se cachent sous la mousse, mais là où ils croissent, l'herbe plus verte décrit de larges cercles qui révèlent la présence de ces délicieux cryptogames. — Le docteur Ternat était un Bourguignon jovial, robuste, bien découplé, haut en couleur, avec une barbe noire

frisée et de beaux yeux bruns qui avaient quelque chose de la lampante chaleur des vins de son pays. Moi, je touchais à ma vingtième année et, après avoir subi, non sans peine, mon examen de bachelier, j'étais venu me mettre au vert dans les bois d'Auberive. N'ayant jamais jusque-là quitté la maison paternelle, j'étais fort naïf et un peu coquebin; toutefois, en dépit de mon apparente timidité, je sentais toutes les sèves du printemps bouillonner dans mes veines et j'étais aussi affamé d'amour que le docteur était friand de champignons. Bien qu'il eût dix ans de plus que moi, nous faisons ensemble bon ménage, et sa belle humeur expansive mettait ma gaucherie à l'aise.

L'après-midi d'avril touchait à sa fin. L'atmosphère, sous bois, s'alourdissait; les mouches devenaient insupportables, et les cris plus aigus des piverts annonçaient de l'orage. Bientôt, en effet, de grosses gouttes éclaboussèrent la jeune futaie au-dessus de nous. D'abord, nous n'eûmes cure de cette *avrillée*; mais, peu à peu, l'eau filtra à travers la feuillée encore claire, une fraîche rumeur

d'écluse emplit la forêt, et, au bout d'une demi-heure, nous fûmes trempés jusqu'à la peau.

— Savez-vous quoi ? dit le docteur. Le château de Valserveux n'est qu'à un quart de lieue ; j'ai un malade à y voir ; nous en profiterons pour nous y sécher jusqu'à la fin de l'orage.

Nous allongions le pas, tandis que la bourrasque, plus violente, tordait les branches et que l'averse nous arrosait copieusement.

— Mon malade, continua Ternat, est M. des Erelles, le propriétaire de Valserveux. Il s'est marié, il y a un an, contre le gré de ses frères et sœurs, avec une fort jolie fille sans fortune. Ça ne lui a pas porté chance, car, depuis six mois, il est atteint d'une atrophie musculaire progressive, et il n'ira pas loin. La jeune dame, qui, dit-on, ne l'a épousé que pour ses écus, pourrait bien alors s'en mordre les doigts. Il n'y a pas d'enfants, et, naturellement, il n'y en aura point. Si M^{me} des Erelles ne s'est pas fait avantager par testament, la famille la mettra impitoyablement à la porte, dès que le mari aura rendu l'âme...

Nous avons quitté la forêt pour longer la

lisière et nous cheminions silencieusement sous l'ondée. — Le peu que je venais d'apprendre sur les hôtes de Valserveux faisait travailler ma juvénile imagination. Mon cœur inflammable s'intéressait à la romanesque histoire de cette jolie personne épousée, pour ses beaux yeux, par un mari paralytique, déjà marqué pour la mort, et je brûlais de connaître M^{me} des Erelles. — Au bas d'une avenue de peupliers d'Italie, le docteur Ternat s'écria avec un soupir de soulagement : « Enfin, voici Valserveux ! »

A travers les hachures de l'averse, je vis se détacher en gris, sur un massif de grands arbres, une gentilhommière, flanquée de tourelles en éteignoir et entourée de douves où dormait une eau verte, que les gouttes de pluie criblaient de petits ronds circulaires. Quelques minutes après, nous étions introduits dans une salle à manger servant aussi de parloir. Pendant qu'on annonçait le docteur, une servante jeta une brassée de ramilles sur les landiers. Le feu commençait à *clairer*, quand une porte de communication s'entre-bâilla, et M^{me} des Erelles entra.

Agée de vingt-cinq ans environ, vêtue d'une simple robe grise dont le corsage uni et la jupe collante faisaient valoir d'impeccables formes, elle avait la démarche discrète et souplement onduleuse. Dans l'encadrement des cheveux noirs très lisses et plaqués en bandeaux sur les tempes, le blanc mat de son teint ressortait vivement. Sous de longs cils baissés, on entrevoyait deux yeux bleus caressants, aux paupières allongées. La bouche jeune, purpurine, s'ouvrait sur des dents très blanches. Avec une douce voix de dévote qui parle dans une église, elle nous souhaita la bienvenue.

— Comment va M. des Erelles? demanda Ternat, après m'avoir présenté.

— Toujours de même, murmura-t-elle sans lever les yeux.

— Si vous le permettez, je vais le voir avec vous...

Ils sortirent ensemble, et je restai seul, devant le feu, pendant vingt bonnes minutes; mais le souvenir de la liliale beauté de M^{me} des Erelles me tenait compagnie et je ne trouvais pas le

temps long. Quand ils reparurent tous deux, ils continuaient à mi-voix une conversation commencée sans doute dans le couloir et Ternat disait :

— Les forces s'en vont et les muscles diminuent de volume...

Deux plis verticaux se creusèrent au milieu du front lisse de M^{me} des Erelles, et ses lèvres se crispèrent imperceptiblement :

— N'y a-t-il aucun espoir de guérison ?

— Hum ! fit Ternat avec une moue professionnelle, j'ai peur que non... Enfin, nous allons essayer de l'électricité... Ne vous découragez pas, madame, à bientôt... Et maintenant, permettez-moi de prendre congé dès que l'orage se sera apaisé...

Absorbée dans sa méditation, elle semblait ne pas écouter... Et voilà que, brusquement, elle releva vers nous ses caressants yeux bleus :

— Non, non, protesta-t-elle, vous coucherez ici ainsi que monsieur votre ami... Vous ne pouvez songer à partir par un temps pareil... Je vais faire préparer vos chambres...

Le temps, en effet, se gâtait complètement. Je lançai à Ternat un regard si expressif, qu'il devina mon désir de rester; il sourit, remercia et accepta.

M^{me} des Erelles s'éloigna et nous nous séchâmes au coin du feu en écoutant la pluie ruisseler contre les vitres, tandis qu'une servante dressait le couvert. A l'heure du dîner, M. des Erelles, poussé dans un fauteuil roulant par une sœur de l'Espérance, apparut dans la salle à manger. Son corps était recroquevillé comme une feuille sèche. La tête seule avait conservé ses proportions, et encore le visage amaigri était jaune comme un parchemin. Les mains tremblaient et la sœur était obligée de faire manger le malade ainsi qu'un enfant, ce qui le rendait irritable et provoquait des accès de colère à la moindre maladresse. Comme on pense, le repas manqua de gaieté. M. des Erelles ne parlait que pour accabler Ternat de questions sur le régime à suivre. M^{me} des Erelles restait silencieuse et méditative. Je la trouvais adorable et je la plaignais. La regardant à la dérobée, je me grisais de la caresse de ses

prunelles bleues, de la laiteuse blancheur de sa peau, de la grâce onduleuse de ses mouvements. Tout cela me prenait le cœur. Elle s'en aperçut sans doute, car plusieurs fois je surpris entre ses longs cils son regard fixé attentivement sur le docteur et sur moi, comme si elle nous étudiait tour à tour. Dès le dessert, M. des Erelles, à bout de force, s'excusa, et roulé de nouveau par la sœur et par sa femme, il regagna sa chambre située au rez-de-chaussée. Ternat et moi, nous prîmes notre café en tête-à-tête, puis comme notre hôtesse ne reparaisait plus, nous crûmes, par discrétion, devoir monter au premier étage où on nous avait logés.

Nos chambres se faisaient face. Je trouvai dans la mienne une belle flambée réchauffante. N'ayant nulle envie de dormir, je m'installai devant les chenets et me mis à rêver à la belle M^{me} des Erelles. Au dehors, le vent se lamentait et j'entendais la forêt bruire comme la mer. Cette musique du vent me berçait et la chaleur du feu me mettait de tendres et confus désirs au cœur. Dans les flammes dansantes je voyais passer, comme

une salamandre, la séduisante image de ma jeune hôtesse. Je me sentais féru pour elle et je lui consacrais mentalement mon premier amour.

Je fus soudain tiré de ma voluptueuse rêverie par un heurt léger à ma porte, qui s'ouvrit discrètement et livra passage... à M^{me} des Erelles.

— Pardon, monsieur, murmura-t-elle de sa douce voix de dévote, j'ai vu de la lumière chez vous et j'ai voulu m'assurer que vous étiez convenablement installé... Avez-vous tout ce qu'il faut ?

Je m'étais levé ébaubi et je m'empressais gauchement de lui affirmer que rien ne me manquait. Elle se rapprochait de moi lentement avec son onduleuse démarche de couleuvre et tenait fixé sur mes yeux le mystérieux regard de ses prunelles câlines :

— Est-ce bien sûr ? ajouta-t-elle en souriant... Cette chambre est froide ; désirez-vous qu'on vous apporte encore du bois ?

— Merci, madame.

Elle ne bougeait pas et continuait de me regarder.

— Est-ce que vous êtes d'Auberive ?

— Non, madame. J'y suis venu seulement passer deux mois.

— Pour un jeune homme de votre âge, l'endroit n'est pas gai et vous devez manquer de distractions.

J'étais si troublé que je ne savais que répondre, et si inexpérimenté que je n'osais supposer à l'insistance de la dame, d'autre mobile qu'une féminine curiosité. Pourtant je pensais : « Si je me jetais à ses pieds et si je lui baisais les mains?... Oui, mais si elle se fâchait et s'il arrivait quelque esclandre?... » Pendant ce monologue intérieur, la conversation, comme de juste, était tombée. M^{me} des Erelles se lassa sans doute de l'entretenir seule, car tournant brusquement les talons, elle me souhaita brièvement le bonsoir et sortit.

Quand elle eut disparu, je me sentis mordu par un regret, j'eus honte de ma sottise timidité et, de dépit, je me couchai.

J'étais en plein dans mon premier sommeil, quand je fus réveillé par un bruit partant du

couloir. Il me sembla qu'on ouvrait et qu'on refermait la porte de Ternat; puis tout redevint silencieux. Je m'étais mépris sans doute ou j'avais rêvé. Je me retournai du côté du mur et je me rendormis...

Le docteur et moi, nous repartîmes au petit jour. J'avais gros cœur de m'éloigner sans prendre congé de M^{me} des Erelles; mais j'étais si honteux de ma sottise que je ne soufflai mot de la visite de la veille. Je me bornai à m'extasier sur la beauté de notre hôtesse. « Oui, murmura le docteur avec conviction, c'est une charmante femme. » Puis il se plaignit de la migraine et demeura fort taciturne pendant que nous retraversions la forêt mouillée...

Je quittai Auberive le mois d'après et n'y revins qu'au printemps suivant. A mon grand regret, je n'y trouvai plus le docteur Ternat. Comme je demandais de ses nouvelles au vieux greffier Fleuriot, que j'avais rencontré un soir à la passe aux bécasses :

— Il est parti, répondit-il, parce que sa clien-

tèle se réduisait à rien, à la suite de méchants bruits qui ont couru.

— Quels bruits?...

— Chut!... Attention!...

Le bonhomme épaula, lâcha son coup de fusil et alla ramasser une bécasse qui venait de choir dans l'herbe.

— C'est toute une affaire, reprit-il. Vous savez que Ternat donnait des soins à M. des Erelles. Celui-ci est mort en septembre dernier sans laisser de testament. Ses collatéraux n'avaient jamais pu digérer son mariage. Ils accoururent à Valserveux, la bouche enfarinée, se promettant bien de jeter la veuve dehors comme une intruse, et ils requirent l'apposition des scellés. M. le juge de paix et moi, nous nous étions rendus au château pour procéder aux formalités légales, et je vois encore la grande salle à manger aux boiserie blanches où nous instrumentions : — les frères et sœurs, d'un côté, l'air rogue et malveillant; la jeune veuve, de l'autre, dans ses voiles de deuil. Au moment où nous allions commencer et où le juge apprêtait la cire avec les bandes de

toile, M^{me} des Erelles s'est tout à coup levée, blanche comme un cierge : — « Pardon, a-t-elle dit, je déclare être grosse de cinq mois, et comme mon enfant sera l'héritier légitime de M. des Erelles, vous jugerez sans doute inutile d'obéir à la requête de ces messieurs, qui n'ont ici aucun droit. . » Vous voyez le coup de théâtre : les collatéraux faisaient le nez et criaient à la supercherie ; impassible, la veuve répliquait : « Qu'on fasse constater mon état par un médecin ! » Alors, M. le juge a lu aux frères et sœurs l'article 393 du Code, et il a bien fallu mettre les pouces. La jeune dame n'avait pas menti, car elle a accouché quatre mois après d'un gros garçon. Seulement, les héritiers frustrés, qui n'étaient pas contents, ont glosé là-dessus. Ils ont prétendu que le docteur Ternat donnait autant de soins à la femme qu'au mari et, dame ! le fait est que dans l'état où se trouvait M. des Erelles en avril dernier...

J'écoutais suffoqué, et à mesure que je rassemblais mes souvenirs, je voyais les choses sous un nouvel aspect. Pourtant, le reste de tendresse

que j'avais conservé pour la châtelaine de Valsereux se révoltait et je crus devoir protester :

— C'est une calomnie!... M^{me} des Erelles était incapable!...

— Mon camarade, interrompit le bonhomme, quand une femme se trouve au pied du mur comme était M^{me} des Erelles, elle emploie le vert et le sec pour passer à travers les mailles du Code... Ma fine, c'était un friand morceau et ce diable de Ternat n'a pas dû s'ennuyer...

Il regarda entre les branches le ciel où perlait une étoile :

— Voici la nuit, ajouta-t-il, il ne passera plus rien ce soir et nous pouvons nous en retourner.



Sœur Odile



Sœur Odile

UN soir, à la mi-octobre, nous nous en revenions, le garde-général Martelot et moi, par la forêt de Charbonnière. Martelot, grand, sec et svelte comme un baliveau, moustaches et barbiche rousses, le nez au vent, le képi sur l'oreille, fumait taciturnement sa pipe en suivant une sente étroite en plein taillis. Je lui emboîtai le pas en prêtant l'oreille aux confuses rumeurs qui égayaient les bois, à cette saison où la

population des villages voisins vient ramasser la faîne. Tantôt c'étaient de longs appels de voix féminines, tantôt un fracas de branches gaulées, puis le crépitement des faînes pleuvant dru comme grêle sur les draps blancs étendus au pied des hêtres. Ce bruit léger, ailé, incessant, s'harmonisait doucement avec la tombée du jour, avec la brume d'automne qui voilait d'une fumée bleuâtre la fuite lointaine des tranchées à demi effeuillées.

Au moment où nous débouchions au carrefour de la Belle-Étoile, nous eûmes en rencontre deux sœurs de la Doctrine qui, elles aussi, avaient été récolter la faîne et qui s'en revenaient portant alternativement un bissac gonflé de ces brunes graines triangulaires dont on fait une huile excellente. A ma grande surprise, Martelot, qui est peu communicatif, s'arrêta pour saluer les deux religieuses et pour échanger quelques mots avec elles.

Quand il me rejoignit, les deux cornettes blanches et noires se noyaient déjà dans la brumeuse obscurité d'une allée.

Martelot ralluma sa pipe éteinte, puis me dit avec des pauses entre chaque bouffée :

— Je ne suis pas un mangeur de messes, mais j'ai une sérieuse estime pour ces bonnes sœurs et je ne manque jamais de les saluer, en souvenir d'une de leurs compagnes qui m'a donné le plus bel exemple de dévouement et de force de caractère!... Une singulière aventure... Quand j'y repense, j'en ai encore comme une chair de poule intérieure.

C'est arrivé non loin d'ici, pendant la guerre avec la Prusse. Je demeurais alors à Fontaine-Française, chez mes parents, et je faisais partie des mobilisés de la Côte-d'Or. Le 21 janvier 1871, Manteuffel, préparant sa jonction avec de Werder, avait lancé sur Dijon les troupes du général Kessler. Pendant le combat qui eut lieu à un kilomètre de l'octroi, je fus enveloppé dans un coup de filet et fait prisonnier avec une cinquantaine de mobiles de l'Yonne. On nous dirigea d'abord sur Messigny où l'un des régiments de Kessler était cantonné et où nous passâmes la nuit à grelotter dans une prairie piétinée par les

chevaux. Ceux qui avaient conservé peu ou prou de leur *boule de son* cassaient une croûte pour tuer le temps; les autres se serraient le ventre. Au petit jour, vint l'ordre de filer sur Châtillon, sous l'escorte d'une trentaine de soldats de la landwehr et de deux sous-officiers.

Ces Westphaliens à barbe blonde, fusils chargés, baïonnette au canon, marchaient en serre-file de chaque côté de la route boueuse, au milieu de laquelle nous pataugions, ahuris, transis, lamentables, pareils à un troupeau qu'on mène à l'abattoir. Quand un traînard faisait mine de rester en arrière, un coup de crosse dans les reins le forçait de rentrer dans le rang. Les Westphaliens s'amusaient de nos figures épeurées et, de temps en temps, avec un rire épais, nous criaient : « *Capout, Franzosen, capout !...* » ce qui ne contribuait pas à nous remettre d'aplomb. Quelques-uns affectaient une hypocrite compassion, et quand on apercevait dans les champs une ferme incendiée, ils secouaient patelinement la tête en murmurant : « La guerre... ah ! malheur ! » Parfois, la route s'encaissait dans des lisières de bois

où les chênes avaient encore conservé leurs feuilles séchées. Alors les deux files de l'escorte nous serraient de plus près; les hommes, craignant quelque embuscade de francs-tireurs, jetaient à droite et à gauche des regards farouchement inquiets et, avec des jurons allemands, nous ordonnaient de presser le pas. Un vent du nord-ouest poussait au-dessus de nous des échevèlements de nuages gris et, de temps à autre, des flocons de neige nous frôlaient la joue. Du milieu des champs nus, des corbeaux s'envolaient avec un bref croassement, tournoyaient lentement dans l'air, puis allaient s'abattre cent mètres plus loin. Ces lugubres vols d'oiseaux, ce ciel plein de neige contribuaient à accroître notre anxieux malaise. Les villages que nous traversions semblaient déserts; à peine, derrière un rideau timidement soulevé, entrevoyions-nous, çà et là, un visage qui se collait aux vitres, puis disparaissait à la vue des uniformes allemands.

Après trois heures de marche, on fit halte à Recey et on nous parqua sur la place du bourg, en face de la mairie et de la maison d'école.

Quelques paysans, des femmes surtout, s'attroupaient derrière le cordon des sentinelles et nous envoyaient silencieusement des regards mouillés de pitié; les plus hardies essayaient de nous parler, mais les Westphaliens les repoussaient rudement. Toute communication avec les gens du pays était sévèrement défendue; bien que nous fussions quasi morts de faim, on interdisait à l'habitant de nous offrir un verre de vin ou un morceau de pain.

Une exception, cependant, était faite en faveur des religieuses. Celles-ci pouvaient seules transmettre aux prisonniers de guerre les secours envoyés par quelques âmes charitables. — Les sœurs de l'école de Recey ne manquèrent pas de profiter de la permission; sitôt qu'elles furent averties de notre passage, elles arrivèrent sur la place, pliant sous le poids de lourds paniers de provisions.

Elles étaient deux et portaient le costume des sœurs de la Doctrine chrétienne : la cornette pointue, blanche sous la coiffe noire; la large guimpe empesée couvrant carrément la poitrine;

la robe noire aux manches et à la jupe très amples. La plus jeune, qui paraissait la supérieure et que sa compagne appelait respectueusement « ma sœur Odile », avait le teint blanc comme sa cornette, les traits fins, les yeux bruns voilés de longs cils et modestement baissés. Sa figure énergique et douce, intelligente avec je ne sais quoi de chastement ingénu, donnait l'impression d'une délicate fleur sauvage.

Une fois au milieu de nous, les deux religieuses menèrent lestement leur distribution, — ménageant leurs paroles, mais nullement leur bon vouloir. Bientôt notre misérable troupe eut de quoi apaiser sa faim : pain frais et viande froide, et les *quarts* se tendirent à la ronde vers les bouteilles de vin clair et que débouchait la plus âgée des sœurs. A l'exception des sentinelles préposées à notre garde, le reste de la troupe s'était égaillé sur la place et la surveillance se relâchait. Les sous-officiers étaient entrés à l'auberge ; quelques soldats baguenaudaient devant la vitrine de l'horloger et guignaient avec convoitise les montres de l'étalage ; d'autres, se bousculant autour d'un

barillet d'eau-de-vie de marc, s'administraient de copieuses lampées de *schnapps*. De notre côté, nous mastiquions ferme et nous jouions tous des mâchoires. Un seul semblait manquer d'appétit : un petit moblot maigre et pâle qui flottait dans sa capote grise. Il n'avait pas touché à son pain et paraissait vanné de fatigue ; les traits tirés, l'œil fiévreux et comme égaré, il regardait alternativement les sentinelles aux baïonnettes luisantes et sœur Odile vidant son panier de provisions.

Tout à coup, tandis que les sentinelles tournaient le dos, invinciblement hypnotisées par le robinet du barillet d'eau-de-vie, je vis le petit moblot, preste comme un *verderet* (un lézard), ramper vers la sœur Odile, soulever l'ample jupe noire et y disparaître. Ça ne dura pas le temps de dire : « Ouf ! » et personne ne s'en aperçut, sauf quelques camarades que l'ébahissement tint cois et bouche bée.

J'étais moi-même abasourdi. Je pensais avec un violent battement de cœur : « Le malheureux !... La sœur va crier et les Prussiens le fusilleront... Ils ne plaisantent pas sur la discipline et

la décence et ils ne pardonneront pas à ce gamin d'avoir cherché à leur échapper en prenant pour cachette les jupes d'une religieuse... »

Je m'attendais à quelque terrible esclandre et involontairement je fermai les yeux. N'entendant rien, je les rouvris presque aussitôt et je regardai sœur Odile. Elle n'avait pas bougé, seulement une légère rougeur rosait ses joues pâles. Ses yeux baissés ne laissaient rien transparaître de ce qui se passait dans son âme. Mais l'immobilité de son visage contrastait avec la nerveuse précipitation avec laquelle elle fouillait le fond de son panier vide et je vis que sa guimpe était agitée par un tremblement intérieur.

Avec un mélange de stupeur et d'admiration, je contemplais la pauvre fille. Je songeais, à part moi, que si maigre que fût le petit moblot et si ample que fût la jupe de la religieuse, il n'y avait pas beaucoup de place sous cette robe à plis droits, et que, pour se maintenir dans sa cachette, le jeune homme avait dû entourer de ses bras les jambes de sœur Odile. Je me représentais le cruel trouble que cet étroit contact masculin de-

vait jeter dans le cœur de cette vierge ; les affres et les pieuses révoltes de la femme et de la nonne pendant cette violation de ce qu'il y avait en elle d'intime pudeur. Une femme du monde aurait poussé les hauts cris ou aurait cru devoir se trouver mal. La sœur restait impassible, se disant sans doute qu'il s'agissait de sauver une vie humaine et imposant héroïquement silence aux effrois de son sexe, aux scrupules de sa foi religieuse. Il me semble la voir encore au milieu de la place boueuse — pâle, les paupières voilées, profilant sa chaste silhouette noire sur la devanture verte de la boutique d'horlogerie. Ma parole ! les camarades et moi, nous étions confondus de saisissement et de respect devant cette merveilleuse force d'âme.

« *Vorwaerts!* » (en avant !) cria le *Feldwebel* qui sortait de l'auberge. Il y eut un cliquetis d'armes, les files se reformèrent et vivement on se remit en marche, car on était en retard. Au bout de la rue, je me retournai du côté de la place. La sœur Odile n'avait pas osé bouger, abritant encore sous sa robe le petit moblot qui lui

dut la liberté et la vie. Quand le dernier fusilier prussien eut disparu au tournant de la route, elle conduisit en rougissant son protégé chez un paysan qui lui prêta des vêtements civils, et il put regagner Dijon par les bois...

Depuis ce temps-là, voyez-vous, ajouta Martelot, j'ai ces braves cornettes blanches en vénération, et je suis d'avis qu'au point de vue du dévouement et de l'énergie morale, ces béguines-là nous sont fichtrement supérieures...





La Mancienne



La Mancienne

LES Serack exerçaient depuis plus de trente ans le métier de charbonniers dans la forêt d'Auberive. Bien qu'ils eussent pris les habitudes et le langage de ce canton de la montagne langroise, ils gardaient néanmoins, dans leur physionomie et leurs allures, je ne sais quoi de farouchement exotique, et les gens de la montagne les traitaient volontiers de « Cosaques ». La vérité est qu'ils étaient originaires de la Croatie, « du pays d'où vient le

soleil », disait le vieux Serack. Leur chantier comprenait quatre personnes : — le maître charbonnier et sa femme Rika, puis ses deux fils qui étaient restés célibataires; — mais un bizarre incident avait un matin ajouté un nouveau membre à la famille. Ce jour-là, les Serack, qui avaient été conduire du charbon à Grancey, tombèrent, sur la place, au milieu d'un attroupement amassé autour de deux ou trois *camp-volants* qui faisaient danser un ours. La bande se composait de deux grands diables moustachus, drapés dans des capes rouges en loques, d'un âne et d'une jeune femme, portant en un sac sur ses épaules une petite fille de quatre ans, qui semblait fort malade. L'un des hommes tapait sur un tambour de basque, tandis que l'autre, tenant à la main la chaîne de l'ours, excitait l'animal à danser aux sons d'une inintelligible et sauvage complainte.

Tout à coup, on vit le vieux Serack écarter les badauds de ses deux bras et se jeter au cou du montreur d'ours; puis les deux hommes se livrèrent à de bruyantes démonstrations amicales et dialoguèrent avec animation dans une langue in-

connue. Sur l'invitation du maître charbonnier, toute la bande entra au prochain cabaret et finalement les Serack emportèrent avec eux la petite malade, qu'ils couchèrent sur les sacs vides de leur charrette et qu'ils emmenèrent en forêt, escortés jusqu'à la sortie du bourg par les camp-volants qui continuaient, en leur jargon, leurs effusions bruyantes et leurs tendres adieux.

L'air salubre des bois guérit promptement la petite, qui devint la fille adoptive des Serack et s'habitua vite à sa nouvelle situation.

Cela lui fut d'autant plus facile que les façons de vivre des camp-volants ne différaient guère de celles de ses parents adoptifs. On sait que, comme le berger, le charbonnier mène une vie solitaire et essentiellement nomade. Il campe en plein bois et change souvent de campement suivant les nécessités des exploitations forestières. On dort sous la hutte, presque à ciel ouvert, on se débarbouille au ruisseau, on cuisine en plein air, à proximité des fourneaux coniques où le charbon cuit en grondant. A ce régime, l'enfant poussait comme un champignon. A douze ans,

agile et plus vive qu'un lézard, elle rendait déjà des services aux Serack, les relayait dans la surveillance assidue des fourneaux et n'avait pas sa pareille pour grimper aux arbres, dénicher des écureuils ou prendre un lièvre au collet. A seize ans, elle devenait une jolie fille, mince de taille, souple d'allure, brune de peau, avec de grands yeux allongés et de noirs cheveux crépelés, sous le mouchoir rouge dans lequel elle les entortillait coquettement. Bien qu'elle s'appelât Mira de son nom de baptême, on l'avait surnommée « la Mancienne ». C'est le nom de la viorne sauvage en dialecte langrois, et on le lui avait donné, sans doute, parce que la souplesse de ses mouvements, la grâce de sa taille flexible, la faisaient ressembler à cette plante grimpante qui s'accole si étroitement aux arbres, d'où ses tiges tendrement enveloppantes retombent en thyrses et en houppes cotonneuses.

La Mancienne, bien qu'elle fût très séduisante et fort reluquée par les jeunes bûcherons des environs, ne semblait nullement vaine de sa beauté ni désireuse de la produire au dehors. On ne la

voyait jamais aux fêtes patronales des villages, ni aux *rappports* qui se tenaient en forêt, deux ou trois fois l'an, et où l'on dansait jusqu'à la nuit. Elle avait la réputation d'être très fière et de se montrer dédaigneusement rétive aux œillades et aux fleurettes. « Elle attend qu'un prince vienne la demander ! » disaient avec un sourire jaune les galants coupeurs au bois, vexés de ses rebuffades. Au vrai, elle n'attendait rien. En sa mignonne poitrine de vierge, son cœur dormait comme une rose de Noël sous la neige. Sa seule joie était de savourer au printemps le réveil de la forêt, de se plonger dans la fraîcheur des cépées reverdies, de se griser de l'odeur des muguetts et de s'épanouir au grand soleil. Durant l'hiver, ou les jours pluvieux, elle se catissait dans une limousine, tête basse, et se recroquevillait frileusement près des fournaux à charbon. La lumière la dégourdissait et elle allait joyeusement vers le soleil levant, comme on va à la fête.

Pendant les claires nuits d'été, quand venait son tour de veiller près des fournaises, l'une de ses voluptés était de regarder, dans l'étroit champ

de ciel pur qui s'ouvrait entre les arbres noirs, les groupes d'étoiles passer comme une lente procession. Elle les reconnaissait et les désignait l'un après l'autre par ces noms imagés dont les ont baptisés les gens des campagnes; elle saluait au passage le *Chariot*, le *Bouvier*, la *Poussinière*, le *Chemin de saint Jacques*... De secrètes ressouvenances ataviques s'éveillaient en elle. D'un regard ému, elle suivait ces constellations qui cheminaient là-haut, ainsi que des tribus nomades, et les voyait s'éloigner avec un soupir de regret. Le cœur tout palpitant, elle épiait le fugace éclair des étoiles filantes et, ayant foi aux rustiques superstitions, elle cherchait à formuler un vœu, tandis que le phosphorescent météore tombait comme une larme brûlante sur les bois enténébrés. Ce souhait, formé tout bas, ne variait guère : c'était un nostalgique désir de retrouver le pays croate où elle était née et dont le vieux Serack, quand il était en humeur de causer, vantait les merveilleuses beautés. Tandis que ses rêves s'élançaient ainsi vers les étoiles, le charbon, sous sa couche de terre craquelée, grondait sourde-

ment, et la jeune fille s'assoupissait à demi, les yeux encore fixés sur les points d'or des constellations.

A l'époque où elle atteignit ses dix-huit ans, les charbonniers travaillaient au revers de la Grand'Combe, non loin de l'ancien chemin romain qui allait de Langres à Châtillon. Le printemps venait de refleurir et c'était la saison où les agents forestiers procèdent aux opérations de martelage. Un jour, les Serack conduisirent en ville un convoi de charbon et la Mancienne resta seule à la garde des fourneaux. La forêt était glorieusement épanouie. Les corolles laiteuses des stellaires foisonnaient au long des haies; une verte lumière filtrée à travers la neuve feuillaison des hêtres enveloppait tous les objets, et l'air était imprégné du parfum grisant des merisiers en fleurs. La Mancienne qui, le matin, avait baigné ses cheveux dans la source voisine, les laissait sécher épars sur ses épaules, et les brunes crêpelures encadraient l'ovale de sa figure hâlée où ses yeux noirs rayonnaient. Tandis qu'assise sur un tronc de hêtre, elle épluchait des légumes

pour le souper, au-dessus de sa tête un rossignol chantait. Tout à coup, l'oiseau se tut, des pas résonnèrent dans une sente caillouteuse et entre les cornouillers déboucha un svelte garçon, revêtu de l'uniforme des agents forestiers. C'était le garde-général Desvergnés, à ce moment en opération à Auberive.

Il courait sur ses vingt-huit ans. La taille élégamment cambrée dans sa tunique verte, il s'avancait avec un léger dandinement, et du revers de sa canne il fauchait insoucieusement les cornets bleus des ancolies poussées au bord du sentier. Sous le képi aux broderies d'argent, sa figure avait une certaine crânerie distinguée, ses fines moustaches retroussées découvraient deux lèvres rouges au sourire un peu fat; ses yeux bleus souriaient aussi d'une façon câline. Il aperçut la Mancienne assise au seuil de la hutte et la trouva fort jolie dans son sauvage accoutrement. Il s'approcha donc et lui demanda un verre d'eau fraîche. Vivement, elle se leva, prit une cruche et descendit à la source; puis elle remonta légère, les bras ruiselants, et remplit un verre qu'elle tendit au fores-

tier. Tandis qu'il buvait, elle le regardait avec une naïve admiration se cambrer dans son uniforme qui reluisait au soleil. Brusquement, quelque chose de non encore éprouvé s'éveilla en elle, et son cœur se mit à battre comme lorsqu'elle épiait, la nuit, le passage des étoiles. Desvergues vit son émotion; il remercia chaleureusement la jeune fille et la complimenta sur ses beaux cheveux. Il avait la langue dorée et s'entendait à merveille à galantiser. La sauvage Mancienne écoutait, troublée, ces galanteries qu'elle prenait au sérieux et qui coulaient comme miel des lèvres souriantes de cet élégant garçon. Elle en était éblouie comme une alouette devant le scintillement argenté du miroir tournant. Lorsque, avant de partir, Desvergues lui saisit les mains et lui demanda la permission de l'embrasser, elle rougit et ne sut pas dire non. Alors, il se pencha et, au lieu de toucher la joue qu'elle lui abandonnait, il lui baisa lentement les yeux. De cette caresse jusque-là inconnue, elle resta quasi défaillante, tandis qu'il s'éloignait sous les hêtres...

Desvergues revint plus d'une fois au campe-

ment des charbonniers. Les Serack, qui avaient certains délits de chasse sur la conscience et qui tenaient à ménager les forestiers, lui faisaient bon accueil. Le vieux Serack, à la vérité, remarquait que le jeune homme tournait plus que de raison autour de la Mancienne, mais il se rassurait en pensant combien sa fille adoptive était dédaigneuse des galants et, d'ailleurs, il se promettait d'ouvrir l'œil. Quant à la Mancienne, de même que la plante à laquelle elle devait son surnom, elle s'enroulait chaque jour plus étroitement autour de cet amour qui soudain avait poussé devant elle comme un arbre verdoyant. Elle sentait toujours sur ses paupières l'impression suave des lèvres du forestier, et la volupté de ce baiser coulait maintenant comme un philtre dans ses veines.

Chaque fois qu'il se trouvait seul avec elle, Desvergues la pressait de lui accorder un rendez-vous où ils pourraient causer plus à loisir et elle finit par consentir. Elle s'imaginait qu'il souffrait autant qu'elle de leurs rares entrevues, et elle se tourmentait de le savoir malheureux.

Bref, elle promit de s'échapper nuitamment et de l'aller retrouver dans le fond de la Grand'-Combe. Une nuit de lune, en effet, tandis que les charbonniers surveillaient les fourneaux et que la mère Serack dormait, elle s'esquiva de la hutte, et marchant pieds nus, elle gagna les profondeurs de la combe où Desvergues l'attendait. Elle y arriva palpitante, et tomba dans les bras du garde-général. Celui-ci estimait qu'une occasion manquée ne se retrouve plus, et il menait rondement la galanterie. D'ailleurs, la Mancienne l'aimait trop pour rien lui refuser. Pendant cette printanière nuit de lune, elle s'abandonna. Tandis que leurs lèvres se confondaient, la forêt tout entière semblait être complice de leurs amours heureuses. Le silence nocturne n'était interrompu que par le susurrement de leurs baisers ou par le glouglou caressant du ruisseau qui les berçait comme un chant de nourrice.

La pauvre Mancienne devait payer cher cette heure d'abandon. Soit qu'il fût déjà las des sauvages caresses de la petite charbonnière, soit qu'il craignît que les Serack ne lui fissent un mauvais

parti, s'ils venaient à découvrir son intrigue amoureuse, le garde-général repartit le lendemain pour Langres et ne reparut plus.

La Mancienne ne savait que penser de ce brusque départ. Elle attendait anxieusement le retour de Desvergnés, ne pouvant croire que cet amour, qui lui semblait immense et profond comme la forêt, n'avait été pour le forestier que le bref caprice d'une nuit. Elle trompait la longueur de l'attente en regardant une photographie que lui avait donnée son amoureux, et elle se disait : « Il va revenir... » Mais les journées se succédaient, sans ramener le beau garde-général, et la triste Mancienne languissait d'ennui. Maintenant, dans ses veilles près des fourneaux, elle regardait d'un œil morne les étoiles filantes à travers les arbres ; elle se disait que son amour n'avait été que cela : — un éclair éblouissant et fugitif dans la nuit, — et son cœur se brisait. Elle pâlisait, maigrissait. Le vieux Serack remarquait son dépérissement, un pli se creusait entre ses sourcils broussailleux et il hochait furieusement la tête. Un soir vint où la Mancienne, se sentant irrémédiablement délaissée,

résolument d'en finir avec son chagrin. Elle devait veiller pendant une partie de la nuit près d'un fourneau, dont le vent, subitement levé, activait à l'excès la combustion. Au lieu de l'abriter avec les claies d'osier, elle les rassembla toutes du côté où le gaz fusait en longs jets de fumée blanche. Elle s'y enferma comme dans une logette, où elle se coucha, le visage exposé aux mortelles exhalaisons du charbon; puis, dans un demi-engourdissement, les yeux tournés vers le ciel nuageux où çà et là pointaient encore de rares étoiles, elle attendit courageusement le suprême sommeil...

A l'aube, le vieux Serack la trouva asphyxiée au long des claies d'osier. En la déshabillant pour essayer en vain de la ranimer, il aperçut sur sa poitrine la photographie du garde-général et comprit tout. Alors, chez le vieux Croate, la sauvagerie native se réveilla exaspérée et il jura mentalement de venger la pauvre Mancienne.

A quelque temps de là, les charbonniers quittèrent la Grand'Combe et établirent leur chantier dans la forêt du Grand-Formont. C'était au

commencement d'octobre et la chasse au bois attirait plusieurs fois par semaine de nombreux tireurs dans ce quartier giboyeux. Un matin que les Serack étaient en train de dresser les lits concentriques de leur dernier fourneau, ils apprirent par un bûcheron que le garde-général Desvergues devait, ce jour-là, chasser avec des amis dans les enceintes du Grand-Formont. Ils échangèrent entre eux un significatif regard, puis, laissant le chantier à la garde de la mère Serack et du plus jeune, le vieux et son aîné disparurent sous bois.

Le même soir, à la nuit tombante, le garde-général tomba dans une tranchée, assommé par un formidable coup de bâton asséné sur la nuque. Les deux charbonniers, sans parler, le prirent par les pieds et les épaules et l'apportèrent dans leur chantier. Là, ils l'étendirent sur le premier lit du fourneau en construction et, avec une hâte rageuse, ils continuèrent d'empiler sur le corps les couches de rondins. Bientôt le fourneau dressa dans l'ombre sa masse conique, qu'ils revêtirent de terre et de *frasil*. Monté sur une

échelle appliquée à l'un des côtés, le vieux Serack, avec un geste farouche, jeta des braises incandescentes dans l'intérieur du cône qui se mit à crépiter sourdement. Pendant un jour et une nuit, toute la famille, accroupie silencieusement, surveilla la *charbonnière* où se consumait le corps du garde-général Desvergnès. — Le lendemain, à l'aube, la Mancienne était vengée.

Peu de jours après, les Serack quittèrent le chantier. On ne les a plus revus. On croit qu'ils sont retournés dans leur pays, « là-bas, d'où vient le soleil ».





Le Cerf-Volant



Le Cerf-Volant

L enseignait les sciences naturelles au collège communal de Juvigny, à l'époque où j'y achevais ma rhétorique, c'est-à-dire vers 1850. De son vrai nom, il s'appelait Évariste Capelle, mais nous l'avions baptisé « le Cerf-Volant » pour une raison que je vous expliquerai tout à l'heure. Petit, blond, pensif et malingre, il avait les épaules inégales et trop saillantes, ce qui lui donnait un peu l'air d'un bossu et ne contribuait pas à fortifier son autorité dans

l'esprit de gamins volontiers ricaneurs et dénigrants. De grands yeux bleus humides éclairaient sa longue figure de papier mâché, et l'expression mélancolique de ces yeux, qui avaient la limpidité azurée d'un lac, aurait dû nous incliner vers une tendre sympathie, si les collégiens, surtout pris en masse, n'étaient une engeance cruelle jusqu'à la férocité. D'ailleurs, M. Capelle était marié et ses mésaventures domestiques ajoutaient encore à ce ridicule pour lequel le jeune âge est sans pitié.

Nous connaissions tous M^{me} Capelle. Elle tenait une librairie dans le quartier commerçant de Juvisy, et comme son mari avait la faiblesse de porter sur la liste de nos livres classiques « indispensables » des ouvrages qu'on ne trouvait que chez sa femme, nous devenions forcément les clients de la belle libraire de la rue du Bourg. — Belle, cela dépendait des façons de concevoir la beauté féminine. — M^{me} Capelle était plus imposante que jolie. Ses cheveux noirs frisottants, ses yeux fous, sa parole mordante et agressive, ses toilettes excentriques, ses attitudes de Muse

et de Walkyrie la rendaient, à mon goût, plus étrange que séduisante. Les histoires que nous entendions, nous autres externes, débiter sur son compte dans nos familles et que nous rapportions le lendemain fidèlement au collège, n'étaient pas faites pour redonner du prestige à notre professeur. D'après les bruits de la ville, M^{me} Capelle compromettait de toute façon son mari. Elle jouait au bas-bleu, se mêlait d'écrire et collaborait au *Réveil populaire de Juvigny*, le journal radical du cru. Elle y étalait en belle page de virulents articles où elle professait des théories anti-sociales. On racontait qu'au dernier bal de la mairie, elle avait paru en robe rouge afin de mieux afficher la couleur de ses opinions et, comme on était alors à la veille du coup d'État de 1851, je vous laisse à penser si de pareilles frasques scandalisaient la société bourgeoise, très réactionnaire, de Juvigny. La belle libraire prêchait naturellement l'émancipation de la femme et ne se gênait point pour mettre ses théories en pratique. On prétendait qu'aussi ardente en amour qu'en politique, elle trompait outrageusement Évariste Capelle, et les

élèves de philosophie l'appelaient ironiquement : *lasciva Capella*. Elle se considérait du reste comme très supérieure à son mari, le traitait de pauvre homme et, après l'avoir elle-même, par ses excentricités et ses imprudences, forcé de borner son avenir à une modeste chaire de régent dans un collège communal, elle lui reprochait aigrement d'être un raté, sans ressort, sans enthousiasme et sans ambition.

Évariste Capelle n'avait pas la vie heureuse ; mais il possédait un bon fonds de philosophie, son métier l'absorbait ; il semblait ignorer la conduite légère de sa femme et se consolait de ses déboires en donnant carrière à ses goûts de naturaliste. Il collectionnait les coléoptères et passait ses jours de congé à courir les bois environnants pour y découvrir quelque bupreste encore non catalogué ou quelque chrysomèle rarissime. L'entomologie était son dada et quand, dans son cours, il arrivait à l'étude des insectes, il s'y étendait avec amour. Il nous apportait en classe les boîtes vitrées où il enfermait ses coléoptères classés par genres et par familles et nous exhibait

les plus curieux échantillons. Alors, sa figure souffreteuse s'illuminait et ses yeux bleus étaient baignés de moites lueurs joyeuses.

Un matin, il nous montra un cornet de papier qu'il entr'ouvrit avec de minutieuses précautions : — « Mes enfants, commença-t-il, nous en sommes restés au genre *lucane* et je vous ai parlé de ce coléoptère — le plus grand et le plus beau que nous ayons en France — qu'on nomme vulgairement le *cerf-volant*. J'ai été assez heureux pour en prendre, hier, un magnifique échantillon dans les bois du Juré et je me fais un plaisir de vous le mettre sous les yeux. » En même temps, il plongeait délicatement le pouce et l'index dans son cornet et en tirait un coléoptère vivant, robuste, aux élytres et au corselet d'un noir rougeâtre, à la tête ornée de cornes proéminentes, mobiles et branchues, un peu analogues aux ramures du cerf.

— Faites circuler, ajouta-t-il avec orgueil, et surtout, enfants, méfiez-vous, car l'insecte est vif, et ses cornes sont de redoutables pinces!...

La lucane passa de main en main. Tandis que

nous l'examinions, un de nos camarades, qui avait le don de la caricature, crut trouver une comique analogie entre le corselet bossué du cerf-volant et les épaules inégales de notre professeur. En un clin d'œil, il dessina sur son cahier une charge d'Évariste Capelle sous la forme d'une lucane agitant deux magnifiques cornes branchues, et il écrivit au-dessous : « La Métamorphose d'Évariste. » Vu la réputation de M^{me} Capelle, l'allusion était d'une drôlerie cruelle. Cette charge courut à travers le collège, et, à partir de ce jour, Évariste ne fut plus désigné que sous le sobriquet de *Cerf-Volant*.

Cela tombait juste à un moment où le destin se montrait spécialement jaloux de légitimer ce surnom grotesquement injurieux. Le *Réveil populaire* venait de publier précisément un audacieux article attribué à M^{me} Capelle, où la belle libraire qualifiait la famille et le mariage d'institutions contraires à la dignité humaine, et exhortait ses concitoyennes à les fouler aux pieds comme de simples champignons vénéneux. Le parquet, qui n'était pas tendre pour la presse, avait saisi avec

joie cette occasion de venger la morale outragée, et le *Réveil* avait été traduit devant le tribunal correctionnel. La feuille radicale, résolue à faire une belle défense, s'était payé le luxe d'un avocat de Paris, M^e Eparvier, l'un des plus jeunes et des plus impétueux porte-parole du barreau démocratique. M^e Eparvier, reçu solennellement à la gare par toute la rédaction du *Réveil*, avait été logé et hébergé chez les Capelle, et pendant une quinzaine on vit la belle Albertine se promener sur le mail, au bras de l'avocat dont la barbe farouche, le gilet à la Robespierre et le chapeau à larges bords mettaient les populations en émoi.

Le jour de l'audience, devant une salle comble, M^e Eparvier prononça un violent plaidoyer où il exalta les vertus révolutionnaires de M^{me} Capelle, la compara à Théroigne de Méricourt et fit frémir les juges sur leur siège. A la suite de cette remarquable pièce d'éloquence, le gérant du *Réveil populaire* fut condamné à six mois de prison et trois mille francs d'amende. Quant à M^e Eparvier, les frères et amis le portèrent en triomphe à la sortie du tribunal. Mais le plus beau de l'affaire fut qu'il

repartit le soir même, emmenant avec lui M^{me} Capelle, qui n'avait pas hésité un instant à payer du don de sa personne une si géniale plaidoirie.

Le lendemain matin, la nouvelle de cet enlèvement courait les rues, et naturellement défrayait les plaisanteries des élèves de la classe Capelle. Immédiatement, le caricaturiste de la bande prit une feuille de bristol et reproduisit la charge du professeur sous les apparences d'un cerf-volant aux cornes branchues. Dans un coin, au second plan, on apercevait M^{me} Albertine fuyant au bras de M^e Eparvier, très reconnaissable aux pointes de son gilet révolutionnaire, et au-dessous, comme légende, on lisait : « Le cerf volé. » Ce dessin eut encore plus de succès que le premier. A l'aide d'un procédé ingénieux, on en tira de nombreuses copies et le collège en fut inondé. Avec cette férocité raffinée, qui n'a d'autre excuse que le jeune âge, nous attendions impatiemment l'heure du cours de M. Capelle. Nous étions curieux de voir si le professeur oserait monter en chaire, au lendemain de sa scandaleuse mésaventure conjugale.

M. Capelle eut cet héroïque courage. Il était naïvement esclave du devoir professionnel et ne jugeait pas que ses misères personnelles lui permissent de suspendre son cours. A l'heure dite, il entra, boutonné dans sa longue redingote olive, les bras chargés de bouquins, la tête inclinée sur l'épaule gauche. Quand il fut assis, nous remarquâmes seulement que sa figure était plus tirée, plus pâle que de coutume, et que ses paupières étaient rouges. Il ouvrit un livre, colligea ses notes et commença son cours d'une voix légèrement altérée. Cette navrante résignation aurait dû nous toucher, mais nous avons des cœurs de pierre; nous continuions à nous le montrer du coude en souriant méchamment en dessous, et les copies de l'injurieuse charge du *cerf volé* circulaient de plus belle. Quand l'horloge du collège sonna dix heures moins un quart, le professeur ferma son livre et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme, il nous dit :

— Mes enfants, ma leçon est terminée et c'est la dernière que je vous ferai... M. le ministre a jugé à propos de m'appeler à professer dans un

autre collègue. Je ne crois pas cependant que j'accepterai mes nouvelles fonctions; je demanderai ma mise en disponibilité et je resterai à Juvigny. Vous me trouverez donc toujours près de vous, disposé à vous aider de mes conseils, à vous guider dans vos recherches scientifiques. Ainsi, nous pourrons continuer dans le monde cette intimité studieuse dont je garde et dont vous garderez aussi, je suppose, d'excellents souvenirs...

A ce moment, il s'interrompit brusquement et ses traits se contractèrent. Ses yeux venaient de tomber sur une copie de la caricature, qu'un élève avait jugé spirituel de glisser sur le pupitre de la chaire. — Atterré, il balbutia sourdement :

— Ah! les malheureux!... les malheureux!...

Puis sa tête s'abattit sur ses mains et il se mit à sangloter comme un enfant.

Cette explosion de larmes nous avait consternés. Je ne sais si les autres commençaient à avoir conscience de leur action scélérate; quant à moi, je me sentais le cœur déchiré par les sanglots de ce pauvre homme. Je me regardais comme complice de cette lâche et criminelle injure, je me

dégoûtais moi-même et j'aurais voulu me jeter au cou de M. Capelle. Une fausse honte me retint et je restai muet à mon banc, comme les camarades. La cloche de dix heures mit fin à notre confusion. Nous quittâmes silencieusement la classe, d'un air penaud, tandis que le professeur, la tête dans les mains, continuait de sangloter convulsivement.

M^{me} Capelle ne reparut plus à Juvigny, mais M. Capelle y vécut, ou plutôt y végéta quelques années encore. Il n'avait plus de goût pour l'entomologie et il avait cessé de s'occuper de ses collections. Un soir, sa femme de ménage le trouva inanimé sur sa table de travail, où l'avait terrassé une attaque d'apoplexie séreuse.

Dix ans plus tard, étant revenu à Juvigny pendant les vacances, comme je flânais devant la boutique d'un marchand de bric-à-brac, je vis à l'étalage plusieurs boîtes vitrées où des coléoptères étaient alignés sur des bandes de liège, et je reconnus les vitrines de la collection Capelle. L'une d'elles contenait un échantillon de la fameuse lucane aux cornes branchues. En dépit du temps

écoulé, une sensation pénible me pénétra le cœur ainsi qu'une épine douloureuse. J'achetai la vitrine et je la garde comme un vivant remords, en souvenir du pauvre *Cerf-Volant*.



Un Ex-Voto



Un Ex-Voto

SUR la route de la Grande Corniche, un peu avant d'arriver à la Turbie, une gorge pierreuse et nue se creuse aux flancs du mont Agel. Par d'obliques circuits, un chemin de voiture y dévale et mène à une terrasse où s'élève en surplomb un couvent de Franciscains à côté d'une église aux proportions modestes. C'est le monastère de Notre-Dame de Laghet. Au printemps, le site a un charme austère. Des cerisiers et des pêchers en fleur égayent

la sauvagerie des pins et des chênes-verts accrochés aux anfractuosités de la roche. Un mince ruisseau entretient au long de ses berges accidentées une sorte d'oasis que des touffes d'iris violets décorent. Les rosiers s'y mêlent aux aubépines et des pinsons y chantent leur brève ritournelle. Du haut de la terrasse, le regard tantôt plonge au fond de la gorge, dont le soleil teint en gris rosé les maigres olivettes; tantôt remonte vers la ligne élégante des collines, où de loin en loin la mince silhouette d'un pin se détache sur le bleu du ciel. L'ensemble du paysage rappelle la grâce lumineuse et un peu sèche des collines toscanes.

C'est dans cette solitude de Laghet que l'aïeul du roi Humbert, Charles-Albert, encore tout meurtri de la défaite de Novare, vint passer sa dernière nuit sur la terre italienne. Il y communita, dit une inscription encastrée dans la muraille, et partit pour son exil volontaire, après avoir abdiqué en faveur de Victor-Emmanuel.

Mais ce n'est pas seulement à ce mélancolique souvenir royal que le monastère de Laghet

doit sa célébrité. Il possède une miraculeuse statue de la Vierge qui guérit les malades et console les affligés. De la Pentecôte à la Trinité, les pèlerins affluent vers ce coin perdu en pleine sauvagerie. Ils accourent de la Rivière de Gênes et des montagnes du Var, et viennent, isolément ou en procession, solliciter une grâce ou accomplir un vœu. La foule est si grande que l'auberge installée en face du couvent ne suffit pas à loger tout le monde. Hommes et femmes campent, la nuit, dans l'église et jusque dans la cour conventuelle. Les murs de la chapelle, les parois des deux vestibules qui y accèdent, sont couverts de naïfs tableautins rappelant les sauvetages opérés par la Vierge miraculeuse. Quelques pèlerins manifestent leur gratitude par de riches offrandes : cœurs d'or, couronnes enrichies de pierres fines ; — d'autres, moins reconnaissants, ou plus pauvres, se bornent à accrocher modestement au mur leurs inutiles béquilles ou bien des mains et des pieds modelés en cire.

*
* *

L'autre matin, quand je descendis à Laghet, tandis que j'examinais ce musée de touchants ex-voto, l'un d'eux piqua singulièrement ma curiosité : — au milieu des béquilles poudreuses et des navires minuscules, deux mignonnes chaussures féminines étaient suspendues, deux pantouffles de façon toute moderne, en velours rubis pasquillé de broderies d'or, sans quartiers, avec de hauts talons, et de taille si petite, qu'en les regardant, on ne pouvait s'empêcher de rêver amoureuxment aux jolis pieds qui avaient dû les habiter.

Cette mondaine et insolite offrande m'intriguait, et je résolus d'en savoir l'origine.

Je m'adressai d'abord à un frère jovial et bien

nourri qui tenait à l'entrée de la chapelle un magasin de menus objets de piété.

— C'est, me répondit-il avec un discret sourire dans ses yeux bridés, un don de M^{me} la comtesse Barozzi.

Le même fin sourire effleura ses lèvres prudentes, puis disparut, tandis qu'elles se refermaient. Pour capter la confiance de ce moine circonspect, j'eus beau me ruiner en achats de chapelets et de médailles, il demeurait sur la réserve et ses brèves réponses imprécises ne faisaient qu'aiguïser mon appétit de curieux. J'obtins plus de satisfaction à l'auberge des Pèlerins. L'hôtesse connaissait la comtesse Barozzi et voici comment, grâce à elle, je pus reconstituer l'histoire du singulier ex-voto :

La dame à qui avaient appartenu les pantoufles exposées dans le vestibule de Laghet, était Mentonnaise d'origine. Blanche et blonde, à la fois très mondaine et très dévote, elle avait su plaire au comte Barozzi, un jeune et charmant fêtard, qui l'avait épousée un peu pour sa joliesse et beaucoup pour sa dot. Quant à la comtesse, elle

s'était montrée, pendant les fiançailles, très éprise de son futur mari, et il ne dépendit pas d'elle que ce mariage ne réalisât toutes les douces espérances qu'il avait fait concevoir. Malheureusement, dès les premiers jours, les choses se gâtèrent. Le comte débuta-t-il mal? Ses brusques façons de comprendre l'amour effarouchèrent-elles cette blonde dévote qui sortait du couvent et dont l'âme était enfermée en sa virginale ignorance comme une fleur en son calice?... Toujours est-il que des froissements se produisirent. Un de ces malentendus que Balzac a savamment décrits dans sa *Physiologie du mariage*, creusa entre les deux conjoints un fossé chaque jour élargi. D'ailleurs, indépendamment de ses brusques façons, le comte avait un gros défaut : il était enragé joueur. Comme le ménage habitait près de Monte-Carlo, il cherchait à se consoler de ses échecs matrimoniaux en pontant ferme à la roulette; et, en dépit du proverbe, ce genre de consolation ne lui réussissait pas toujours. Il perdait souvent de grosses sommes. Nouveau sujet de plainte de la part de la comtesse. Elle reprochait

à son mari d'être non seulement un brutal, mais encore un dissipateur. Celui-ci répliquait en l'accusant de bégueulerie et d'étroitesse d'esprit. Bref, les discussions devenant de plus en plus pénibles, la jeune femme, irritée, résolut d'en finir en provoquant, sinon le divorce, — ses principes religieux le lui défendaient, — du moins une séparation judiciaire.

Bien que, dès l'introduction de l'instance, le président du tribunal eût autorisé la demanderesse à quitter le domicile commun pour se retirer dans un couvent, l'avoué chargé de la procédure ne dissimula pas à la comtesse que le succès était au moins douteux. Les griefs invoqués ne semblaient pas rentrer dans les cas prévus par le Code. Perdre l'argent de sa femme au jeu ne constitue pas une injure grave; en outre, le comte n'avait jamais été ostensiblement infidèle; au contraire, il n'avait cessé de réclamer l'entière exécution du pacte conjugal, et si cette prétention s'était formulée avec trop de vivacité, les juges ne paraissaient pas disposés à considérer ces marques de la fougue maritale comme autant

de sévices entraînant la séparation de corps. En dépit des remontrances de ses conseils, la comtesse s'entêtait. Elle voulait cette séparation et, comme elle était pieuse, elle s'ingéniait à mettre la Providence dans son jeu. Elle résolut donc d'aller à Laghet implorer en faveur de sa juste cause l'intercession de la Vierge miraculeuse. Elle arriva au sanctuaire par une chaude soirée de mai, se confessa et communia le lendemain matin. Toute ragaillardie par la prière, elle s'apprêtait à repartir pour Menton, quand un de ces violents orages fréquents au printemps et qui rendent les routes de la montagne dangereuses, la retint à l'auberge des Pèlerins.

*
* *

Or, ce même matin, à Monte-Carlo où il avait élu domicile, le comte Barozzi s'était levé de fort mauvaise humeur. Il venait de perdre, la veille,

cent louis au trente-et-quarante, et complètement décavé, il avait quitté la maison de jeu en secouant la poussière de ses pieds. Ne sachant que faire par ce clair matin, il résolut de se distraire au moyen d'une excursion en montagne. — Le manque d'argent le rendait sentimental et amoureux de la belle nature. — Il prit le funiculaire, déjeuna de bon appétit à la Turbie et s'imagina de pousser jusqu'au sanctuaire de Laghet. Il cheminait, humant avec délice l'odeur des pins et goûtant sa promenade alpestre avec le plaisir d'un homme qui a trop longtemps respiré l'air vicié des salles de jeu. Arrivé au monastère, il visita l'église encore tout embaumée d'une odeur de cire et d'encens et s'arrêta distraitement devant un moine qui sortait de la sacristie et se dirigeait vers un confessionnal. A l'aspect de cet étranger d'élégante et fière tournure, le bon Père s'arrêta à son tour et salua. Le comte était superstitieux comme tous les joueurs : il prit dans son gousset l'un de ses derniers louis et répondit au salut du moine en lui présentant la pièce d'or :

— Veuillez, dit-il, mon Père, accepter ceci

pour vos pauvres et prier Notre-Dame de m'accorder une meilleure chance!...

Le révérend dévisagea plus attentivement le donateur et, avec ce flair particulier que donne la pratique du confessionnal, il devina qu'il avait affaire à un joueur.

— Cher monsieur, répondit-il avec un sourire un peu ironique, la sainte Vierge ignore ce que c'est que la chance mauvaise ou favorable, mais elle se connaît en bonnes actions; elle appréciera la vôtre, et je joindrai mes prières à son intercession, pour que le Ciel vous accorde une heureuse promenade et la paix du cœur...

Au moment où le comte, ayant pris congé du moine, sortait de l'église, l'orage venait d'éclater et il pleuvait à verse.

— A merveille! se dit-il, vexé; le Ciel se moque joliment des prières du révérend!...

Il se réfugia à l'auberge. La pluie redoublait. Il demanda s'il pourrait trouver à souper et à coucher; à quoi l'hôtesse répondit qu'elle était désolée, mais qu'il ne lui restait plus un lit, vu l'affluence des voyageurs. Quant au souper, on

tâcherait de lui ménager une petite place à la table d'hôte des pèlerins. Barozzi fit la grimace : il aurait préféré souper seul dans un coin.

— Je vous jure, répéta la bonne femme, que nous n'avons pas un coin de libre... La seule chambre disponible a été réservée pour le repas de M^{me} la comtesse Barozzi...

— Quoi! la comtesse est ici? s'écria Barozzi stupéfait... En ce cas, portez-lui ma carte...

Immédiatement, il crayonna sur sa carte ces simples mots soulignés : « *Pour affaire urgente.* »

En recevant cet inattendu message, le premier mouvement de la comtesse fut de fermer sa porte à son mari : puis elle réfléchit que Barozzi était fort irritable, et pour éviter un scandale, elle se résigna.

— Priez le comte Barozzi... mon mari d'entrer, dit-elle à l'hôtelière qui ouvrit de grands yeux.

Le comte entra d'un air aimable et dégagé. Un bon feu flambait dans la cheminée de la chambre. Sur une chaise, la comtesse, en coquet déshabillé, était assise et chauffait ses petits pieds chaussés de mignonnes pantoufles de velours

rubis pasquillé d'or. Barozzi ne l'avait pas vue depuis trois mois. Il la trouva fort jolie et très séduisante, encore qu'un peu pâle.

— Veuillez m'apprendre, monsieur, dit-elle en se levant, ce que signifie cette affaire *urgente* et pourquoi vous me relancez jusqu'ici ?

— L'affaire urgente n'est qu'un prétexte, répondit-il en souriant... La vraie vérité, madame, c'est que le mauvais temps m'a bloqué dans ce cabaret et que, si vous ne me venez en aide, je cours risque d'y souper par cœur.

— Pardon... mais je ne comprends pas...

— Je vais tâcher d'être plus clair... Bien que nous vivions sur le pied de guerre et que nous nous battions à coups de papier timbré, oublions pour une heure nos griefs. Cette auberge est un terrain neutre. Ne m'y traitez pas en ennemi et permettez-moi de partager votre souper. Laissez-moi du moins, comme Lazare, ramasser les miettes de votre table...

La comtesse sourit. Au fond, elle n'était pas méchante et ce mauvais sujet de Barozzi la suppliait si gentiment qu'elle se sentait désarmée.

— Soit, dit-elle, nous souperons ensemble, monsieur, puisqu'il le faut... Je vous ai annoncé à l'hôtesse comme mon mari et elle s'étonnerait qu'il en fût autrement...

— Mille grâces, vous êtes aussi bonne que charmante... En ce cas, permettez-moi de me charger du menu.

Il courut à la cuisine et commanda ce qu'il y avait de meilleur : un poulet, des asperges et un joli vin d'Asti mousseux. Au milieu des pourparlers préliminaires et des préparatifs du souper, le soir était venu.

L'hôtesse dressa le couvert et les deux époux s'attablèrent en tête-à-tête devant une claire flambée.

Ce Barozzi était un Vénitien fin comme l'ambre. Tout en réglant le menu, il s'était dit que jamais il ne rencontrerait une meilleure occasion de tenter un raccommodement. Une fois à table, il se montra gai, aimable causeur, convive attentif et galant. Il trouva, pour exprimer sa gratitude et son repentir, des expressions d'une câlinerie adorable; bref, il avoua tous ses torts. Au dessert,

il tomba aux pieds de sa femme et baisa ses mignonnes pantoufles en implorant son pardon. Peu à peu, la comtesse s'était attendrie à ces gentes façons. Ce singulier tête-à-tête, l'imprévu de la rencontre et peut-être le vin d'Asti aidant, firent qu'elle se sentit amollie et encline à l'indulgence. Elle se laissa prendre la main, baiser les yeux, et tout à coup se trouva dans les bras de Barozzi...

La conclusion fut qu'elle partagea avec le comte, non seulement son souper, mais sa chambre à coucher, et que la réconciliation fut complète. Le lendemain, les deux époux, très épris et accordés pour la première fois, allèrent rendre grâces à la Vierge. La comtesse fit une large aumône aux Révérends Pères et, en guise de remerciement, offrit comme ex-voto les petites pantoufles de velours rubis que j'avais contemplées amoureusement à la muraille.


Et voilà comme la bonne Vierge de Laghet eut un joli miracle de plus à son actif.



Musique



Musique

 N m'avait écrit : « Venez demain ; nous vous ménageons une surprise... Vous entendrez une artiste aussi attirante par son talent que par sa beauté. » Je m'étais rendu à l'invitation, mais tout en suivant la route du cap Ferrat, où les amandiers en fleurs mêlaient leur neige rosée à la grise verdure des oliviers, je me méfiais un peu. En ce pays enchanté de la Côte d'azur, on voit volontiers tout en bleu. L'intensité des colorations habitue, je crois, l'esprit

à exagérer la valeur des choses et des personnes. Ici, toute femme un peu élégante passe facilement au rang de *professional beauty*; le plus ordinaire barbouilleur de toile ou de papier devient un « maître »; la plus médiocre représentation théâtrale s'appelle une *soirée de gala*. L'étranger se laisse prendre à ces épithètes et s'aperçoit trop tard combien il en faut rabattre.

Donc, un peu sceptique, j'attendais la merveilleuse surprise dans un vaste salon décoré à l'italienne, où trois larges baies ouvraient d'attractantes perspectives sur les jardins et la mer. Je me disais que si la virtuose ne répondait pas aux séduisantes promesses de l'annonce, j'aurais toujours la consolation de me rattraper sur le paysage. Il en valait la peine : — la mer bleue, entrevue par-dessus les orangers, s'étalait majestueuse avec des moutonnements d'argent, et les découpures de la côte, aux nuances veloutées allant du lilas foncé au mauve le plus tendre, mettaient les yeux en fête. — Autour de moi, les invités, nombreux, devisaient gaiement, sans la moindre impatience, en gens déjà blasés sur ce

mode d'exhibition et sachant, par expérience, ce que les programmes les plus enchanteurs ont de décevant. Les femmes étudiaient les toilettes de leurs voisines et chuchotaient derrière leur éventail; les jeunes filles écoutaient en minaudant les propos des pimpants officiers penchés au-dessus de leurs épaules. Le grand salon était enveloppé d'une atmosphère de flirt et d'indifférence polie. Tout à coup, dans l'entre-bâillement des tentures sombres d'une portière, l'artiste attendue apparut, élevant avec un joli geste son violon au-dessus de sa tête, et il y eut soudain un profond silence.

Rien qu'à la voir, on pressentait déjà que, cette fois, les promesses du programme étaient sérieuses. — Élançée sans être maigre, plutôt potelée, elle avait vingt ans à peine. Une robe de velours d'un roux très chaud, dont le corsage échancré carrément dégageait le cou et la nuque, tombait à plis droits le long des hanches. D'abondants cheveux noirs, partagés en deux bandeaux, descendaient très bas, masquant le coin des paupières et les oreilles, et mettant en valeur

le teint mat, les grands yeux d'un bleu foncé, les lèvres rouges que retroussait un bon sourire d'enfant. Cette coiffure donnait un mystérieux charme à cette juvénile figure mi-voilée; ainsi les mobiles retombées d'une feuillée éparsée prêtent une plus intime beauté au paysage qu'elles encadrent. — Elle s'harmonisait avec la coupe archaïquement simple du corsage, les plis droits de la jupe étroite, la gracilité des bras sortant des manches courtes et bouffantes. Toute la personne de l'artiste évoquait des souvenirs de l'art italien du xv^e siècle : la souplesse et la vie des sculptures florentines, la couleur et l'attrait de certains portraits de l'école vénitienne. — En ce salon hanté par la société cosmopolite, il y avait de jeunes *misses* aux carnations de roses de Bengale, de brunes Niçoises aux prunelles de diamant noir, de pâles Russes aux obliques regards câlins; mais toutes ces jolies apparitions mondaines s'effaçaient devant le caractère original de cette triomphante beauté faite de grâce, de jeunesse et de poésie.

L'accompagnateur frappa quelques accords, la

jeune fille s'approcha de l'angle du piano, assujettit son violon sur son épaule et attaqua les premières notes de la *Zigeuner tanç*. L'étrange mélodie monta comme une caresse et la vaste pièce s'emplit de sonorités puissantes. Sous l'archet de la virtuose, le violon chantait comme une voix féérique. Elle jouait à la façon des Tsiganes, le cou infléchi, la tête penchée, ses sombres yeux bleus plongés dans ceux de ses auditeurs. Tous subissaient la suggestion magnétique de ces regards dont le fluide s'épandait en même temps que les résonances de l'instrument. Les jeunes filles ne songeaient plus à fleureter; les belles dames ne chuchotaient plus sous l'éventail. La musique suscitait en elles sans doute de tendres souvenirs ou d'amoureux rêves, car elles semblaient soulevées, emportées bien loin des mesquines préoccupations et des mièvres coquetteries de tout à l'heure. Elles écoutaient, extasiées, les yeux noyés d'une langueur moite. Au gré de son archet, l'artiste, comme une évocatrice, enfiévrant ou rassérénait leurs âmes.

Plus encore que la peinture et la poésie, la

musique est une étonnante magicienne. Son art est le plus immatériel de tous ; ses moyens d'action sont impalpables et invisibles comme l'air, d'où ils émanent. A l'aide de vibrations mathématiquement nombrées et dosées, elle provoque les sensations les plus rares, les sentiments les plus complexes, les plus idéales extases. Comme l' Ondine des légendes, elle nous plonge dans la mer profonde des souvenirs, elle nous fait voguer parmi les bleuâtres transparences de l'océan du rêve. Tout en écoutant la jeune violoniste, les vers de Baudelaire me revenaient en mémoire :

*La musique souvent me prend comme une mer !
Vers ma pâle étoile,
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther
Je mets à la voile ;*

*La poitrine en avant et les poumons gonflés
Comme de la toile,
P'escalade le dos des flots amoncelés
Que la nuit me voile...*

En cette après-midi, le magique pouvoir de l'art était doublé du charme infini qu'exercent

la jeunesse et la beauté. La jeune fille jouait comme une inspirée. Son exécution, bien que très savante, ne sentait point l'effort. Elle semblait une harmonieuse émanation des lignes parfaites de son corps, un reflet de ses yeux purs et du sourire de ses lèvres. Les notes les plus pénétrantes, les soupirs les plus tendres, les phrases les plus suggestives, s'épanouissaient sous son archet aussi naturellement que les roses sur un rosier.

Quand elle s'arrêta, le soleil déjà plus bas dardait d'obliques rayons à travers la pourpre flottante du vélum tendu au dehors sur la colonnade du péristyle. Le salon se désemplit peu à peu et la foule cosmopolite s'écoula vers le vestiaire. Il ne resta plus autour de l'artiste qu'un très petit groupe d'amis. Dès que le roulement des dernières voitures s'éteignit derrière les oliviers, la jeune fille nous dit :

— Maintenant, je vais jouer pour vous... Venez!

Alors, avec son joli geste coutumier, soulevant son violon et son archet au-dessus de sa tête brune,

elle nous mena à travers les jardins jusqu'à un coin de terrasse d'où l'on dominait la verte presque île de Saint-Jean et la mer.

Bien qu'on ne fût qu'en février, l'après-midi finissante était tiède comme une soirée de printemps. Le soleil déclinant colorait d'une suave teinte rose la crête des montagnes d'Éza et de la Turbie. Le vent était tombé; pas un souffle n'agitait le feuillage lustré des citronniers couverts de fruits, ni les sommités fleuries des sauges rouges et des géraniums. Un silence parfumé régnait autour de nous. Elle posa son violon sur sa gorge, essaya quelques accords, puis joua une suite d'airs norvégiens de Grieg. Cette virginale musique scandinave, qui semble avoir passé sur la neige des glaciers et parmi la brume des *fjords*, formait un curieux contraste avec les chaudes colorations du paysage méridional, et c'était un attrait de plus de l'entendre exécutée par cette adorable créature, adossée aux marbres de la terrasse et profilant ses lignes élégantes sur la mer céruleenne.

Plus que jamais je me croyais transporté en

pleine renaissance italienne, au temps des Médicis. La jeune virtuose, avec sa coiffure étrange, ses yeux éclatants, ses bras demi-nus, me donnait l'impression des figures si modernes, si expressivement belles, du *Printemps* de Botticelli, — et pour compléter l'illusion, de blancs pétales que les amandiers et les rosiers voisins avaient secoués sur elle au passage, demeureraient pris dans les plis de sa robe de velours fauve, ainsi qu'un symbole des floraisons du renouveau...

Le soleil avait complètement disparu derrière les montagnes de Nice; mais une lueur dorée enveloppait encore le paysage. Au-dessus de la Tête de Chien, le mince croissant de la lune nouvelle s'accusait sur le bleu profond du ciel, et les notes du violon, tantôt aériennes comme une danse d'elfes, tantôt aiguës comme une plainte humaine, continuaient à monter dans le silence, tandis que le murmure câlin de la Méditerranée faisait une basse discrète à cette mélodie élyséenne.

Et je songeais qu'en ce temps maussade de cabotinages macabres, de bavardages parlemen-

taires et de bombes anarchistes, c'était un délice non pareil de trouver encore un coin béni où l'on pût savourer en paix, tout ensemble, les inépuisables joies de l'Art, de la Nature et de la Beauté.



Table



TABLE

Tentation.	1
La Roselière.	91
Manette	111
Le Malpertuis.	127
La Vigile de Noël.	143
Rosa mystica.	161
Pommes sauvages.	177
Le Délinquant.	191
La Comtesse Minna.	207

Premier Amour.	221
Sœur Odile.	237
La Mancienne.	251
Le Cerf-Volant.	269
Un Ex-Voto.	283
Musique.	297



Achevé d'imprimer

le vingt-sept juin mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

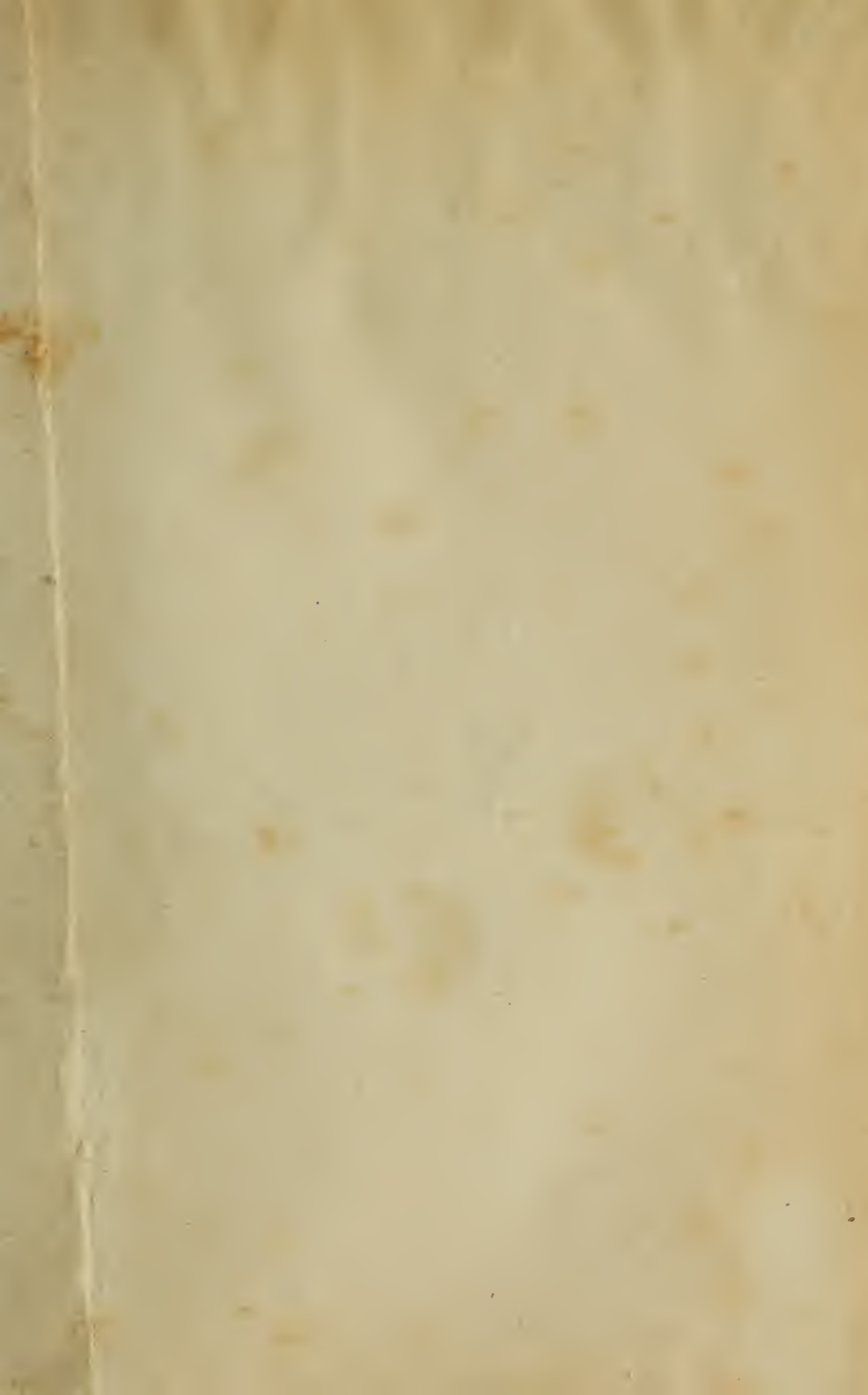
ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

W

16th July



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003



003958658b

CE PQ 2450

.T2T4 1894

C00 THEURIET, AN CONTES FORES

ACC# 1227792

